

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

LES SOURCES DU NIL

LH

L. HACHETTE ET Cie

essai du fusil p 173

Sourire du ... p. 285
castor & Kamosi p 263

Arbre de Miami p 291

Eory.

LES

SOURCES DU NIL

Coulommiers. — Typ. de A. Moussin





Le capitaine John Hanning Speke.

LES

SOURCES DU NIL

VOYAGE

DES CAPITAINES SPEKE & GRANT

Abrégé d'après la Traduction de E.-D. Forgues

PAR

J. BELIN-DE LAUNAY

ET ILLUSTRÉ DE 24 VIGNETTES SUR BOIS

Et de trois Cartes

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE & C[ie]

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

—

1867

INTRODUCTION

« Le 5 novembre 1770, je dis à mon fidèle écuyer « Strates : « Allons, prenez de cette excellente eau « et buvez un coup avec moi à la santé de S. M. « George III, et à sa longue postérité! » Je tenais alors « à la main une tasse de noix de coco que j'avais ap- « portée d'Arabie et je l'avais remplie jusqu'au bord. « Strates but gaîment à la santé du roi, et il ajouta : « Confusion à ses ennemis ! » Puis il tira son bonnet « et le jeta en le faisant tourner en l'air avec un grand « huzza. »

C'est Jacques Bruce qui s'exprime en ces termes, complément d'un récit et des considérations que voici :

« Enfin je m'approchai, en courant, de l'île située « au milieu du marais et tapissée de gazon. Je la trou- « vais semblable à un autel (c'en est un en effet car les « naturels y font des sacrifices quotidiens), et je fus « dans le ravissement en contemplant la principale « source qui jaillit du milieu de cet autel. Certes il est « plus aisé d'imaginer que de décrire ce que j'éprouvai « alors. Je restais debout en face de ces sources, où de- « puis trois mille ans le génie et le courage des hommes « les plus célèbres avaient en vain tenté d'atteindre. « Des rois ont voulu y parvenir à la tête de leurs ar- « mées ; mais leurs expéditions ne se sont distinguées les « unes des autres que par le plus ou le moins d'hommes « qui y ont péri ; et toutes, sans exception, se ressem- « blent par l'inutilité de ces pertes, la gloire et les ri- « chesses ont été promises pendant une longue suite « de siècles à l'homme qui aurait le bonheur d'arriver « où les armées ne pouvaient pénétrer, mais pas un « seul n'avait encore réussi ; pas un seul n'avait pu

« satisfaire la curiosité des souverains qui les em-
« ployaient, remplir les vœux des géographes, et triom-
« pher d'une ignorance honteuse pour le genre hu-
« main. Mais, quoique je ne sois qu'un particulier, je
« triomphais, dans mon imagination, et des rois et de
« leurs armées, et toutes mes réflexions m'enorgueil-
« lissaient de plus en plus; car, le premier des Euro-
« péens, j'avais vu les sources du Nil (1). »

Où donc l'enthousiaste voyageur écossais place-t-il les fameuses sources qu'il vient de découvrir? A 10 degrés 59 minutes 25 secondes de latitude au nord de l'équateur, c'est-à-dire en Abyssinie, à un degré environ au sud de Gondar. En conséquence, ces sources, situées au milieu de montagnes, qu'il appelle aussi les Monts de la Lune, sont, non pas les sources du vrai Nil ou Nil Blanc, mais celles du Bahr el Azrek ou Nil Bleu.

L'Europe partagea l'illusion de Bruce pendant un demi siècle; c'est-à-dire jusqu'à ce qu'en 1840 Mehe-

(1) *Bibliothèque universelle des Voyages*, par Albert Montémont, v. XXIII, *Bruce*, p. 425 et suiv.

met Ali eût fait remonter le cours du Nil Blanc (Bahr el Abiad), que les naturels ont toujours regardé comme le vrai fleuve, par une expédition qui reconnut, vers le 9e degré, les grands marais découverts par les explorateurs, sous Néron, au 1er siècle après J.-C., et qui, de là, parvint jusqu'à Gondocoro.

Enfin en 1863, MM. Speke et Grant, dont ce livre raconte les succès, ont cherché les sources du Nil jusque dans un lac appelé par les naturels Nyanza d'Oukéréoué et, par nos voyageurs, le lac Victoria. Ce lac précède l'équateur au nord et descend presque jusqu'au 3e degré de latitude méridionale.

La source découverte par Bruce est donc aujourd'hui à 14 degrés de celle qu'a trouvée Speke, c'est-à-dire à la distance de 350 lieues, de 25 au degré, et peut-être cette distance s'accroîtra-t-elle encore, si l'on trouve de nouvelles sources.

En abrégeant la relation écrite par Speke, une des principales difficultés que nous avons eu à vaincre, pour en rendre la lecture accessible et agréable au

plus grand nombre, a été de donner aux noms de lieu et à ceux des peuplades une forme acceptable à des oreilles françaises.

D'abord nous nous sommes efforcé, comme toujours, de dégager, de l'orthographe anglaise dans laquelle on nous transmet les noms africains, le son réel qu'ils auraient s'ils avaient été entendus par des oreilles françaises. En voici deux exemples : Speke nomme Gioa la Mkoa l'endroit que Burton appelle Djioué la Mkoa; il nomme Ouhiyow un pays inscrit Waïao sur la carte de Livingstone. Des Français auraient à peu près écrit et prononcé comme l'ont fait Burton et Livingstone. C'est donc à des sons vrais pour nous que nous avons essayé de ramener surtout les noms topographiques, sans que nous espérions y avoir réussi complétement.

Une autre modification, déplacée peut-être dans des ouvrages scientifiques, mais radicalement nécessaire, à notre avis, dans des livres populaires, a consisté à faire disparaître les préfixes en tête des désignations ethniques. Je soupçonne même ces préfixes d'être par-

fois dus aux gens de la côte de Zanguebar qui accompagnaient Speke et lui servaient d'interprètes. Dans son livre, les noms de lieu commencent généralement par *ou* et ceux des collections d'individus par *voua*. Ainsi Baker appelle *Bari* ceux que Speke nomme *vouanyaberi*, peuplade sur le territoire de laquelle existe la station de Gondocoro. Mais il n'y a pas que les noms de tribus qui commencent par *voua* : les blancs sont les vouazungou ; les engagés, les vouanguana ; les barbes grises ou conseillers, vouanyapara ; les chefs ou courtisans, vouakungou ; les enfants du roi, vouahinda et vouanaouani ; les hôtes du roi, vouageni ; les tambours royaux, vouanangalavi ; et les gardes du corps, vouanangalali. En sorte que, à chercher le sens de tous ces *voua*, on perd celui des phrases. Aussi, comme nous ne sommes pas sur le littoral (*ou*souahili), un indigène (*m*souahili) parlant aux indigènes (*voua*souahili) la langue du pays (*ki*souahili), mais un Français qui veut être compris de ses compatriotes, nous jugeons à propos de ne pas nous servir de l'idiome de Zanguebar.

Nous ne doutons pas que le livre de Speke n'y ga-

gne de la clarté. D'ailleurs ce récit est vraiment fort intéressant par les aventures dont il abonde.

Au lecteur qui réfléchit nous recommanderons les chapitres sur le Caragoué (v), sur le Pays du Ganda (vi) et celui qui sert de Conclusion (xii). Outre beaucoup de détails relatifs aux productions naturelles à l'Afrique, il y trouvera de curieux renseignements sur les excès du pouvoir par droit divin, du système de gouvernement paternel et patriarcal : ce pouvoir y est encore plus naïf que Vambéry ne l'a vu à Bokhara. (*Voyages d'un Faux Derviche.*) Nous nous imaginons qu'il nous révèle ce que devaient être les cours de Ninive et de Babylone, cinq à six cents ans avant l'ère chrétienne.

Le hongo, tantôt droit de transit, tantôt cadeau fait d'amitié aux souverains qui ont attiré les voyageurs chez eux, est dans ce pays en pleine floraison. Les chefs y perçoivent des espèces de dîmes sur les récoltes, les brasseries et le gibier. Enfin le droit de provision, contre lequel les Français ont réclamé longtemps encore après Étienne Marcel, s'y pratique amplement sur le chemin du roi.

D'ailleurs il demeure évident que ce sont, au moins autant que le climat et les fièvres, la méfiance, trop bien fondée, des indigènes, et la jalousie calculée des populations mauresques et malaisiennes, restées maîtresses des régions maritimes, qui s'opposent aux progrès des Européens en Afrique.

Speke a donc rendu de très-grands services aux sciences géographiques, physiques et anthropologiques. Mais a-t-il découvert les sources du Nil? Peut-être pas plus que Bruce ne les avait vues.

Voici ce que nous disions au mois d'avril dernier (1) : « Speke croit que le Nil Victoria ou la rivière Somerset, débouchant du lac Victoria et tombant dans le lac Albert, est la vraie source du Nil. Baker reconnaît que la Somerset tombe dans le lac Albert d'où il croit que sort le vrai Nil; en tous cas, ce qu'on appelle le Nil Blanc en débouche incontestablement. Si nous nous en tenons là, les renseignements recueillis, dès l'époque de Ptolémée, se trouvent vérifiés.

(1) Dans le *Progrès*, revue de Bordeaux.

Voilà bien deux lacs parallèles qui donnent naissance au Nil.

« Mais, dit M. Cailliate à M. Baker (1), si le lac Albert, dont l'extrémité méridionale vous est inconnue et dont la rive occidentale vous a paru recevoir des cours d'eau fort importants, admet une plus grande rivière que la Somerset, celle-ci devra renoncer à être la vraie source du Nil.

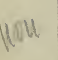
« Or Burton, s'appuyant sur les renseignements portugais, constate qu'il peut exister sous le même méridien deux lacs, par lesquels passe le vrai Nil. Il l'a dit avant la découverte du lac Albert et, de fait, le lac Tanganyica est directement au sud du premier.

« Ajoutons à cela les renseignements publiés par Livingstone. L'infatigable et loyal docteur avoue qu'il a eu tort d'attribuer au bassin du Zambèze les eaux de la région de Cazembé. Ces eaux forment une rivière principale, la Loapoula, qui traverse trois lacs

(1) *Revue des Deux Mondes* (1er janvier 1867).

encore inconnus aux Européens: le Bemba, le Moero et le Mofoué, pour, de là, se rendre au Tanganyica. Si ensuite ce dernier, comme le disent les Arabes, et comme le suppose Burton, a un écoulement vers le nord, est-ce dans le lac Albert qu'il tombe? S'il y tombe, cet écoulement est le vrai Nil (1). »

Nos paroles ont été appuyées d'une façon inespérée quelques semaines plus tard, par l'avis qu'a énoncé, le 28 mai, sir R. I. Murchison à l'assemblée annuelle de la *Royale Société Anglaise de Géographie.* « Si sa « vie est sauve, a-t-il dit en parlant du docteur Li- « vingstone, il a devant lui une carrière à parcourir « aussi grande qu'en a jamais pu souhaiter un voya- « geur en Afrique; car maintenant, il est probable « que le Tanganyica, mer d'eau douce qui doit avoir « une voie d'écoulement, communique vers le nord « avec le lac Albert de Baker et les autres lacs qui « font partie du système du Nil (2). »



Ainsi rendons grâce aux travaux des Burton, des

(1) *Exploration du Zambèze et de ses affluents*, éd. pr., p. 493.
(2) *Pall Mall Gazette*, 29 mai 1867.

Speke et des Baker; ils ont bien mérité de la science. Nous comprenons leur joie enthousiaste, leur émotion profonde et leurs actions de grâces à Dieu ; leurs cris « j'ai trouvé ! » pareils à celui que poussait Bruce en 1770.

Mais attendons encore; car de nouvelles découvertes peuvent seules nous conduire à un résultat définitif, à la connaissance réelle des sources du grand fleuve.

J. Belin-De Launay.

Bordeaux, 31 juillet 1867.

LES SOURCES DU NIL

CHAPITRE I

LE ZARAMO

Naissance et vie de J. Hanning Speke, officier de l'armée des Indes. — Ses voyages scientifiques en Asie et en Afrique. — Première exploration de l'extrémité méridionale du lac Victoria. — Son dernier voyage, en compagnie du capitaine Grant, à l'O. et au N. de ce lac, est entrepris avec l'aide de la Société royale de Géographie. — La caravane se forme à Zanzibar. — Les Vouangouanas, affranchis engagés; leurs mœurs. — Occupations quotidiennes en route. — Le Zaramo et ses habitants. — Incapacité des carabiniers hottentots. — Assassinat du Français Maizan.

Avant d'exposer au lecteur le développement d'aventures et de fatigues dont la science a tiré d'incontestables profits, soit pour la géographie ou pour la connaissance des populations qui habitent l'Orient de l'Afrique équatoriale, nous dirons quelques mots du voyageur qui les a racontées et supportées, de celui qui, par son esprit d'initiative et sa persévérance, a

mérité de nous révéler une partie de ce mystérieux continent.

John Hanning Speke était le second fils de M. William Speke, de Fordans, propriétaire dans le comté de Sommerset. Né en 1827, élevé dans un collége provincial, il manifesta de bonne heure sa passion pour la chasse et pour les exercices du corps, une curiosité infatigable et un courage à toute épreuve. Ces penchants naturels le préparaient à la tâche que la Providence lui avait réservée.

Dès l'âge de dix-sept ans, en 1844, il prenait du service dans les rangs de l'armée anglo-indienne. Avec la division Colin Campbell et en qualité d'officier subalterne, il eut part, sous les ordres de lord Gough, à la terrible campagne du Pendjaub. L'éclat de ses services autorisa les autorités militaires à faire, après la conclusion de cette guerre, d'amples concessions à l'humeur aventureuse du jeune officier. On lui accorda plusieurs congés dont il profita pour explorer les parties les moins accessibles de l'Himalaya et pour pénétrer, en pionnier intrépide, dans certaines régions du Thibet, sur lesquelles on n'avait eu jusqu'alors aucune notion précise. Botaniste, géologue et surtout zoologiste passionné, il formait de précieuses collections d'objets d'histoire naturelle, et dressait avec soin des cartes où il constatait l'ensemble des découvertes géographiques faites dans chacune de ses expéditions. De pareils travaux avaient pour conséquence qu'on lui laissait de plus en plus une liberté presque complète. C'est ainsi préparé qu'il put aborder une

plus haute entreprise : la recherche des sources du Nil.

En compagnie de son ami le capitaine Burton, J. H. Speke, qui était aussi devenu capitaine, essaya d'abord, en venant du Nord, de pénétrer au centre du continent africain en se guidant sur quelques renseignements que deux missionnaires allemands, le docteur Krapf et le révérend Rebmann, avaient réunis au sujet de grands lacs d'eau douce qui existaient sur un espace de plusieurs parallèles, tant au nord qu'au sud de l'équateur.

Cette première expédition a eu lieu dans le pays des Somals et a été plusieurs fois racontée depuis 1854 par ceux qui s'y étaient dévoués.

Speke prit ensuite part à la guerre de Crimée comme volontaire, dans les rangs des troupes formées par le Sultan, et il était décidé à aller étudier la faune du Caucase, lorsque, apprenant que le capitaine Burton allait, pour la seconde fois, essayer de s'avancer jusqu'au cœur de l'Afrique, il se hâta de l'aller rejoindre.

Leur second voyage, qui dura près de deux années, depuis juin 1857 jusqu'à mars 1859, conduisit les deux amis au lac Tanganyica. Comme ils en revenaient, ils s'arrêtèrent à Cazé, et entendirent faire, sur la grandeur du Nyanza de Kéréoué, des rapports tellement positifs qu'ils résolurent de connaître par eux-mêmes à quoi s'en tenir. En conséquence, tandis que Burton donnait tous ses soins à presser les préparatifs de leur retour à Zanzibar, Speke se dirigea vers le nord. Au bout de six semaines, ce voyageur était rentré à

Cazé, après avoir vu le golfe profond qui termine vers le sud cette immense nappe d'eau.

Il revenait plein d'enthousiasme et convaincu que l'espèce de mer intérieure, dont il avait examiné l'extrémité, était le réservoir profond où se réunissaient les eaux des Montagnes de la Lune et que de là devait sortir le grand Nil, dont l'origine était jusqu'alors restée mystérieuse. Burton ne voulut accepter cette idée que comme une hypothèse dénuée de preuves, et dès lors Speke se résolut à consacrer ses ressources et sa vie à la solution du problème qui se posait devant lui.

Tel a été le but du troisième voyage qu'il a entrepris en Afrique, en ayant pour compagnon le capitaine Grant, comme lui de l'armée des Indes. C'est le récit de ce voyage qui forme l'objet du présent volume. Quand il sera terminé, on pourra mieux juger de la valeur des découvertes auxquelles il a conduit.

Ici, bornons-nous à dire que l'Angleterre a salué d'un cri de triomphe l'heureux retour des deux vaillants champions qui s'en étaient si honorablement acquittés. Félicité par la Reine, récompensé par la Société royale de Géographie, comptant le prince de Galles parmi les auditeurs qui se pressaient pour entendre ses récits, le capitaine Speke devint le point de mire de tous les regards, l'objet de toutes les curiosités. Son comté natal le revendiquait comme une de ses illustrations par l'organe du doyen de ses députés (1),

(1) Sir William Miles. — E. F.

qui tint à honneur d'appeler l'attention de la Chambre des Communes sur les éclatants services de son jeune compatriote. Lord Palmerston releva le gant au nom du pays tout entier, et la reconnaissance nationale promettait à notre voyageur les plus magnifiques récompenses, lorsque la mort vint brusquement l'arracher aux enivrements de sa célébrité naissante.

L'Association Britannique tenait dans la ville de Bath les assises de son congrès annuel. Membre du comité de géographie, Speke devait y prendre la parole en présence du capitaine Burton, jadis son associé, maintenant son rival et son contradicteur. Le capitaine Grant assistait à ce rendez-vous, ainsi que le docteur Livingstone, et cette pléiade de voyageurs intrépides, groupée autour de sir Roderick Murchison, fixait l'attention générale. Coïncidence étrange ! Ce fut au moment même où le comité de la section de géographie (section E) débattait la question de savoir s'il convenait de provoquer, par une démarche directe auprès du gouvernement, les marques de faveur dues aux deux explorateurs du lac Victoria ; ce fut à ce moment, disons-nous, qu'arriva la nouvelle de l'horrible accident qui venait d'enlever Speke à sa famille et à ses amis (1). Sir R. Murchison interrompit le débat, et d'une voix émue annonça le fatal événement. Le capitaine Burton, dont les lèvres se refusaient à parler, saisit un crayon et traça sur un morceau de papier qu'il fit passer au président, l'expression sentie de ses

(1) M. Speke est mort par suite d'un accident de chasse. — J. B.

vifs regrets et de son admiration pour « l'ardeur et la loyauté » de son ancien camarade.

Les obsèques du capitaine Speke ont eu lieu le 23 septembre 1864. Ses restes reposent dans le caveau de famille qu'abrite l'église de Dowlish-Wake. Une souscription est ouverte pour élever un monument « à l'Européen qui, le premier, avec le capitaine Grant, traversa du sud au nord le centre de l'Afrique équatoriale; à celui qui (abstraction faite de tout conflit d'opinions au sujet des sources du Nil) a incontestablement déterminé l'existence et le site du vaste bassin aquatique au dehors duquel s'épanche ce fleuve (1). »

Maintenant que nous avons présenté au lecteur notre auteur, nous lui laisserons la parole tout en retranchant de son récit les parties qui nous sembleront d'un intérêt secondaire ou douteux.

Le célèbre président de la Société royale de Géographie en Angleterre, sir Roderick Impey Murchison m'ayant conseillé, dit M. Speke, d'exposer dans une leçon publique le résumé de mes travaux sur la géographie africaine, je me rendis à son avis dans une séance qui fournit à plusieurs de mes savants auditeurs l'occasion de discuter les moyens que je pourrais employer pour établir si le Nyanza de Kéréoué, appelé par moi le lac Victoria, et que j'avais découvert

(1) Nous avons tenu à placer ici, textuellement, les paroles dont s'est servi sir R. Murchison, quand il s'est fait le promoteur de la souscription nationale pour le monument de Speke, ouverte à Londres dans les bureaux de la Société royale de Géographie, 15, White-Hall-Place, S. W. — E. F.

le 30 juillet 1858, était bien réellement le point de départ du Nil Blanc.

Partant de cette assertion, très-discréditée aujourd'hui, que le Nil a été remonté jusqu'au 3e degré 22 minutes de latitude nord par les diverses expéditions accomplies sous Méhémet-Ali, plus d'une voix autorisée me conseillait cette route; et c'est en effet la première qui s'offre à l'esprit. Je résistai néanmoins, me rappelant combien d'entreprises pareilles ont échoué jusqu'ici, sans qu'on sache encore pour quelles raisons (1). En revanche, j'offrais de retourner à Zanzibar, de reprendre à la fin de l'année le chemin de Cazé, d'explorer à fond le lac Victoria, d'examiner ses tributaires et ses déversoirs ; bref, d'y passer trois années et d'y faire toutes les collections qui pouvaient intéresser l'histoire naturelle.

Ce ne fut qu'au bout de neuf mois que je reçus la nomination et les subsides qu'on m'avait promis dès l'abord. J'écrivis aussitôt au colonel Rigby, consul d'Angleterre à Zanzibar, pour qu'il expédiât à mon compte un premier convoi vers les districts du centre.

Le capitaine Grant, mon ami de longue date et mon compagnon de chasse dans l'Inde, m'avait demandé de l'emmener avec moi. Sa requête fut admise, grâce aux bienveillants efforts d'un fonctionnaire influent, lequel

(1) Sir S. Baker, que le capitaine Speke rencontra plus tard à Gondocoro (v. ch. XI.), a parfaitement découvert de quelle nature étaient les obstacles qui avaient fait échouer sur cette route toutes les expéditions antérieures à la sienne. (V. *le Lac Albert*, par sir Sam. Baker. *Le Tour du Monde*, 1867, t. I.) — J. B.

réclama cette faveur comme « une charité qui m'était due. » Vers le même temps, un marchand d'ivoire qui durant plusieurs années a navigué sur le Nil, M. Petherick (1), arrivé en Angleterre, nous offrit à titre gratuit, ceci ne gênant en rien son commerce, de poster un certain nombre d'embarcations à Gondocoro, et de faire en même temps remonter le Nil Blanc par ses collecteurs d'ivoire, de manière à faciliter pour nous, au besoin, la descente du fleuve. M. Petherick, montrant un grand zèle pour nos travaux géographiques, je traçai à son usage un plan de campagne accessoire, que l'exiguité de nos ressources ne m'avait pas permis de comprendre au nombre des explorations alors en projet. Il s'agissait de remonter le cours d'eau, maintenant connu sous le nom de rivière Esoua (2), et de vérifier, si cela était faisable, les rapports que ce cours d'eau pouvait avoir avec le lac par moi découvert. Je m'employai de mon mieux, quand nous fûmes d'accord là-dessus, pour lui procurer les avances dont il paraissait avoir besoin.

Le capitaine Grant et moi nous nous embarquâmes en Angleterre le 27 avril 1860. Le 4 juillet, après avoir touché à Rio-Janeiro, nous entrions dans le port du cap de Bonne-Espérance; le 9 août, nous partions de

(1) Il sera souvent question de M. Petherick dans ce livre, surtout au ch. XI; M. Baker en a aussi parlé. (V. la publication citée dans la note précédente.) — J. B.

(2) MM. Burton, Miani et le docteur Peney regardaient l'Esoua comme la principale source du Nil; mais M. Baker ne partage pas leur avis. — J. B.

Mozambique et, le 17, nous arrivions à Zanzibar, que les indigènes appellent Lungouja.

Durant cette première partie du voyage j'avais reçu pour escorte dix volontaires détachés des Carabiniers à cheval du Cap, dont je n'eus pas plus tard beaucoup à me louer ; et, pendant une escale que nous fîmes à la baie Delagoa, je vis pour la première fois des Cafres Zoulous. Leur coiffure et leur costume me frappèrent comme absolument pareils à ceux des maraudeurs errants, dont les ravages excitent une vraie terreur dans les pays que j'avais visités entre Cazé et le Nyanza de Kéréoué (1). Il me parut dès lors qu'on pouvait croire que ces bandits, appelés là Toutas, appartiennent à la race cafre qui, elle-même, à ce qu'on prétend, a émigré jadis des pays qu'habitent à présent les Gallas (2).

Zanzibar, que j'avais laissée seize mois auparavant exposée à une guerre avec l'iman de Mascate et à des discordes civiles entre le sultan Seïd-Medjid et ses frères, était, grâce à l'influence de l'Angleterre, dans une tranquillité parfaite.

Outre l'émancipation de tous les esclaves secrètement possédés par les Banians, établis comme négociants à Zanzibar et soumis à la juridiction de la Grande-Bretagne en leur qualité de sujets indous, les événements les plus importants qui s'étaient accomplis

(1) D'autres maraudeurs près du Nyassa des Maraouis sont aussi assimilés aux Zoulous par le docteur Livingstone et par la terreur populaire. (Voir à notre chapitre III, la note sur les Mazitous) — J. B.

(2) V. notre chapitre XII. — J. B.

dans cet intervalle étaient les découvertes dues au docteur allemand Roscher, qui les avait payées de sa vie. Après être heureusement parvenu au lac situé dans le pays de Maraouis et appelé Nyassa Nyinyesi ou Lac de l'Etoile, il était mort assassiné dans le district des Haïaos (1).

Treize jours avant notre arrivée, le colonel Rigby avait fait partir cinquante-six charges d'étoffes et de verroteries, consignées à Mousa, négociant arabe de Cazé, qui, lors de notre premier passage, avait largement pratiqué envers nous les devoirs de l'hospitalité. Elles étaient acheminées sous la direction de deux des affranchis que leur ancien maître, le banian Ramji, commis de la douane à Zanzibar, intitulait ses fils.

Le sultan Seïd-Medjid avait droit à notre première visite. Il nous reçut avec son affabilité ordinaire. Nos projets lui suggérèrent quelques observations; car il s'étonnait de ce que, voulant voir la grande rivière sortir du lac, nous n'eussions pas choisi la route la plus directe en traversant le pays des Masaïs et des Sogas (2). Du reste, aussitôt qu'il sut que je tenais à visiter le Caragoué, afin d'éclaircir plusieurs points

(1) Ce pays est à l'E. du lac que le docteur Livingstone appelle le Nyassa, et où il était parvenu deux mois avant le voyageur allemand. (V. *le Zambèze et ses Affluents*, trad. de madame Loreau, p. 116.) — J. B.

(2) Cette route, indiquée encore plus tard, par le roi Mtésa, comme plus praticable, aurait aussi conduit M. Speke au but qu'il se proposait, et l'aurait en outre mis à même d'apprendre ce qu'est le lac qu'il appelle Baringo. — J. B.

controversés, il m'offrit spontanément toute l'assistance dont il pourrait disposer.

Notre ancien capitaine de caravane, le cheik Saïd-ben-Salem, fut de nouveau promu à ces hautes fonctions. Il les avait réclamées lui-même, « ayant à cœur, disait-il, de réfuter ainsi certains menteurs, qui prétendaient qu'on lui avait défendu de m'accompagner lors de ma première visite au Nyanza de Kéréoué. » Bombay et son frère Mabrouki, les premiers à saluer mon arrivée, étaient pour moi des compagnons éprouvés. Les Béloutchis, qui nous avaient servi d'escorte pendant l'expédition de 1857-58, ne demandaient qu'à marcher de nouveau sous mes ordres; mais les Hottentots avaient pris leur place, et je ne fus pas longtemps à le regretter. Le colonel Rigby me permit d'enrôler, parmi les marins qui montaient ordinairement sa chaloupe, quelques hommes de choix capables d'inculquer par leur exemple, au reste de ma troupe, certaines notions anglaises d'honneur et de dévouement. Bombay, mon factotum, détermina trois de ces vieux matelots, — Baraca, Frij et Rahan, — à faire campagne avec moi. C'était là le noyau de ma troupe, dont j'expliquerai tout à l'heure la composition.

La partie la plus importante en est composée d'affranchis enrôlés (Vouangouanas) sur lesquels je donnerai ici quelques détails, car c'est à la fidélité de plusieurs de ces serviteurs à gages que je suis redevable d'avoir pu me frayer un chemin dans une vaste section du continent africain.

Ces indigènes, mêlés dans leur enfance aux nègres

de race pure, conservent naturellement toutes les notions superstitieuses de ces derniers, mais modifiées et même parfois corrompues par leur contact avec les étrangers, contact qui d'ailleurs développe leur intelligence.

La plupart, victimes de ces guerres qui dans leur pays se reproduisent presque chaque jour, ont été réduits en captivité, puis vendus aux trafiquants arabes pour quelques mètres de drap commun, quelques paquets de fil d'archal, quelques chapelets de perles. Amenés ensuite sur le marché de Zanzibar et revendus comme un vil bétail au plus haut enchérisseur, ils ont été traités par ce dernier à peu près comme ses enfants. Le rite de la circoncision, pratiqué sur eux, en a fait des musulmans, afin que le bétail de leur maître ne subît pas au moment de l'immolation le contact impur des mains infidèles, et aussi pour que la vraie foi destinée à régénérer le monde, à devenir universelle, comptât quelques disciples de plus.

Dans cette nouvelle position, l'esclave se trouve entouré de plus de bien-être qu'il n'en a jamais connu; ce bien-être, il l'achète au prix d'une certaine dégradation qui le place aux derniers rangs de la société; il l'achète encore par la rupture de tous ses liens de famille, car il est probable que ses parents ont succombé pendant la guerre qui l'a fait captif. Cependant, après les premières angoisses, nous le voyons s'attacher étroitement au maître qui le nourrit et l'habille en échange de quelques bons offices domestiques. Peu d'années après, lorsqu'il a gagné la confiance de ce maître, il

recevra mission de veiller aux approvisionnements qui constituent sa fortune ; il sera même expédié dans l'intérieur des terres pour y acheter, au compte de son patron, des captifs ou de l'ivoire. En vertu de la croyance mahométane, le maître venant à décéder, tous ses esclaves devraient être affranchis. En Arabie, il n'en serait pas autrement ; mais il arrive plus généralement, à Zanzibar, que le testament du défunt fait passer sur la tête de son successeur ce genre de propriété aussi bien que toute autre.

La suite des événements peut placer l'esclave dans mainte et mainte situation différente. J'examinerai simplement ici ce qu'il devient au cas le plus ordinaire, alors que le trépas de son maître l'a libéré de la servitude, et le laisse déjà familiarisé avec la traite et le commerce d'ivoire, tels qu'ils se pratiquent à l'intérieur. L'affranchi, en pareil cas, commencera selon toute probabilité une nouvelle existence, en se louant comme portefaix à d'autres trafiquants ; ses gains lui procurent petit à petit un capital suffisant pour le mettre à même d'entreprendre à son tour des spéculations pareilles aux leurs. Il débutera par l'achat des prisonniers, marchandise à la portée de tous, et n'arrivera que par degrés au trafic de l'ivoire. Toutes ses économies viendront ainsi sur le marché de Zanzibar, ou bien seront engagées dans l'acquisition de quelque bâtiment négrier, parmi ceux qui croisent constamment le long de la côte. L'esclavage en effet engendre l'esclavage.

Un petit nombre de ces affranchis prennent service

à bord des vaisseaux : ils ont pour le métier de marin une prédilection très-marquée. La plupart néanmoins reviennent en Afrique pour y faire la traite et le commerce d'ivoire. Tous ont appris l'idiome usité sur la côte, d'où suit que le voyageur, s'il sait faire son choix, peut trouver parmi eux des interprètes qui le mettront en communication avec toute la moitié orientale de l'Afrique méridionale. Au nord de l'équateur, le langage revêt des formes absolument différentes.

La paresse est chez ces hommes un défaut inné ; c'est pourquoi, si robustes que le ciel les ait faits, ils ne travaillent jamais que sous l'empire d'une contrainte immédiate. N'ayant ni l'amour ni le respect de Dieu, dans le sens que le chrétien attache à ces mots, ils ne possèdent pas davantage le culte de la vérité, celui de l'honneur, celui de l'honnêteté la plus vulgaire. Ni l'autorité du gouvernement, ni les liens de famille n'existent pour eux ; ils manquent dès lors de ce qui force l'homme à réfléchir, de ce qui porte la pensée vers un avenir plus ou moins douteux. N'importe quelle entreprise leur sourit, lorsque la nourriture va leur manquer, et plus elle leur promet de vagabondage, mieux ils la trouveront à leur goût. J'ai déjà dit que le métier de marin est rempli d'attraits pour ces affranchis ; ceci tient à ce qu'une fois inscrits sur les rôles d'équipage, ils se croient les égaux de tous les autres matelots. Alors ils ne se gênent point pour traiter de « sauvages » les hommes de leur race et de leur pays. L'esprit africain survit pourtant à cette transformation qui n'a rien de définitif. Ébloui par

ses rapports avec les blancs et par l'éclat de l'argent qu'il gagne, notre étourdi, singeant les autres matelots et cherchant à les éclipser par ses dépenses, se dégoûte de son métier aussi vite qu'il s'en était engoué. Si la fortune le ramène à Zanzibar, il va se jeter aux pieds de l'Arabe qui fut son maître, lui témoigne un respect tout filial, et rentre de lui-même, avec une sorte de joie, sous le joug dont la Providence l'avait délivré.

J'ai parlé de ces affranchis comme n'ayant pas de religion. Cela n'est vrai qu'au fond des choses et nullement dans la forme, car les Arabes, après les avoir circoncis, leur apprennent à répéter les noms d'Allah et de Mahomet, peut-être même quelques autres prières; mais pas un sur dix n'a la moindre idée de ce qu'une âme peut être; pas un sur dix ne s'attend à recevoir dans un autre monde le châtiment ou la récompense de ce qu'il aura fait dans celui-ci. Ces affranchis classent pourtant les animaux, et les divisent en purs ou impurs. Quelques-uns accomplissent les formalités d'un pèlerinage à la Mecque; mais, en somme, leur éducation spirituelle n'aboutit qu'à leur faire répéter de temps en temps, jurons plutôt que prières, les noms d'Allah et de Mahomet, à peu près comme nos marins et nos soldats émettent ceux de « damnation » et de « malédiction. » Bref, ils forment, en général une classe d'aventuriers vagabonds doués de cette expéditive facilité qui caractérise l'Américain, se figurant que toute affaire politique les concerne, et trouvant tout simple de se mêler aux discussions qu'elle soulève. Rarement

sages d'ailleurs, adonnés au mensonge, ils préparent de longue main telle ou telle mystification frauduleuse dont le succès leur semble un motif d'orgueil. Parfois, ils feront preuve d'une véritable bonté, d'une bravoure qui va jusqu'à l'héroïsme, d'un attachement poussé au-delà des limites ordinaires; mais, en d'autres circonstances et sans pouvoir alléguer aucun motif, ils abandonneront, ils trahiront, de la manière la plus lâche, l'homme auquel les unit un serment d'amitié. Un caprice quel qu'il soit les entraîne; ils s'y laissent aller avec l'irréflexion la plus complète et en dépit des calculs qui naguère encore leur faisaient prendre une voie opposée. Impossible de compter sur eux, même pour une minute. La plus mauvaise facétie, la plus sotte remarque suffit pour les mettre en joie. Une bagatelle quelconque les amuse. Préoccupés au plus haut point de leur bonne mine, ils modifient de mille manières la coupe de leurs cheveux et se plaisent à surprendre ainsi leurs amis; ils se jetteront aussi sur le moindre chiffon hors de service et se le disputeront avec rage, soit pour en orner leur tête, soit pour en faire une ceinture, soit pour le fixer comme pennon à la hampe de leur lance, et se pavaner ensuite devant leurs collègues frappés d'admiration. Une plume, un fragment de peau sera l'objet des mêmes disputes et recevra le même emploi.

Je suppose que l'un d'entre eux, en campagne, ait quelque communication spéciale en réserve pour le chef de l'expédition : il entre en ricanant, va s'adosser au piquet de la tente contre lequel il se frotte et se frotte encore; puis il étend les bras; il bâille, il pousse un

grand éclat de rire et, tout en riant, se laisse aller sur le sol où il s'accroupit; après quoi il tambourine des deux poings sur le couvercle de quelque malle, jusqu'au moment où on l'invite à se débarrasser de ce qu'il a sur le cœur; alors seulement il s'explique avec des tournures à lui spéciales; ensuite, il recommence à rire, puis à bâiller, et, déclarant enfin qu'il est temps de partir, s'éloigne comme il était venu. En d'autres circonstances, vous l'appelez, et il arrive tétant le bec d'une théière, ou raclant ses bras nus avec un couteau de table, ou frottant les assiettes qui vont servir à votre dîner avec le lambeau de toile roulé autour de ses reins. Si vous l'envoyez acheter de la volaille, il rapporte un coq attaché par les jambes au bout d'une perche, et qui, vigoureusement secoué, pousse des cris lamentables. Arrivé devant la cuisine, il jette par terre le malheureux volatile dont il maintient la tête entre ses deux orteils, lui plume rapidement le cou, et, entonnant une espèce de prière, le décapite sans plus de façon.

C'est assez parler de l'engagé tel qu'il est au camp; il ne vaut guère mieux pendant les marches. Si, pour le mettre en mesure de se défendre au besoin, vous lui confiez un fusil et des munitions, il consommera bien vite celles-ci, malgré toutes ses promesses d'économie, tirant en l'air sous le premier prétexte venu, quitte à vous demander ensuite d'autres cartouches sans lesquelles, à ce qu'il assure, il n'oserait se hasarder parmi les « sauvages. » Remettez-lui un panier à bouteilles, une écritoire, n'importe quel objet fragile ou précieux,

que vous lui recommandez tout particulièrement : vous le verrez, la minute d'après, tournant, retournant son fardeau, le jetant d'une épaule à l'autre, prendre le trot pour le mieux secouer, et avec des chants, avec des rires qui semblent un défi à votre patience. Au fond, il n'y songe pas plus qu'à la première pierre venue, et, si la pluie venait à tomber, vous le verriez infailliblement arranger les choses de façon à ce que le paquet recommandé n'en perdît pas une goutte. L'économie, les soins et la prévoyance lui sont absolument étrangers. La première chose sur laquelle il met la main est celle dont il se sert le plus volontiers. Plutôt que de chercher une courroie égarée, il coupera les cordes de votre tente ou volera celles de son camarade. Rendre hommage au beau sexe est son plaisir le plus vif, et quand les femmes lui manquent, c'est à la bière d'abord, puis au chant, puis à la danse qu'il demande des consolations.

Ainsi peut être tracé, avec toutes sortes d'adoucissements, le portrait-type du « vagabond » nègre, de l'engagé qui, plus que tout autre, ouvrira le libre accès de l'Afrique centrale aux entreprises civilisatrices. Doué d'une loquacité merveilleuse, facile aux impressions gaies, mais sans équilibre et sans logique, créature impulsive, adulte resté enfant, il rend difficiles à comprendre les moyens qu'on a pu employer pour le plier au travail ; car il n'a pour l'y astreindre ni lois, ni demeure fixe, ni famille. A tout moment il peut s'échapper, et, comptant sur cette alternative, il commet mille et mille fautes, dont le pardon lui semble assuré d'avance. Beaucoup d'indulgence, tem-

pérée çà et là par quelque sévérité paternelle, me paraît être le régime qui lui convient le mieux. Voici, en effet, par quel puéril langage il vient, après avoir fait une faute, conjurer la colère de son maître : « Vous êtes tenu d'oublier et de pardonner ; en votre qualité d'homme supérieur, si quelque irritation momentanée vous est permise, il est au-dessous de vous de nourrir de longues rancunes. Fouettez-moi, si vous voulez; mais entre nous pas de compte : sans cela, je me sauverai très-certainement, et alors que ferez-vous? »

Soixante-quinze de ces affranchis s'enrôlèrent à mon service. Je leur payais d'avance une année, le reste devait être soldé à l'expiration de leur engagement, sous condition qu'ils m'auraient suivi jusqu'en Égypte, d'où je les renverrais à Zanzibar. Parmi eux, se trouvaient trente-quatre terrassiers que le sultan Medjid me fournit.

A voir les témoignages de reconnaissance qui me furent prodigués lorsqu'ils eurent touché leur avance de solde, l'ardeur avec laquelle ces hommes s'engageaient à me suivre au milieu de tous les dangers, leurs physionomies expressives, leurs regards brillant de la soif du gain, il semblait que je fusse à la tête de la plus inébranlable cohorte; mais, pour se faire une pareille illusion, il aurait fallu n'avoir jamais rien eu à débattre avec cette misérable engeance. Je remis au cheik Saïd une carabine à double canon, et distribuai cinquante carabines d'artillerie entre les plus âgés de mes nouveaux compagnons, sous la condition expresse que ces armes passeraient en d'autres mains plus

dignes de les porter, s'ils venaient à se mal conduire; tandis qu'elles seraient définitivement dévolues à ceux qui, jusqu'au terme de l'expédition, se seraient comportés d'une manière satisfaisante.

Ces carabiniers furent mis sous les ordres immédiats du matelot Baraca; tandis que Saïd avait le commandement général des engagés.

Le collecteur des douanes de Zanzibar, Lahda-Damji (1), m'avait embauché cent-un porteballes *(pagazi)* nés dans l'Ounyamouési et qui, armés de lances et d'arcs, marchaient sous la conduite d'un guide indigène (kirangozi); enfin le sultan m'avait donné, pour traverser le Zaramo, une escorte de vingt-cinq Béloutchis ayant un lieutenant (djémadar) pour les commander.

En somme, avec Bombay, Mabrouki et mes Hottentots, en nous comptant, la caravane se composait de deux cent vingt hommes. Elle était trop nombreuse et trop mêlée pour que tout s'y passât régulièrement.

La marche commençait au lever du soleil. Une fois qu'elle était finie, le reste du jour se distribuait ainsi : Après le déjeûner, une pipe qui nous préparait à la besogne; excursions dans la campagne ou dans les villages, perquisitions, enquêtes scientifiques; après le coucher du soleil, le thé; la pipe, avant de s'endormir.

Cependant, à mesure que la nuit tombe, chaque soir, nos gens organisent leur éternelle danse. On entend les mains se frapper l'une contre l'autre, et les

(1) M. Burton le nomme Ladha Dahma. — J. B.



Le départ de la caravane. (Page 21)

anneaux de métal tinter au mouvement des jambes qu'ils entourent : le tout accompagné de ces insignifiants refrains que les nègres répètent à satiété, et dont, malgré leur exquis sentiment du rhythme, ils se montrent incapables de faire aucune composition musicale.

Quant à moi je passais mon temps à dresser la carte du pays, à tenir le journal et à augmenter nos collections géologiques et zoologiques. La botanique et le registre du thermomètre concernaient Grant, à qui revenaient aussi les observations hygrométriques et le maniement des appareils de photographie, qu'on fut bientôt obligé de supprimer.

Le 2 octobre 1860, après une revue générale, nous quittâmes notre camp de Bagamoyo et nous nous mîmes en route, à travers le Zaramo. Ousaramo

Ce pays est compris entre les fleuves Kingani au nord et Loufidji au sud. Dénué de montagnes, il forme entre ces deux cours d'eau une espèce de plateau élevé, qui, dans la saison des pluies, déverse ses eaux au nord et au sud par des ravins nombreux. Les villages y sont assez rares et consistent souvent en une quinzaine de huttes au toit conique. Leurs chefs ou phanzés, tout en reconnaissant l'autorité du sultan Medjid, se transportent, avec leurs résidences mobiles, sur le passage des caravanes dont ils ont appris l'approche et, devenus sultans à leur tour, prélèvent sur les voyageurs une taxe évidemment illégale.

L'habitant cultive les champs et n'élève pas de bétail, si ce n'est quelques chèvres dont il fait commerce.

La chasse aux esclaves qu'il pratique avec habileté lui procure d'assez gros bénéfices et lui permet de satisfaire son goût pour la parure. Il met un soin particulier à disposer sa chevelure et à se frotter la peau d'une espèce d'argile, couleur d'ocre. Son arc et ses flèches sont toujours en bon état, et ces dernières, enfermées dans un carquois délicatement ouvré, portent dans la blessure un poison subtil. Ces indigènes sont d'insatiables voleurs.

La traversée du pays n'est donc sûre que pour les voyageurs sans ressources ou pour les caravanes nombreuses et armées; mais, en tout cas, elle n'est pas gratuite. Un droit de passage ou *hongo* est exigé partout, au nom des chefs, qui se présentent rarement pour le discuter en personne, mais se font représenter par des agents, peut-être afin d'augmenter leur prestige par un mystérieux éloignement.

Au bout de trois marches, à part les chefs et leurs envoyés, nous avions à peine rencontré, çà et là, quelque naturel isolé. Enfin, à la quatrième, du sommet de Kiranga, nous avons eu au-delà de la Kingani, sur le Zégura, des perspectives étendues, bornées par des collines richement boisées qui forment la contre-partie exacte de celle où nous nous tenons.

Les terrassiers du sultan se montrent jusqu'ici farouches et sauvages; ils refusent de frayer avec nos autres engagés; comme s'ils avaient conscience de leur infériorité, ils construisent leurs huttes, mangent et causent à l'écart. J'ai donc pris parmi eux un chef que j'ai déclaré responsable de leur conduite. Or, trois des

chèvres qu'ils ont à surveiller ayant disparu, j'ai pensé avoir le droit de soupçonner qu'on les avait mises de côté pour quelque régal particulier. Le chef qui a dû en aller demander compte à ses subordonnés, nous est revenu rossé d'importance pour s'être mêlé de ce qui ne le regardait point. Il fallait réprimer cette insubordination. Je fis donc appréhender un des mutins et, comme il me répondit qu'il ne devait rien à un chef que le cheik a nommé par pur caprice, j'ordonnai qu'on l'attachât à un arbre où il passerait la nuit pour être fouetté le lendemain matin. Alors le coquin change de langage : « Maintenant, dit-il, je suis convaincu que notre nouveau chef a été choisi par vous; cela suffit; désormais je lui obéirai. » A peine ces paroles prononcées, on a vu accourir dans le camp les trois chèvres qui manquaient, sans que personne, bien entendu, ait pu dire d'où elles arrivaient.

Trois jours après, nous apercevons pour la première fois, droit au couchant, une chaîne de montagnes parallèle à la côte orientale.

Nos chèvres nous ont toutes été enlevées par des déserteurs de notre caravane; c'est très-malheureux pour nos Hottentots, car le gibier ne leur suffit pas.

Ces braves Carabiniers volontaires du Cap sont complétement méprisés par nos engagés qui les traitent comme des enfants. L'autre jour, un d'eux, voyant un petit *tot*, comme ils les appellent, s'épuiser en efforts inutiles pour charger une de ses mules, enleva de terre l'homme avec son fardeau, le posa en équilibre sur sa tête et le promena ainsi par tout le camp, malgré la

résistance du pauvre diable qui se démenait au milieu des rires universels. Après quoi, il le déposa sur le sol, chargea la mule en deux temps, et termina par deux ou trois caresses amicales qui, de la part d'un semblable hercule, semblaient assez dédaigneuses. L'utile escorte qu'on m'a donnée là!

A Macoutaniro, cessent les mines à fleur de terre d'où on extrait la gomme copal. Le palmier *doum* ne va pas plus loin. Les grands arbres au riche feuillage qui décorent le plateau inférieur jusqu'au littoral, sont remplacés par le mimosa. La berge escarpée de la Kingani s'efface, et nous marchons dans une espèce de parc en rase campagne. Les pintades sont abondantes, les antilopes ont libre carrière et l'on rencontre de temps à autre le zèbre et le buffle.

Ce parc se termine à Dégé-la-Mhora, où commence la partie la plus fertile du Zaramo. C'est là qu'a été assassiné un Français, ancien élève de l'école polytechnique, M. Maizan, chef de la première expédition européenne qui se soit aventurée dans ces parages. Il est évident que l'attentat dont le voyageur fut victime a été tramé par les trafiquants arabes, et dicté à ceux-ci par la jalousie que leur inspire tout Européen dont les efforts tendent, plus ou moins directement, à mettre au jour les mystères de leur commerce, à faire connaître les sources de leurs immenses profits. Le sultan de Zanzibar et le consul anglais, protecteurs zélés de M. Maizan, lui avaient donné pour guide et pour assistant, notre correspondant, Mousa, l'un des négociants les mieux accrédités dans le pays. Mal-

heureusement, après une marche ou deux, la maladie d'une femme de sa troupe obligea M. Maizan à s'arrêter, et Mousa, dont cette halte gênait les affaires, dut le quitter au bout de huit à dix jours. Leur séparation fut le signal de la mort du malheureux, qu'on assassina bientôt après.

A Kidounda, nous faisons halte au pied de la première montagne que nous ayons rencontrée depuis notre départ de la côte. L'escorte des Béloutchis nous devenant désormais inutile, je la renvoie porter à Zanzibar les échantillons d'histoire naturelle que nous avons recueillis jusqu'ici.

Le confluent de la Mgéta et de la Kingani marque la fin du Zaramo, dont les habitants se mêlent ici aux tribus du Khoutou et du Sagara, qui ne sont pas redoutables. Le pays est couvert de jungles et fourmille de gibier.

CHAPITRE II

DE KIROUROU A CAZÉ

Le Sagara, entre les monts Mkambacous et Robéhos, est ruiné par la traite. — Captifs désolés de recouvrer la liberté. — Le pays de Gogo a un aspect sauvage. — Mgounda Mkhali ou la Plaine embrasée. — La désertion des porteurs nous arrête à Djioué-la-Mkoa. — Origine de la guerre que se font Manoua-Séra et les trafiquants. — L'honnête Maoula est allié à Manoua-Séra. — Dévastations des Arabes. — Pertes subies pour atteindre Cazé.

Le Sagara est borné au nord par la rivière Moucondocoua qui fait partie de la vallée de l'Ouami ; au sud par la Rouaha, affluent du Loufidji ; à l'ouest par le Gogo, premier pays du plateau central. C'est une contrée montueuse séparant plusieurs bassins fluviaux et montant de la chaîne Mkambacou à la chaîne Robého.

Aussi dès que, par une pente insensible, nous nous fûmes élevés de cent cinquante mètres au-dessus de la Mgéta, nous avons aperçu devant nous, en deux lignes détachées, les Mkambacous, dont les sommets atteignent peut-être dix-huit cents ou deux mille mè-

tres. La population en est pastorale et agricole à la fois. Partout où elle trouve un abri contre les guerres qui ne sont que des chasses à l'homme, elle sait faire pousser des moissons abondantes. Timides, farouches, pauvrement vêtus et de mine affamée, les habitants se tiennent au sommet des hauteurs les plus inaccessibles. Leurs villages se composent de huttes coniques, plus ou moins nombreuses suivant la puissance ou l'influence des chefs des localités. C'est à peine si ces hommes ont les moyens de se procurer des étoffes et pour la plupart ils ne portent qu'une espèce de ceinture d'herbe assez longue, et dont la forme rappelle le jupon ou *kilt* des Écossais. Loin de pouvoir mettre les caravanes à contribution, ils en évitent l'approche et s'estiment heureux d'échapper ainsi aux trahisons dont leur confiance, dans les avances et dans les promesses des trafiquants, les a si souvent déjà rendus victimes. Le gibier abonde dans ce vaste parc : antilopes, zèbres, buffles, girafes, rhinocéros, éléphants, même les hyènes et les lions, y pullulent ; et, tout en ne réussissant pas à tuer quelqu'une de ces grosses bêtes, nous nous procurâmes amplement de la venaison. La quantité même de ces ressources alimentaires tourna contre moi, en poussant à la paresse nos porteurs. Ils voulaient jouir à leur aise de la nourriture que leur offrait ce pays, et, trouvant que nous le traversions trop rapidement, ils finirent par se refuser à marcher. Comme je ne voulais pas suivre l'exemple des Arabes et employer le bâton pour moyen de persuasion, je me décidai à pousser en avant avec les mules et les gens du

littoral, laissant à Baraca et au cheik Saïd le soin de m'amener les portefaix.

J'arrivai ainsi le 23 octobre à Zoungoméro, où je me proposais de fixer, par des observations astronomiques faites sur ce point, la longitude du revers oriental de la première chaîne qui longe la côte de l'Afrique. Cette localité arrosée par la Mgéta est d'une admirable fertilité. Un charmant amphithéâtre l'entoure, dessiné par les monts Mkambacous. Malheureusement, si riche qu'il soit, le pays est ruiné par la traite; les gens du littoral le ravagent et nous voyons passer une de leurs expéditions de brigandage qui ramènent vers l'Océan Indien une cinquantaine d'esclaves enchaînés et cent cinquante têtes de bétail volées à leurs propriétaires.

J'espérais faire des approvisionnements plus loin à Kirengoué, où nous arrivâmes le 28 ; mais les chasseurs d'esclaves y avaient mis bon ordre, en expulsant par la terreur tous les habitants du village. Il fallut renvoyer acheter des grains à Zoungoméro. La beauté de cette région pittoresque rendit ce retard moins désagréable et, en attendant, je pris la vue des montagnes qui s'élevaient aux environs de Mbouiga ; c'est là que je renonçai à l'emploi de la chambre photographique, dont le travail aurait fini par tuer mon compagnon le capitaine Grant; j'y laissai aussi, pour les ramener au littoral, une collection d'échantillons et trois de nos Hottentots des plus malades ; enfin les maraudes, auxquelles j'appris que le Maroro était en proie, m'y décidèrent à changer de route. Nous ne nous en trouvâmes guère mieux, car les populations ef-

frayées se sauvaient à notre approche, ne nous vendaient rien qu'à des prix fous ou menaçaient de nous combattre, en nous prêtant le dessein d'enlever leurs enfants et de piller leurs demeures. Cependant à Mboumi, nous fûmes mieux reçus.

C'est un joli village situé au pied d'un groupe de montagnes escarpées, le dernier endroit, dit-on, où nous pourrons nous procurer les approvisionnements indispensables pour traverser le Gogo, durant dix journées de marche. Le chef de Mboumi avait, dans de fréquents voyages faits à Zanzibar, appris à connaître les Anglais et à savoir combien ils sont opposés à la traite des esclaves. Aussi nous accueillit-il avec une affabilité que nous n'étions guère accoutumés à rencontrer. Cependant nous eûmes l'occasion de constater qu'il pratiquait lui-même, peut-être par la force des mœurs et des circonstances, cette traite qu'il nous savait si bon gré de combattre. Par exemple, durant notre séjour et pressés par la famine, arrivèrent, pour acheter des aliments, une quarantaine d'individus appartenant à une tribu voisine, celle des Couiva. Ces malheureux, hommes ou femmes, furent tous arrêtés, et le chef de Mboumi leur déclara qu'il les enverrait vendre à Zanzibar, s'ils ne pouvaient se justifier de meurtres que leur tribu était accusée d'avoir récemment commis sur des gens du village.

Cinq jours de marche forcée nous conduisirent ensuite sur les bords de la Roumouma, où nous passâmes la journée du 16 novembre dans un fourré d'épines. Ces marches forcées en abrégeant la durée du trajet, di-

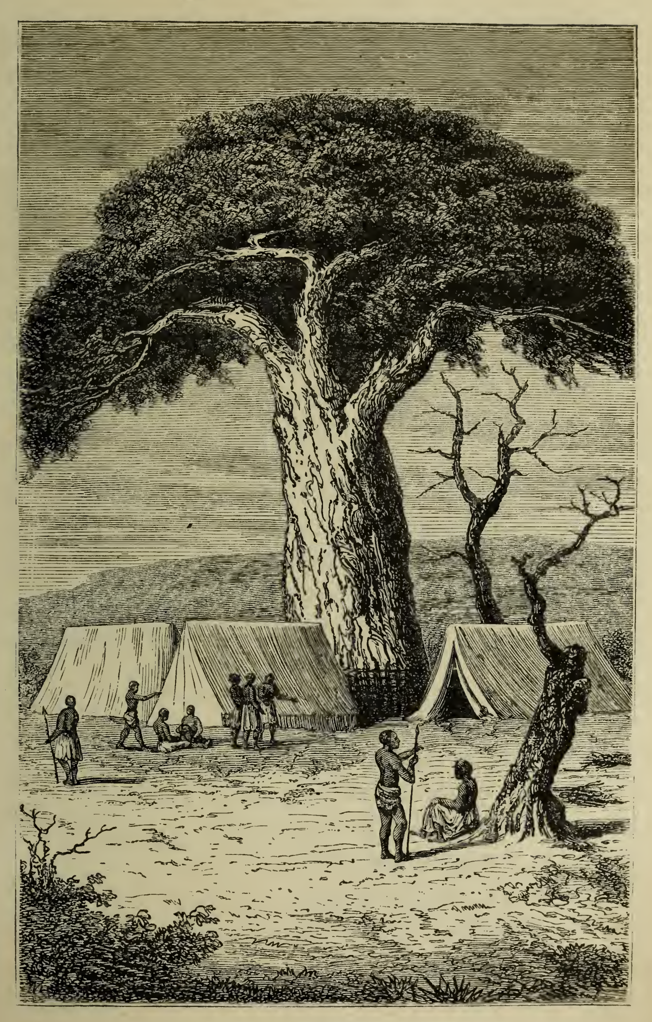
minuaient les risques de maladie, de guerre, de famine ou de révolte, et leurs avantages étaient trop précieux pour n'être pas acquis au prix de quelques fatigues.

A Inengé, que nous atteignîmes le 17, nous nous trouvions au pied des monts Robéhos, où se termine le massif montueux du Sagara. Ces montagnes doivent appartenir à la grande chaîne qui forme le bourrelet oriental du plateau central de l'Afrique.

Nous y fûmes retenus par un incident assez caractéristique. Le caporal des Hottentots s'étant égaré à la recherche d'une mule perdue, il avait fallu envoyer pour le retrouver une vingtaine d'hommes, qui le ramenèrent il est vrai, mais sans la mule et en compagnie de deux femmes et de deux hommes qu'ils avaient, à la suite d'une rixe, faits prisonniers. M'imaginant que la mule me serait ramenée pour la rançon de ces indigènes, je les gardai pendant quatre jours. Enfin ne voyant rien paraître et voulant épargner d'autant nos provisions, je fis remettre en liberté ces captifs ; mais ceux-ci qui n'avaient jamais été si bien nourris, ne quittèrent qu'avec la plus grande peine mon camp pour aller recommencer à vivre de « pain de singe (1), » de cet aliment primitif qu'ils ramassent aux pieds de leurs énormes calebassiers ou baobabs. Il est clair que la vie animale est tout pour ces gens-là.

Ensuite nous passâmes trois journées dans le village

(1) Le pain de singe est un fruit ou grosse capsule ligneuse, ovale, longue de 30 centimètres, qui contient une pulpe aigrelette, sucrée et rafraîchissante. Il est produit par le calebassier d'Afrique ou baobab, le plus gros des végétaux connus. Speke appelle cet arbre *bougou*, et Burton le nomme *mbouyou*.— J. B.



Notre campement dans l'Ougogo. (Page 31)

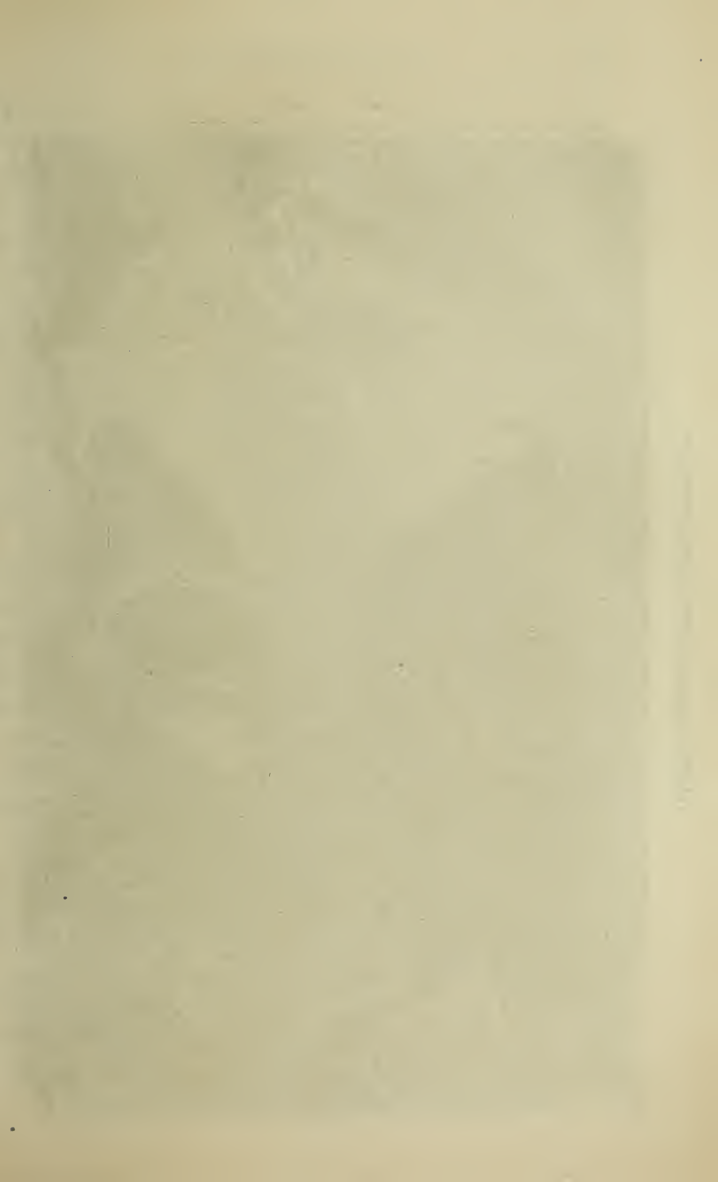
de Gogo. Le pays où est cette station prend un aspect sauvage. Les habitants y marchent toujours armés et fatiguent les voyageurs par leur assidue curiosité, leurs démonstrations railleuses et leur familiarité grossière. En conséquence, les caravanes, dans ce trajet, campent hors des villages, à l'ombre des figuiers et des calebassiers qui poussent de toutes parts. La rareté de l'eau y est telle que cette liqueur précieuse s'y vend le prix de la bière indigène ou pombé, et que nos mules désertèrent pour aller s'abreuver à Marenga-Mkhali, d'où on nous les ramena moyennant salaire. Pendant notre séjour à ce dernier village, je pris l'esquisse du penchant occidental des monts Robéhos qu'on y aperçoit.

A Canyényé, situé à l'extrémité occidentale du pays de Gogo, je tuai, à quatre-vingts mètres de distance, un rhinocéros, auquel j'envoyai une balle derrière son épaule gauche; mais sans pouvoir m'en procurer d'autre. Le lendemain, à l'aurore, nos hommes, prévenus de ce qui s'était passé, se hâtèrent d'accourir avant que les indigènes eussent flairé le cadavre abandonné dans l'épaisseur des jungles. Mais à peine avait-on mis le couteau dans la dure carapace de l'animal, que les naturels accoururent de tous côtés : ce fut entre eux et notre troupe une lutte odieuse et grotesque, où tous se disputaient les lambeaux sanglants de cette boucherie improvisée; chaque villageois prenant la fuite vers sa demeure aussitôt qu'il avait pu mettre la main sur quelque morceau de choix, qu'il craignait de se voir enlever à force ouverte.

Après avoir passé deux journées à Sékhé, nous arrivâmes à Khoco, village sur la lisière du Mgounda-Mkhali, désert qui occupe cette portion du plateau central de l'Afrique et dont le nom, suivant Burton, signifie « Plaine embrasée ».

Ici, les habitants se lèvent en masse contre nous, convaincus que nous venions venger un trafiquant arabe dont ils pillèrent le camp l'année dernière, pour le punir d'avoir tué leur ancien chef, Courtes-Jambes (1). On parvient pourtant à s'expliquer, et Hori-Hori, successeur de Courtes-Jambes, se félicite hautement d'avoir affaire à des Anglais. Il nous offre de nous laisser enrôler autant de porteurs nés dans l'Ounyamouési qu'il s'en trouvera de disponibles parmi

(1) Mana-Miaha ou Magourou-Mafoupi. Voyez le voyage de Burton, où il est dépeint comme un misérable déprédateur. Un peu plus tard, à Cazé, Speke a appris sur les événements auxquels il est fait allusion ici les détails suivants : La rixe entre les gens de Courtes-Jambes et ceux de la caravane d'un trafiquant arabe nommé Mohinna était survenue à propos d'une source dont les indigènes avaient voulu contre la coutume faire payer l'usage. Mohinna refusant de se soumettre à cette exaction, en vertu de l'axiome que « l'eau est un don de Dieu, » les coups succédèrent bientôt aux paroles. Abandonné sur le champ par tous ses porteurs, Mohinna, cédant au nombre, laissa ses marchandises en la possession des gens de Khoco; mais, voulant du moins se venger, il brûla la cervelle au chef. Par la suite, et grâce à la fidélité de quelques-uns de ses esclaves, il parvint à regagner Cazé et à y ramener ses trois femmes saines et sauves. — Malgré l'axiome ici rapporté, le lecteur trouvera, dans les récits des voyages en Afrique, une foule de preuves que, non-seulement les eaux, mais même l'ombre donnée par les arbres, sont exploitées par les populations, quand elles le peuvent, comme des objets dont l'usage n'est permis au voyageur qu'au prix de quelque redevance. — J. B.



Le capitaine Speke chassant au buffle. (Page 33)

les malades naguère confiés à son hospitalité. J'aurai simplement à payer leurs frais de séjour, dont il s'est déjà largement remboursé, je le sais, en leur faisant cultiver ses champs. J'accepte pourtant la condition, en chargeant le cheik Saïd d'engager ces hommes, d'acheter la provision de blé nécessaire pour traverser le désert et de régler le montant du droit de passage. Ces négociations devaient bien prendre trois journées que je résolus de consacrer à la chasse. En deux journées, je tuai un rhinocéros noir, un buffle mâle et deux femelles, et nécessairement je fus, chaque fois qu'il y eut quelque danger, abandonné par mes négrillons.

Enfin, toutes mes affaires étant réglées, je m'apprêtais à partir de Khoco, quand je m'aperçus que dix de mes porteurs manquaient à l'appel, et comme il ne m'était pas permis de sacrifier à la légère la charge de dix hommes, il me fallut encore faire halte, bien malgré moi, pendant les journées des 10, 11 et 12 décembre. Le sultan de Khoco et son vizir employèrent tout ce temps à me créer de nouvelles difficultés pour m'extorquer de nouveaux présents. Ils y réussirent en me promettant quelques ânes, pour me tenir lieu des porteurs qui désertaient l'un après l'autre, bien que j'eusse doublé leurs rations d'étoffe. J'en avais perdu plus de la moitié, quand je me décidai à me remettre en route, le 13 au matin, malgré les pluies qui tombaient à torrent et rendaient fort pénible la traversée des ravins. Le 15, il fallut s'arrêter devant les progrès de l'inondation; et cette station

forcée dura cinq jours. Pour en tirer le meilleur parti possible, je dépêchai vers Cazé deux de mes hommes avec des lettres pour Mousa et le cheik Snay (deux amis que nous nous y étions faits pendant la première expédition). Je leur demandais de m'envoyer soixante hommes, portant chacun trente rations de grain et quelques charges de tabac indigène. Mes gens, en effet, au milieu de leurs tribulations de toute sorte, regrettaient par-dessus tout de ne pouvoir fumer. D'autres messagers envoyés à Khoco, sur nos derrières, pour y échanger des étoffes contre du grain, revinrent les mains à peu près vides, soit de grain, soit d'étoffes. Par bonheur, bien que le gibier fût rare, Grant parvint à tuer un zèbre et une antilope.

Le sixième jour, n'ayant pu réussir à jeter un arbre en travers du courant qui nous arrêtait, nous le passâmes à gué avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Les huit marches suivantes, de quatre à cinq milles chacune, accomplies péniblement et sans ordre dans un pays tout à fait désert, portèrent le découragement dans nos rangs. A l'exception de trois, les porteurs nés dans l'Ounyamouési désertèrent tous, d'accord avec mes engagés, et sous condition de partager avec ceux-ci, en arrivant dans leur pays, le produit des charges qu'ils nous avaient dérobées. Le 28, nous n'étions plus qu'à une marche de Djioué-la-Mkoa, où nos hommes espéraient se refaire de la diète à laquelle ils avaient été soumis depuis plusieurs jours. Leur patience était à bout, et la plupart désertèrent pour arriver plus vite dans le paradis où je les aurais con-

duits le lendemain. Là, plusieurs de ceux qui nous avaient quittés rejoignirent la colonne. Ils avaient appris, de certains voyageurs, que nos amis de Cazé nous envoyaient un gros détachement d'esclaves. Parmi ces fugitifs que nous ramenait un premier symptôme de bonne fortune, il s'en trouvait deux, Johur et Moutouana, que je pus convaincre de vol, et que je chassai ignominieusement après les avoir fait flageller. Baraca, dans cette circonstance, déploya toutes les qualités d'un véritable préfet de police.

Ce fut à Djioué-la-Mkoa (la Roche-Ronde), que nous passâmes la journée du 1er janvier 1861. Le lendemain arrivèrent des nouvelles qui nous y retinrent encore sept jours. Les esclaves que Mousa nous avait envoyés, arrêtés en route par la difficulté de se procurer des aliments, étaient retournés sur leurs pas. Les environs de Cazé, ravagés par la famine, ne pouvaient me procurer le grain sur lequel je comptais. Dans de telles circonstances, il ne fallait pas penser à marcher en avant; et tout ce que je pus faire, après avoir expédié à Mousa d'autres messagers, ce fut de disperser mes gens dans les villages environnants pour y enrôler des portefaix originaires du Kimbou (1). Sur ces entrefaites, et le 7 janvier, notre camp fut mis en alerte par le bruit que le chef fu-

(1) Chassée il y a plus de vingt ans par les attaques des hommes du Rori, cette tribu est venue s'établir au sud de Toura et s'est répandue dans le Mgounda-Mkhali et dans l'Ounyamouési. (V. Burton, *Voyage aux Grands Lacs*, p. 374, de la traduction complète.) — J. B.

gitif Manoua-Séra se dirigeait de notre côté à la tête de trente hommes armés de mousquets; mais, à la vue de mes gens rangés en bon ordre devant ma tente, le sabre-baïonnette au bout du fusil, « l'Ivrogne » jugea prudent de s'éloigner quelque peu et de m'envoyer une députation pour m'annoncer sa visite. Il vint effectivement, avec une escorte, dès que j'eus témoigné l'intention de le bien accueillir. — « Apprenant, disait-il, que je manquais de porteurs, il ne demandait pas mieux que de m'en fournir, si je voulais le conduire à Cazé, pour m'y constituer l'arbitre médiateur de ses différends avec les Arabes. » Ce jeune homme, d'une beauté remarquable, commençait à m'intéresser. Je voulus savoir de lui le détail de ses aventures, que je vais résumer ici en quelques mots.

A la mort de Foundi-Kira, son père, et conformément aux intentions du vieux chef, Manoua-Séra, bien que né d'une esclave, avait été reconnu héritier du Nyanyembé. Mais, quelque temps après, ayant voulu établir une taxe régulière, annuelle, sur les marchandises qui entraient dans ses domaines, il s'était brouillé avec les trafiquants arabes, jusque-là exempts de tout impôt; ceux-ci l'avaient menacé, s'il persistait à les troubler dans leur commerce, de le détrôner au profit de Mkisioua, autre fils illégitime de l'ancien chef: « Je ne pouvais pas, poursuivit Manoua-Séra, tolérer un pareil langage; les trafiquants ne résident chez moi qu'en vertu de mon autorisation. Je le leur déclarai en les mettant au défi de me désobéir, car je n'étais pas une

femme qu'on pût traiter avec tant de mépris. Ainsi éclata la querelle. Mkisioua, saisissant l'occasion qui lui était offerte, employa la corruption pour se faire des partisans. Des paroles on en vint aux coups et mes ennemis finirent par me chasser de mon palais. Mkisioua s'y est installé pour gouverner à ma place. J'avais néanmoins des partisans fidèles, à la tête desquels je me rendis en Roubôuga, où le vieux Maoula, chef de ce pays, voulut bien me recevoir. Les Arabes m'y poursuivirent, m'y donnèrent chasse jusqu'au Ngourou, et voulurent tuer Maoula pour m'être venu en aide. Celui-ci leur échappa, mais les trafiquants dévastèrent ses domaines et marchèrent ensuite contre moi dans le Ngourou. Plusieurs mois durant, nous combattîmes; et lorsque mes approvisionnements furent tout à fait épuisés, défiant l'ennemi qui me croyait cerné, je me fis jour à travers ses rangs. Je mène depuis lors une vie errante, sollicitant une paix qu'on me refuse obstinément, car les Arabes ont juré de me poursuivre jusqu'à la mort. Vous, maintenant, qui avez été l'ami de mon père, vous devriez prendre à cœur de faire finir cette guerre injuste.... »

J'assurai Manoua-Séra de ma sympathie, lui promettant d'intervenir de mon mieux s'il voulait m'accompagner à Cazé. J'étais d'ailleurs certain, ajoutai-je, de ne rien obtenir pour lui s'il ne revenait aux traditions paternelles en matière de libre échange. Il y paraissait tout à fait disposé, regrettant la précipitation avec laquelle les choses s'étaient engagées, et charmé des perspectives de pacification que lui ouvrait mon as-

sistance désintéressée. Aussi me renvoya-t-il presque immédiatement un de mes porteurs, qu'il avait arrêté dans les bois au moment où cet homme prenait la fuite avec une charge de verroteries. Nous nous séparâmes alors, et Baraca eut ordre de faire administrer cinquante coups de fouet au voleur, pour sa désertion compliquée de circonstances aggravantes.

Plus loin, à Zimbo, nous avons vu arriver Bombay, accompagné de soixante-dix esclaves, et porteur de lettres que m'écrivaient Mousa et Snay. Tous deux m'exhortaient, en cas de rencontre avec « l'Ivrogne », à lui loger une balle dans la tête, où à le ramener prisonnier pour qu'ils pussent régler son compte. — « Ce misérable, disaient-ils, avait voulu frapper des impôts, contrairement aux traités passés avec son père Foundi-Kira, et, plus tard, empêcher ses sujets de leur vendre du grain ; puis enfin, après le début des hostilités, il avait presque anéanti leur commerce en s'opposant au passage des caravanes. »

Mgongo Zimbo, où nous entrâmes le 14 janvier est sur la limite du Toura, premier district, par cette route, du grand Pays de la Lune ou de l'Ounyamouési. Le nom de cet endroit signifie « le Dos d'Éléphant » et lui vient d'une éminence granitique dont la forme générale rappelle effectivement l'animal en question. J'y rencontrai Maoula, l'allié de Manoua-Séra. Ce pauvre vieillard, un des plus honnêtes parmi les chefs du pays, avait été notre hôte et notre ami lors de la première expédition. Il me fit présent d'une vache, et il m'en promit dix autres, si je pouvais le réconcilier

avec les Arabes, qui, sans aucune provocation de sa part, l'avaient expulsé de ses domaines, dépouillé de tout ce qu'il possédait et remplacé au pouvoir par un vil esclave. Il avait, à la vérité, reçu chez lui leur ennemi Manoua-Séra ; mais c'était faute d'avoir pu agir autrement, le fils de Foundi-Kira s'étant introduit chez lui à force ouverte. Je consolai de mon mieux le malheureux vieillard, que j'engageai à me suivre jusqu'à Cazé ; me portant garant que les Arabes ne lui feraient aucun mal. Il était trop affaibli pour voyager lui-même, et m'annonça qu'il me ferait accompagner par son fils.

Toura, où nous arrivâmes le 16, attestait par ses ruines les sauvages dévastations de la guerre. Une fois en campagne, les Arabes ou leurs esclaves ne songent en effet qu'à piller, et chacun d'eux travaille pour son propre compte. Ici le cheik Saïd, déjà souffrant depuis quelques jours mais dont l'état devint tout à coup plus grave, nous força de ralentir la marche de la caravane, et, tandis que nous l'attendions à une demi-marche en avant, un vol nocturne faillit nous priver de plusieurs ballots de rassade. Les déprédateurs, suivis de près par nos gens, jetèrent pour mieux courir une partie de leur butin, et un seul ballot, en somme, se trouva perdu. Dès le lendemain matin (18), je convoquai les notables du village, au nombre de cinq, et je les rendis responsables de la perte que j'avais subie. Ils s'accordèrent à reconnaître la justice de ma réclamation, et je leur adjoignis cinq de mes hommes pour faire évaluer par cette espèce de jury mixte

le dédommagement qui m'était dû. Il fut fixé à trente têtes de bétail, mais je n'en exigeai que la moitié, au grand mécontentement de mes Hottentots qui semblaient se regarder comme frustrés par ma générosité.

A Roubouga, nous sommes sur le territoire de Maoula, remplacé, nous l'avons dit, par un chef de condition servile, qui doit aux Arabes son pouvoir usurpé. Ce chef a reçu pour condition de laisser à tous les trafiquants et voyageurs le droit de se pourvoir comme ils l'entendent. En vertu de cette combinaison essentiellement vicieuse, je ne puis empêcher mes gens de se livrer à leurs instincts de rapine. Ils revendiquent hautement le droit au pillage, et me contestent celui de leur enlever une si bonne chance.

Trois marches, dont la dernière à travers les bois, nous ont mis à la limite orientale de ce vaste et fertile district qu'on nomme le Nyanyembé et d'où les Arabes ont chassé Manoua-Séra. Nous voici au centre de l'Ounyamouési et à cinq milles de Cazé, (1) où se trouve actuellement le grand dépôt central de la traite et du commerce d'ivoire. Mes pertes, à cette date (23 janvier 1861), peuvent se résumer comme suit : un Hottentot mort, et cinq qui ont rebroussé chemin ; un

(1) Cazé est, à proprement parler, le nom d'une source située au centre du village de Tabora. Il faut le chercher sous le 5° 0' 52" de latitude sud, et 30° 41' 19", de longitude est. — Ici j'avertirai le lecteur que Th. Baines (*Voyage dans le Sud-Ouest de l'Afrique*, chap. VI de notre édition) croit que les noms de lieu en Afrique, sont généralement tirés de ceux des hommes qui se sont arrogé la possession des sources ou de certaines portions des eaux tant dormantes que courantes. — J. B.

des volontaires indigènes, renvoyé avec les Hottentots; un autre, chassé du camp après un châtiment ignominieux; sur les trente-six jardiniers de Seïd Medjid, sultan de Zanzibar, vingt-cinq nous ont faussé compagnie; et des cent un portefaix que nous avions engagés au départ, quatre-vingt-dix-huit ont déserté; douze mules et trois ânes ont péri. En outre on m'a volé plus de la moitié des marchandises dont je m'étais muni et, en conséquence de la famine qui désolait toute la région par nous traversée, la dépense de cette partie du voyage a beaucoup dépassé tout ce que je pouvais et devais prévoir.

N'importe : tous ces désagréments et quatre mois de fatigue ne me paraissent pas un prix trop élevé pour l'achèvement de cette première partie de notre expédition. Désormais nous quitterons les routes où d'autres Européens ont mis le pied avant nous, et nous marcherons à des découvertes véritables.

CHAPITRE III

L'OUNYAMOUÉSI

Etendue et divisions du Pays de la Lune. — Connaissances géographiques des trafiquants. — Industries et coutumes des naturels. — Sirboco. — Les Arabes paraissent prendre goût à la grande culture. — Alternatives de leur guerre avec Manoua-Séra, qui reste redoutable. —Echec de mes tentatives de réconciliation. — Mes rapports avec Mousa. — La désertion des porteurs, la lâcheté des engagés et les exactions des chefs, sont toujours les principales causes de mes retards. — Mort de Mousa.

Le Nyanyembé où se trouve Cazé fait, comme je l'ai dit, partie de l'Ounyamouési ou du Pays de la Lune, qui peut avoir été jadis un état considérable. Les naturels de cette contrée font continuellement, comme portefaix dans les caravanes, des tournées à la côte et sans doute ont été, depuis l'antiquité, en rapport avec les négociants indous, puisque, même dans les premières années de l'ère chrétienne, on connaissait vaguement, hors de l'Afrique, l'existence d'une chaîne appelée les Monts de la Lune. Aujourd'hui l'Ounya-

mouési, allant de Toura à Myonga, touche par le sud-est au désert appelé Mgounda Mkhali et par le nord-ouest au Sinza. J'y ai reconnu les districts de Toura, de Roubouga, de Nyanyembé, de Sagari, de Nyambéoua, de Couandi, de Coumbi, de Couni, de Roungoua, de Msalala et de Myonga, entre lesquels existent des rapports hiérarchiques dont je n'ai pas pu bien constater la nature, mais qui se rapprochent des relations féodales. Des deux côtés de la route que j'ai suivie, le pays s'appelle Ousocouma, terre du Nord, et Outacama, terre du Sud. (1).

Comme Cazé est une espèce de quartier général pour les trafiquants arabes, qui étendent parfois de Zanzibar à la vallée du Nil Blanc leurs opérations commerciales, j'y ai pu obtenir, sur l'objet de mon voyage, des indications dont voici le résumé.

Notre ami Mousa nous assure que le Soui, qui borde au nord et à l'est le Sinza jusqu'au désert situé à la limite de l'Ounyamouési vers le Couni, relève du Caragoué. Ce qui rend cette assurance importante est qu'elle donne lieu d'espérer en notre faveur quelque allégement aux exactions du roi de Soui, Souvouarora, dont l'intention est, dit-on, de prélever désormais d'énormes taxes sur les caravanes. Or Mousa, qui, jadis, a sauvé le roi du Caragoué, Roumanica, lors d'une révolte fomentée par son frère cadet Rogéro (2), ne parle jamais de ce roi sans en faire le plus grand éloge et sans affirmer qu'il s'est montré toujours prêt à lui donner des

(1) V. Burton, *Voyage aux Grands Lacs*, p. 363. — J. B.
(2) V. notre chapitre v. — J. B.

preuves de sa reconnaissance. Le fait est que, tout en étant soupçonné de recevoir une assez grosse part des cadeaux extorqués par Souvouarora, Roumanica jouit de l'estime générale des trafiquants et vit dans les meilleurs termes avec ceux qu'attire dans ses Etats son excellente réputation.

A l'égard des régions plus éloignées et qu'on trouve au nord-ouest du Nyanza de Kéréoué, les renseignements des Arabes deviennent de moins en moins précis.

Par exemple, Snay regarde le Nyanza comme la source du fleuve Jub ou Juba, le plus considérable des cours d'eau qu'on connaisse sur la côte de Zanguebar, et qui vient tomber dans l'Océan Indien près de l'équateur, sans qu'on sache d'où il sort; mais, si je lui objecte que les navigateurs peuvent remonter le Nil, mon homme devient indécis et persiste seulement à dire que des vaisseaux se sont montrés sur certaines côtes au nord du Nyoro (1).

Mousa, d'après le témoignage de ceux qui viennent du Nord, ajoute que le Nyanza, durant les crues, a un courant tellement violent qu'il déracine les arbres et les entraîne avec lui. Ce détail indique un fleuve et non un lac. Il m'embarrassait car j'ignorais alors que toutes les masses d'eaux, soit courantes ou dormantes, portent, dans cette partie de l'Afrique, la désignation de Nyanza.

Abdoulla me parlait encore, comme il l'avait fait

(1) Les découvertes de sir S. Baker établissent que ces côtes doivent être celles du Mwoutan-Nzigé. — J. B.

jadis, d'une montagne merveilleuse située au nord du Caragoué, tellement haute et d'une pente tellement rapide que personne ne la pourrait gravir. Selon lui, on la voit rarement, perdue qu'elle est dans une masse de nuages, d'où tombe à de fréquents intervalles une matière blanche, soit neige ou grêle. Mousa place cette montagne dans le Rouanda, pays beaucoup plus vaste que le Roundi, et tous deux ajoutaient, conformément à leurs anciens dires, que les pays de Soga et de Nyoro sont de véritables îles, complètement entourées d'eau. Par de-là ce dernier, gît un lac salé, appelé lui aussi *Nyanza*, et qu'il ne faut pas confondre avec le grand Nyanza de Kéréoué, auquel j'ai donné le nom de lac Victoria. Roumanica, roi du Caragoué, reçoit de ce côté, me disent-ils, et par l'entremise de Camrasi, roi du Nyoro, des perles d'une espèce particulière, telles que Zanzibar n'en pourrait pas fournir. On prétend, en outre, que ces perles ont été enlevées aux blancs par les naturels du Kidi, sur lesquels circulent toute espèce de traditions quasi mythologiques. Ils ignorent, dit-on, l'usage des vêtements, habitent la cîme des arbres, laissent pendre jusqu'au bas des reins leurs cheveux couverts de coquilles *cauries*, et accrochent des rangs de perles à des fils d'archal qu'ils passent dans leurs oreilles et à travers leur lèvre inférieure ; ils portent enfin des colliers et des bracelets de fer. Aucun peuple ne peut résister à leur élan belliqueux, et cependant ils ne connaissent d'autre arme qu'une courte javeline (1).

(1) La plupart de ces détails sont vrais, surtout si, au lieu de les rapporter confusément à toutes les peuplades du Kidi, on les

Les indigènes de l'Ounyamouési sont d'une race assez belle et assez intelligente.

Dans la partie occidentale, ils ont des huttes africaines qui ressemblent à des meules de foin; dans la partie orientale, ils se construisent des demeures en pisé et leur font des espèces de verandas, formées par la projection de la toiture. Ces demeures s'appellent des tembés.

La récolte principale est celle du sorgho ou blé cafre. Quand l'épi a été coupé de la tige par les femmes, qui se servent à cet effet d'un couteau, le grain peut être séparé de la paille ou par des hommes, qui le battent sur une aire à l'aide d'espèces de longues raquettes placées à l'extrémité d'une perche, ou par des femmes, qui se servent d'un gros bâton pour le piler dans un mortier. Ce sont aussi les femmes qui moulent le grain, sur une simple pierre plate, pour le mettre en farine. Elles se servent également du sorgho pour en fabriquer une boisson que nous appellerons de la bière ou du pombé.

L'industrie la plus importante à laquelle se livrent les hommes est celle qui concerne le travail du fer. Leur soufflet (1) consiste en deux peaux lâchement cousues sur deux troncs évidés; le souffleur élève avec rapidité ces peaux, et les abaisse alternativement, à l'aide de

attribue séparément à quelqu'une d'entre elles. Voyez, nos chapitres x et xi. — J. B.

(1) Assez semblable à celui que, deux ans plus tard, sir S. Baker devait trouver en usage au S. E. de Gondocoro, chez les forgerons du Latouca. Voir le *Tour du Monde*, 1867, t. I. p. 17. — J. B.

Femmes de l'Ounyamoueri pilant du sorgho. (Page 46)

petits bâtons, pour envoyer l'air à travers un tuyau en bois, sur un foyer où chauffe le fer. L'enclume se compose d'une pierre; les marteaux, d'autres pierres ou d'une masse de fer; et c'est avec ces moyens primitifs que les indigènes forgent d'excellent métal et font leurs outils, depuis la houe, qui est leur seul instrument de labourage, jusqu'au ciseau et au couteau; ou leur joaillerie, depuis les anneaux des jambes jusqu'aux boucles d'oreilles.

Parmi les tribus qui habitent l'Ounyamouési, celles du Kimbou et du Tatourou pratiquent la circoncision qui a pénétré jusque chez celles du Bembé, à l'ouest du Tanganyica, et qui, à l'est de l'Ounyamouési, est généralement observée chez les tribus du Gogo, de l'Houmba et chez toutes celles des Masaïs, qu'on dit maîtresses du territoire étendu entre le lac Victoria et les monts Kénia et Kilimandjaro. C'est un effet de l'influence du mahométisme; mais les tribus qui s'y soumettent n'en restent pas moins hostiles le plus souvent à la tyrannie des Arabes.

Un autre ennemi qui jette la terreur dans toutes ces contrées est celui qu'on nomme les Vouatoutas. Je crois qu'ils sont venus des environs du Nyassa et qu'on peut, d'après quelques particularités de costume, les apparenter aux Cafres Zoulous de l'Afrique méridionale (1).

(1) Cette opinion, prise à la page 186 de l'édition française du voyage de Speke, assimilerait les Vouatoutas de l'Ounyamouési aux Mazitous de la région du Nyassa, dont parle Livingstone. M. Cooley prétend qu'ils ne sont que des voua mazitou, c'est-à-dire des hommes des bois, des *bushmen* ou des *boschimans*,

Quant aux trafiquants arabes, ils paraissent s'établir à demeure dans ces pays.

Voici l'histoire de l'un d'eux qui domine à présent le district de Myninga et s'appelle Sirboco. Jadis trafiquant en ivoire, pour le compte de quelques Arabes de Zanzibar, il a visité le Ganda, pendant que le feu roi Sounna vivait encore; il a même commercé dans le Saga; mais, comme il revenait de ces pays du nord, un incendie, qui éclata dans un village où il s'était arrêté, consuma d'un seul coup toutes ses marchandises et le réduisit à la misère la plus complète. En revanche, il eut le bonheur de venir en aide au chef du district. Celui-ci, attaqué dans son village fortifié par les Vouatoutas, allait se rendre ignominieusement, lorsque Sirboco, lui redonnant courage, le mit en état de repousser l'ennemi. Une grande concession de terres fut la récompense de cet exploit, et Sirboco, qui avait à craindre en retournant à la côte de s'y trouver prisonnier pour dettes, a préféré demeurer ici. Il cultive ses vastes propriétés au moyen de bandes d'esclaves enchaînés l'un à l'autre et récolte avant tout du riz, parce que les indigènes, n'ayant aucun goût pour cet aliment, laissent exemptes du vol ses nombreuses moissons.

Un jour que j'attendais sur ses terres l'arrivée d'un convoi, un des esclaves que ce grand propriétaire avait fait charger de chaînes invoqua de la manière la plus

non pas une race particulière, mais de ces bandits, maraudeurs sans foi ni loi, qui vivent hors de l'autorité des chefs de village et qu'on trouve dans toutes les parties de l'Afrique. — J. B.



Les esclaves de Sirboko (page 48).

touchante ma protection et mes bons offices : « O, monseigneur, monseigneur! prenez pitié de moi, disait-il. Je vous ai vu dans le pays de Vira, sur le bord du lac Tanganyika, dans le temps où j'étais encore libre; depuis lors, blessé par les Vouatoutas et laissé pour mort sur le champ de bataille, j'ai été ramassé par les gens d'Oujiji qui m'ont vendu aux Arabes... Délivrez-moi, monseigneur, et je vous servirai fidèlement toute ma vie! » Je ne sus pas résister à cet appel si pathétique, et j'obtins de Sirboco, sous promesse qu'il n y perdrait rien, la libération immediate de ce malheureux, qui, baptisé du nom de Farhan (Joie), fut inscrit au rôle de mes volontaires.

Je voulus savoir si la tribu dont il faisait partie et qui habite le Bembé est cannibale. Il paraît établi qu'on a vu souvent les gens de ces tribus échanger avec leurs voisins une chèvre en bon état contre un enfant malade ou moribond, qu'ils destinent à leurs affreux repas, la chair humaine étant pour eux un objet de prédilection. On ne connaît pas, du reste, dans ces contrées, d'autre district sur qui pèse le même soupçon (1).

En général, tandis que les villages indigènes sont dans un déplorable état et ont si peu de grains qu'ils n'en vendent qu'aux prix de famine, les cultures des Arabes prospèrent. Sans doute les pluies de la dernière

(1) Les relations de Petherik et de sir S. Baker ne laissent aucun lieu de douter qu'à l'ouest du bassin du Nil Blanc, dans le centre de l'Afrique et conséquemment au N. du Bembé, il n'existe d'assez nombreux anthropophages. — J. B.

saison n'ont pas été assez abondantes, les récoltes ont généralement manqué; mais d'où vient la prospérité des Arabes? Un des changements qui m'ont le plus frappé en effet, à mon retour dans le Nyanyembé, c'est de trouver les riches étables avoisinant les vastes champs cultivés, qui appartiennent aux Arabes. On dirait que, chez ceux-ci, le caractère du trafiquant s'efface pour faire place à celui du grand cultivateur, si on ne se rappelait pas que Cazé est un important marché d'esclaves et d'ivoire. Le fait est que les Arabes veulent établir une sorte de liberté de commerce, de sûreté d'échange et d'exemption de péages; et on pourrait s'en réjouir si l'on ne voyait pas qu'après tout ces tendances n'ont pour objet que la dépopulation du pays par la traite des esclaves. Ces desseins des Arabes les mettent en guerre avec toutes les tribus indigènes, avec tous les tyrans qui veulent exploiter le passage des caravanes, et les hostilités commencées contre Manoua-Sera ne sont qu'un des épisodes de ce qui deviendrait une guerre de race, si les nègres avaient l'intelligence de s'élever à une coalition de leurs forces indigènes.

A peine étais-je installé à Cazé chez Mousa que je reçus la visite du cheik Snay et de tous ses collègues, les trafiquants arabes, réunis en une espèce de congrès. Ils énuméraient avec complaisance les quatre cents esclaves armés de fusils qu'ils avaient déjà mis sur pied pour donner chasse à Manoua-Séra, le détrousseur de caravanes, et restaient sourds à mes paroles de paix. Vainement je leur racontai les entretiens que j'avais eus avec Manoua-Séra et Maoula (dont le fils, par pa-

renthèse, était secrètement installé au fond du *tembé* de Mousa). Snay ne voulut entendre à rien ; il savait mieux que personne comment il faut s'y prendre avec ces « sauvages, » et brûlait de se trouver en face d'eux. Ses soldats se préparaient à la guerre par un grand « repas de bœuf » auquel il les avait conviés selon l'usage, et il me fit ses adieux en toute hâte, vu l'imminence de son départ. Le fait est qu'il se mit en campagne le soir même de mon arrivée. Cependant Manoua-Séra était fort populaire parmi les tribus de l'Ounyamouési.

Après en avoir fini, comme ils espéraient y réussir aisément, avec leur principal adversaire, les Arabes avaient formé le projet de se porter contre les tribus du Gogo pour y ouvrir le passage aux trafiquants, dont les caravanes étaient retenues dans ce pays, parce qu'ils se refusaient à payer les taxes exorbitantes qu'on voulait lever sur eux.

Une semaine plus tard, le 31 janvier, un autre Arabe nommé Jafou, ancien associé de Mousa et qui venait de faire une tournée pour se procurer des grains, partit à la tête d'une centaine d'esclaves armés. Il allait rejoindre Snay, et, de concert avec lui, attaquer le chef du Khoco. Son but n'était pas seulement de recouvrer les dents d'éléphants qui lui avaient été enlevées lors de l'attaque dont Mohinna nous a raconté les détails ; il s'agissait aussi d'imposer la domination des Arabes aux districts du Khoco et du Sékhé ; d'y vivre à discrétion jusqu'au ramazan, d'ouvrir passage aux caravanes retenues dans le Gogo ; puis enfin, rassemblant une seconde fois leurs forces, de marcher vers le nord

contre Souvouarora, pour réduire à son tour le pays de Soui.

Au bout de huit jours, on apprenait à Cazé que la petite armée du cheik Snay avait cerné Manoua-Séra dans un tembé de Toura, où le jeune chef avait cru pouvoir se cacher impunément. Sommé de livrer son hôte, le propriétaire du tembé réclame une nuit de répit ; le lendemain, si Manoua-Séra s'y trouve encore, les Arabes feront de lui ce qu'il leur plaira. Le lendemain, naturellement, Manoua-Séra s'était enfui, et les habitants de Toura s'apprêtaient à se défendre ; sur quoi les Arabes, furieux, après avoir enlevé le village, portent la dévastation et la mort dans tout le district. Tandis qu'ils expédient chez eux les femmes, les enfants, le bétail dont ils se sont emparés, Manoua-Séra gagne un canton appelé Dara, et s'alliant au chef du pays (Kifounja), proclame bien haut son intention de se porter sur Cazé, dès le début de la saison des voyages, alors que cette ville est privée d'une portion de ses défenseurs par le départ des trafiquants, dispersés à la recherche de l'ivoire.

La ville entière est en l'air, et les Arabes viennent en masse solliciter mes conseils. Ils condamnent la conduite de Snay, et me conjurent de me porter médiateur entre eux et Manoua-Séra. Je ne demanderais certainement pas mieux que de leur rendre ce service ; mais, au point où en sont les choses, je ne leur cache pas que mon intervention me semble inutile. C'est contre mon gré que Snay a pris les armes ; il n'est plus temps de le rappeler, et à moins que les

Arabes ne soient unanimes, je ne saurais accepter une mission qu'il me serait impossible de mener à terme. Ils répondent que la majorité de leurs compatriotes est encore à Cazé, que tous veulent la paix à n'importe quel prix, et que les conditions fixées par moi seront acceptées sans réserve. Leur insistance ne me laisse d'autre alternative que d'envoyer à Manoua-Séra une ambassade pour l'informer de ce qui se passe, et pressentir ses intentions à ce sujet. Nos quatre messagers (deux de mes gens et deux esclaves de Mousa) reviennent sans avoir pu joindre le chef fugitif, qui va sans cesse d'un endroit à l'autre, pourchassé, traqué par les roitelets du pays, dont sa petite bande vide les greniers, et sur la tête desquels elle attire par sa présence toutes sortes de calamités. Ainsi avorte notre second essai de pacification. Mousa ne le regrette pas autrement : « Manoua-Séra, dit-il, n'aurait jamais voulu croire au serment des Arabes, eussent-ils mêlé leur sang au sien, comme cela se pratique dans les occasions les plus solennelles (1). »

Trois à quatre semaines s'étaient écoulées assez tranquillement, lorsque, le 13 mars, Cazé se trouva tout-à-coup plongée dans le deuil et dans les larmes. Quelques esclaves arrivés de nuit, après avoir cheminé secrètement à travers les forêts, où une mort certaine les attendait s'ils eussent été découverts, nous

(1) Au moyen d'une incision pratiquée sur la jambe des deux parties contractantes, dit M. Speke. Cela est vrai nécessairement pour l'Ounyamouési; mais la cérémonie dont il est ici question ne se pratique pas partout de la même façon. — J. B.

apprennent que Snay, Jafou et cinq autres Arabes ont été tués, sans compter un grand nombre de leurs esclaves. L'expédition avait débuté sous les meilleurs auspices. Hori-Hori, le chef du Khoco, était tombé dans le premier combat ; une grande partie de ses gens avaient été réduits en esclavage ; un bétail nombreux, enlevé de vive force, et l'ivoire enfin, le précieux ivoire, était rentré dans les mains de ses légitimes propriétaires. Poursuivant leurs avantages, les vainqueurs avaient pris la ville de Sékhé, qui s'était rachetée moyennant une rançon. Mais alors, apprenant qu'une caravane avec une cargaison de 5000 dollars, venait d'être coupée par les gens du Mzanza (1), ils eurent la malheureuse idée de diviser leur petite armée en trois détachements, dont l'un devait ramener à Cazé le butin déjà fait, l'autre former une réserve à Mdabourou, sur la limite orientale du désert, et le troisième, commandé par Snay et Jafou, marcher à l'attaque du Mzanza. Les deux chefs arabes firent d'abord merveilles ; mais, enivrés par la facilité même de leurs succès, ils oublièrent bientôt les précautions les plus indispensables. Un corps de guerriers du Houmba était accouru au secours de ceux du Gogo. Ils tombèrent de concert et à l'improviste sur les envahisseurs, jusque-là victorieux, mais qui furent au premier choc dispersés de tous côtés. Ceux dont les jambes étaient bonnes purent échapper à la mort ; les autres tombèrent sans exception sous la lance des indigènes. Personne ne put nous

(1) Petit district à 10 milles au nord de Sékhé. — H. S.

dire comment Jafou avait péri. Quant à Snay, après avoir essayé de fuir, il appela un de ses esclaves, et lui remettant son fusil : « Je suis trop vieux, lui dit-il, pour courir aussi vite que vous ; prenez cette arme que je vous donne à titre de souvenir ; je vais me coucher ici pour attendre ce que la Providence décidera de moi. » On ne l'a plus revu depuis lors. Mais ce n'est pas tout : les esclaves porteurs de ces sinistres nouvelles ont rencontré à Kigoué, dans tout le désordre d'une fuite précipitée, le premier détachement, celui dont la mission était de ramener le butin du Khoco. Manoua-Séra lui avait dressé une embuscade, et se logeant sur sa route, avec trois ou quatre cents hommes, dans un village fortifié, avait déconcerté toute résistance par la brusquerie de son attaque. Restait la colonne de Mdabourou, qui aurait dû marcher au secours des caravanes détenues à Canyényé ; mais elle en était isolée par les gens du Mzanza, ou pour mieux dire par l'insurrection de toutes les tribus du Gogo. Enfin Manoua-Séra, victorieux de toutes parts, menaçait de marcher sur Cazé. Les Arabes, après le premier éclat de leur douleur, vinrent de nouveau me trouver en corps et réclamer mon assistance, « sans laquelle, disaient-ils, rien ne pouvait les sauver d'une ruine complète. » Je leur répondis, à regret, qu'il m'était impossible de me prêter à leurs désirs, et qu'ayant mes devoirs comme ils avaient les leurs, je partirais infailliblement sous deux ou trois jours.

Je partis en effet le 17 mars, mais forcé, par des circonstances que j'exposerai tout à l'heure, à revenir

sur mes pas, je rentrais à Cazé le 1er mai. J'y trouvai les Arabes tout découragés et continuant à n'espérer de salut que dans mon intervention. Manoua-Séra coupait la route à leurs caravanes dont les porteurs diminuaient peu à peu, soit par la désertion ou par la famine. Ce redoutable ennemi parcourait le district, pourchassant et tuant à coups de fusil les villageois. Il ne dépendait que de moi de faire cesser un état de choses si contraire aux intérêts des Arabes, et alors ils me donneraient pour m'escorter autant d'hommes armés que je voudrais. Après leur avoir démontré l'absurdité de leur conduite, je me laissai peu à peu fléchir au point de rédiger les articles d'un traité de paix qu'ils s'engagèrent à exécuter, une fois signé, sous peine de voir confisquer ce qu'ils avaient de domaines le long de la côte. Mais à peine étaient-ils partis avec cette assurance, que Mousa vint me raconter l'assassinat du vieux Maoula (de Roubouga), commis par l'un d'eux avec toutes les circonstances de la plus abominable trahison. Aussi les accueillis-je fort mal, le lendemain, lorsqu'ils me proposèrent de signer le traité. Je leur reprochai ce meurtre dont un de mes *protégés* venait d'être victime. Il n'en fallut pas moins accepter leurs vaines excuses et leur prêter quelques-uns de mes gens qui, moyennant salaire convenu, se chargeaient d'aller négocier l'armistice à conclure avec Manoua-Séra. Cette députation, placée sous les ordres de Baraca, revint dans la journée du 6, ramenant en triomphe deux ministres de Manoua-Séra, dont un borgne que j'appellerai le Cyclope, et deux autres ap-

partenant à un chef nommé Kitambi (le Petit Drap-Bleu), lequel est maintenant l'hôte et l'allié de Manoua-Séra. Ces deux potentats ont reçu mes gens avec beaucoup d'égards, reconnaissant à l'envi l'un de l'autre que Manoua-Séra, sans mon entremise, ne pourrait jamais remonter sur le trône. C'est en vertu de cette considération, qu'après quelques doutes motivés par le meurtre de Maoula, le jeune chef a risqué ses ambassadeurs et accepté la garantie du Seigneur blanc. Il exige au reste que la paix se négocie dans le Nyanyembé, « car il serait, dit-il, au-dessous de sa dignité de traiter ailleurs que dans le domaine de ses ancêtres. » Il veut, de plus, que les premières transactions aient lieu dans le tembé de Mousa.

Le lendemain, 7, devant l'assemblée des Arabes, en présence de tous mes gens, les deux envoyés écoutent solennellement les propositions que Baraca est chargé de leur faire en mon nom. Dès qu'il a fini, les Arabes y donnent leur adhésion la plus complète. Le Cyclope, alors, avec une éloquence digne de notre premier ministre, résume rapidement les incidents de la guerre. Son chef, dit-il, n'avait de rancune que contre Snay. Ce dernier ayant été tué, Manoua-Séra ne demande qu'à faire la paix. Les Arabes répondent en termes convenables, attribuant leur ressentiment à une injure obscène que Manoua-Séra se serait permise à leur égard, outrageante allusion à certain rite du culte musulman. Ceci, comme le reste, sera mis en oubli, puisque Manoua-Séra manifeste un sincère désir de réconciliation. On aborde ensuite la question

délicate du territoire à lui rendre. Je m'attendais à lui voir réclamer le Nyanyembé tout entier. Le Cyclope prétend, au contraire, qu'on pourra le contenter à moins, ce royaume ayant été déjà partagé. Ceci sera l'objet d'une conférence tenue avec Manoua-Séra lui-même. Je l'invite donc à venir immédiatement, parce-qu'il m'est impossible de différer mon départ.

Dans la soirée, mes gens reviennent avec le Cyclope, chargé cette fois de nous dire, de la part de son maître, « que ce dernier désire toujours la paix, mais qu'il n'a pas cru devoir venir, attendu que rien n'est encore décidé, touchant la déposition de Mkisioua. Or les Arabes n'ont pas pu supposer un moment que Manoua-Séra consentirait à partager ses domaines avec un homme qu'il regarde comme son esclave. Son intention est, au contraire, de le poursuivre comme un animal sauvage et de ne déposer les armes qu'après l'avoir mis à mort. »

Le traité, cette fois encore, est à vau-l'eau, et le Cyclope s'est échappé dans la nuit, en véritable voleur, décochant derrière lui une flèche que Manoua-Séra l'avait chargé de nous laisser comme un symbole de ses intentions meurtrières à l'endroit de l'usurpateur. De ce moment les Arabes, profondément humiliés, n'osèrent plus se présenter devant moi.

Au moment où je quittai le district, les Arabes et Mkisioua faisaient « manger le bœuf » à leurs hommes avant d'aller combattre Manoua-Séra, qui, réunissant une force mixte de guerriers du Rori, du Gogo et du Soucouma, c'est-à-dire de la région septentrionale de

l'Ounyamouési, était de nouveau parti pour Kigoué. On prêtait à ce jeune chef de vastes ressources. Son père Foundi-Kira, renommé par son opulence, avait enfoui d'énormes approvisionnements dont Manoua-Séra, héritier désigné, possédait seul le secret. D'ailleurs les habitants de l'Ounyamouési en général lui gardaient au fond un véritable attachement, motivé par sa générosité bien connue; ils le croyaient, de plus, protégé par un don de sorcellerie qui lui permettait de déjouer à son gré tous les plans de campagne inventés par les Arabes.

Enfin, au mois de juin quand je sortis de cette région, Manoua-Séra restait maître de Kigoué, et continuait d'intercepter toute communication entre Cazé et Zanzibar.

Passons aux autres causes qui prolongèrent mon séjour dans l'Ounyamouési et qui, bien malgré moi, retardèrent tant le progès de notre voyage.

Lors de notre arrivée à Cazé, le 24 janvier, Mousa, venu à notre rencontre, nous avait comblés de prévenances. Sur le point de partir lui-même pour le Caragoué, il avait différé son voyage afin de le faire avec nous. Ce n'était pas sans peine qu'il avait pu conserver le dépôt de nos marchandises qu'on lui avait consignées, car ses compatriotes, jaloux de la bienveillance que lui témoignait Manoua-Séra, l'avaient tenu longtemps chargé de chaînes. Néanmoins nos consignations n'avaient subi d'autre diminution que le paiement des frais énormes de leur transport.

Je combinai avec Mousa les moyens de pousser plus

loin. Le Nyanyembé n'était pas en état de me procurer les hommes dont j'avais besoin, parce que tous ceux qui pouvaient porter les armes avaient été enlevés par les guerres précédentes ou se trouvaient engagés dans la guerre actuelle. Il fut donc convenu qu'on enverrait faire un recrutement d'une soixantaine d'hommes dans le Rungoua, pays où Mousa avait résidé jadis et dont le chef, Kiringouana, ne lui avait jamais témoigné que de bonnes dispositions.

En attendant le retour de nos recruteurs, je me mis à soigner les membres de mon expédition. Pour la plupart ils se ressentaient encore de la traversée du désert. Les fièvres, le scorbut, l'ophthalmie sévissaient parmi eux, et quelque repos leur était nécessaire. Le cheik Saïd, dont l'état s'aggravait de jour en jour, perdit ses fonctions de chef de caravane, que Bombay dut remplir à sa place. Je fis aussi le compte de mes marchandises où je constatai un grand déficit, surtout parmi les objets de première qualité. De là, nécessité d'acheter à Mousa les objets qui me manquaient, et ce à raison de quatre cents pour cent au-dessus des prix de Zanzibar. C'est le bénéfice normal des trafiquants de Cazé. Je priai enfin mon hôte de faire transformer en bracelets, selon le goût des populations du nord, tous mes écheveaux de fil d'archal ou de laiton.

Après six semaines d'absence à peu près, les gens de Mousa m'avaient ramené du Rungoua trente-neuf portefaix, au lieu de cent vingt qu'ils avaient, disaient-ils, conduits jusqu'à dix milles de Cazé, où, sur la nouvelle de la défaite des Arabes et des menaces de Ma-

noua-Séra, ils avaient pour la plupart pris le parti de s'enfuir. C'était un grand désappointement pour moi, car, dans les circonstances où se trouvait Cazé, après la mort de Snay et de Jafou, je ne pouvais pas espérer que les Arabes m'y laisseraient faire des enrôlements parmi leurs hommes. Je résolus donc de laisser Bombay auprès de Mousa pour m'amener une portion de ma cargaison dès que j'aurais pu lui envoyer des porteurs ; et je partis, avec tout le bagage que je pouvais transporter, pour en aller moi-même chercher jusque dans le Rungoua.

En passant dans le Coumbi, nous trouvâmes à Senda un petit établissement fondé par un métis nommé Sangoro, alors absent et occupé à ouvrir des relations commerciales avec le Caragoué. On assurait que Souvouarora le retenait malgré lui pour s'assurer le concours des fusiliers de son escorte et mettre ainsi, à cause de l ι terreur qu'ils inspiraient, ses sujets à l'abri des maraudages des Vouatoutas, qui, disait-on, venaient de piller le Rungoua. C'est alors que je me décidai à m'arrêter à Miningoua, chez Sirboco, dont j'ai raconté l'histoire.

Là, je reçus le 2 avril, trois cents hommes du Rungoua, et je les dirigeai immédiatement sur Cazé, avec ma correspondance et mes échantillons. Treize jours plus tard, Bombay m'amenait tout ce que j'avais laissé derrière moi et même une certaine quantité de marchandises appartenant à Mousa; en outre, il me remettait une lettre où Saïd m'engageait à hâter mon départ pour le Nord, attendu qu'on m'accusait à Cazé

d'être le complice de Manoua-Séra et que les Arabes s'apprêtaient à marcher contre moi s'ils n'apprenaient pas bientôt que j'avais décampé.

D'un autre côté pourtant des serviteurs de Sangoro, revenus du Soui, racontaient, sur les exactions de Souvouarora, des détails qui le rendaient pour mes gens un épouvantail presque aussi redouté que les Vouatoutas. Ceux-ci, d'après une rumeur chaque jour grossissante, n'étaient d'ailleurs que les instruments des Arabes de Cazé et de Mséné, dont les desseins étaient de ruiner, par leur entremise, les pays que je devais traverser en me rendant au Soui et au Caragoué (1). Je résolus donc de retourner sur le champ à Cazé pour y avoir, sur ce propos, une explication directe soit avec Mousa, soit avec ses collègues.

A mon arrivée, Mousa m'apprit que le bruit de l'alliance prétendue des Arabes avec les Vouatoutas avait rempli les régions voisines d'une terreur telle que Baraca avait dû partir sans emmener un seul homme et que Souvouarora fermait sa frontière par des fortifications, en jurant de mettre à mort tout homme qui, venu des côtes, se permettrait de pénétrer dans le Soui. Heureusement Baraca est revenu sur ses pas, dès qu'il a eu connaissance de mon retour à Cazé.

C'est durant ce séjour, que je me prêtai si vaine-

(1) Si ces rumeurs avaient été reconnues fondées, elles n'auraient été que l'application de cette politique naturelle aux Arabes de Gondocoro et d'autres endroits, et qui consiste à empêcher les Européens d'arriver sur les marchés dont ils entendent se réserver le monopole. V. nos chapitres XI et XII. — J. B.

ment à conclure la paix entre les Arabes et Manoua-Séra.

Sur ces entrefaites arrivèrent du Soui deux messagers, l'un envoyé par un grand magicien nommé Kyengo, et l'autre, par le roi lui-même. Souvouarora demandait qu'une ambassade vint, au nom de Mousa et de ses collègues, l'assurer que les Arabes n'étaient pas alliés aux Vouatoutas et ne nourrissaient contre lui aucun projet hostile. Afin de me ménager un bon accueil, Mousa répondit au roi du Soui que je lui conduirais l'ambassade qu'il réclamait.

Le 12 mai, je repartis donc de Cazé pour le Nord, en enjoignant au cheik Saïd de ramener à la côte, dès que les communications seraient rouvertes, mes lettres et mes échantillons, avec les Hottentots, qu'il fallait rapatrier parce qu'ils ne m'étaient vraiment d'aucune utilité.

A Miningoua, chez Sirboco, j'eus le plaisir de rencontrer Grant beaucoup mieux portant. Il partit peu après pour le Couni, où je le rejoignis bientôt, à Mbisou. Comme j'y fus plusieurs jours sans recevoir de Mousa aucune nouvelle, je ne savais à quel parti m'arrêter.

Chacun me conseillait de suspendre mon voyage et, jusqu'après la récolte, de demeurer où j'étais : plus avant, je ne retrouverais pas de porteurs, le Couni étant la dernière des contrées fertiles en deçà du Soui. Tous ces calculs eussent été bons, si mes ressources avaient pu suffire à des haltes interminables. Mais il était loin d'en être ainsi, et la nécessité d'avancer m'apparaissait chaque jour plus impérieuse. Mes gens, au

contraire, trouvaient fort doux, vivant à mes frais, de prendre part aux réjouissances continuelles dont la fabrication du pombé ou bière de sorgho devient l'occasion. Chaque hutte, successivement transformée en brasserie, reçoit les gens du village qui viennent, le chef en tête, s'abreuver à longs traits, dans des bols en paille tressée, de la pétillante liqueure renfermée dans d'énormes jarres de terre alignées le long des murs. On rit, on jase en buvant; les têtes se montent à mesure que l'estomac s'emplit; les cris et le tumulte arrivent bientôt à leur apogée. On voit alors paraître quelque mascarade grotesque, gens coiffés de queues de zèbre, soufflant de toutes leurs forces dans de longs tubes qui ressemblent à de monstrueux bassons. Leurs grimaces, leurs contorsions deviennent de plus en plus ridicules, de plus en plus obscènes, dans les efforts auxquels ils se livrent pour captiver l'admiration naïve de spectateurs, à demi hébétés par la boisson. Mais tout ceci ne constitue que la première partie de la fête, le repas proprement dit; et lorsque les jarres sont vides, cinq tambours de différentes dimensions, de sonorité différente, suspendus en ligne à une longue potence horizontale, donnent avec une espèce de fureur le signal des danses. Hommes, femmes, enfants, saisis d'une espèce de frénésie, s'y livrent, pêle-mêle, durant des heures entières.

Croyant entrevoir que les chefs de Mbisou me créeraient de propos délibéré une foule d'obstacles, attendu qu'ils regardaient ma présence comme une garantie contre l'attaque des Vouatoutas, je résolus, pour en

Village du roi Oucoulima. (Page 65)

finir avec les mauvais bruits par lesquels ils cherchaient à effrayer mes hommes, de pousser jusqu'à Nounda, où j'arrivai en effet le 31.

J'y trouvai Grant installé chez le chef Oucoulima, que ses excellentes qualités désignaient, ainsi que son grand âge, au respect de tout le pays. On voyait, il est vrai, accrochés aux palissades de sa demeure fortifiée, les mains et les crânes des malheureux qu'il avait fait exécuter pour servir d'exemple aux autres; mais, au fond, c'était un homme sans fiel, un hôte généreux, un monarque adoré de ses sujets.

Quand il me fut bien démontré que je ne pourrais plus me procurer de porteurs, je convoquai Bombay et Baraca pour délibérer sur le projet que j'avais conçu de marcher seul en avant, avec les hommes dont je disposais, et, malgré toute ma répugnance à me séparer de Grant, de le laisser derrière moi jusqu'au jour où je pourrais l'envoyer chercher, lui et le reste de mes bagages. Il fallut, pour convaincre mes deux conseillers, leur rappeler les messages que j'avais envoyés coup sur coup à Roumanica dans le Caragoué, à Souvouarora dans le Soui, et leur citer, comme preuve du succès réservé à la persévérance, l'exemple solennel de Christophe Colomb. Mes raisonnements, mes instances l'emportèrent enfin et, après avoir réuni ce que j'avais de mieux en fait de marchandises, je quittai Grant, à qui je laissais Bombay, le plus honnête et le plus fidèle de nos serviteurs. J'emmenais Baraca, devenu mon factotum, et un homme que j'avais engagé et qui, sous l'agréable dénomination de « Pourceau, »

devait me servir d'interprète et de guide. Au moment du départ, j'eus une nouvelle prise avec mes gens enrôlés à Zanzibar. Rebutés par la perspective d'une longue marche, ils mettaient en avant de nouvelles exigences, et réclamaient une pièce de drap chacun. Je la refusai d'abord avec énergie, et ne me rendis à leur désir que lorsqu'ils parurent eux-mêmes avoir renoncé à me l'imposer. Ce débat me fit perdre trois jours, que je passai dans le camp de Phounzé, un peu en avant de Nounda.

Après deux jours de marche, je m'arrêtai dans un petit village dont le chef, nommé Ghiya, se montra fort courtois à mon égard. Il ne demandait pas mieux que de me vendre une charmante jeune femme, réputée la plus belle du pays. Nous ne pûmes nous entendre, cela va sans le dire; mais il prit grand plaisir à feuilleter mes albums, et s'intéressa vivement à mes projets de voyage, comprenant à merveille que, si je parvenais à descendre le Nil, les rives du Nyanza seraient ultérieurement, comme la côte de Zanzibar, un endroit d'échange où les produits agricoles de la contrée se métamorphoseraient aisément en verroteries, en étoffes et en fil d'archal. Chez lui, m'arriva la nouvelle que Mousa venait de mourir. C'était une preuve trop frappante de la vérité des excuses qu'il avait fondées sur sa santé et qui m'avaient fait soupçonner la loyauté de ses intentions à mon égard. En répondant au cheik Saïd, je lui demandai de m'expédier tous ceux des esclaves de Mousa qui consentiraient à prendre service sous mes ordres. Selon les prescriptions du co-

ran, la mort de leur maître doit les avoir affranchis.

Les habitants du village de Ghiya ont essayé, mais en vain, de nous retenir, prétextant l'insuffisance du cadeau fait à leur chef. En arrivant chez Ungouroué, qui commande à une autre partie du même district, nous nous sommes trouvés en butte à une curiosité qui n'était pas sans inconvénient. Le beau sexe, en particulier, nous poursuivait d'inquiétantes agaceries; et les importunités devinrent telles que je fus ravi de voir éclater un tumulte, causé par l'insistance d'un beau-père à réclamer le douaire promis par son gendre. La foule nous quitta pour courir sur le théâtre de la rixe.

Une marche d'après-midi nous conduisit ensuite jusqu'à Tékina, dans le district de Msalala. Les habitants sortirent à notre vue et nous régalèrent d'une volée de flèches qui, fort heureusement, ne blessa personne; mais elle jeta quelque désordre dans nos rangs, et certains habitants d'un village voisin profitèrent de la circonstance pour détourner deux de mes vaches et s'échapper aussitôt. Vivement poursuivis par mes gens, ils se jetèrent dans une palissade dont ils leur fermèrent la porte au nez : « Autant de trouvé, autant de gagné, disaient les voleurs; telle est la loi du pays. » De fait, ils gardèrent leur butin, et je ne fus pas trop fâché de cette leçon donnée à mes gens, qui ne savent rien garder de ce qu'on leur confie. Aussi, sans leur permettre de se faire justice, je me dirigeai immédiatement chez Myonga, le chef du dis-

trict, une espèce de bandit connu par l'infamie de ses exactions.

Le tambour battait déjà dans toutes les directions, et notre guide ne voulait plus faire un pas sans la permission du chef. Elle nous fut accordée promptement, vu le désir que Myonga éprouvait de contempler un de ces hommes blancs, dont il avait entendu parler comme supérieurs en puissance au sultan de Zanzibar lui-même. On m'offrit de sa part une demeure fortifiée, nouvellement construite dans le voisinage de son palais, ce que je refusai aussitôt, afin de rester le moins possible exposé aux sollicitations rapaces de ce tyranneau. J'avais hâte que le droit de passage fût réglé pour m'éloigner sans aucun retard. Baraca, chargé d'expliquer au chef la situation qui nous était faite, à Grant et à moi, partit en pompeux appareil, brûlant à droite et à gauche plus de cartouches qu'il n'aurait fallu. Quand il revint, les tambours du palais avaient déjà battu pour annoncer le règlement définitif du hongo. Mon envoyé triomphait du succès de sa diplomatie. Myonga renonçait à me voir, attendu qu'il ignorait le langage de la côte; mais il se déclarait très-satisfait de mon présent, ajoutant « qu'il était calomnié par les trafiquants arabes, lesquels ne venaient jamais chez lui. L'arrivée prochaine de Grant lui faisait grand plaisir, et il promettait de le laisser passer gratuitement, le péage actuel ayant été stipulé pour mon compagnon comme pour moi. Bien que Myonga ne voulût pas me recevoir personnellement, il me demandait d'accepter son hospitalité pour une nuit, sous peine

de lui faire affront par mon refus, et il me renverrait mes vaches (que je ne lui réclamais pas), ne voulant pas que j'eusse à me plaindre d'avoir traversé le pays dont il était maître. »

Malgré ces belles paroles, je pressentais, en cas de séjour, des exigences nouvelles : aussi donnai-je ordre de lever le camp, et voyant qu'on hésitait à m'obéir, sous prétexte que les vaches n'étaient pas arrivées, qu'il se faisait tard, que nous avions devant nous des jungles à perte de vue, je fus obligé, pour réduire mes mutins, d'avoir recours à des mesures énergiques. Quand on ramena les vaches volées, je les tuai l'une après l'autre, et j'en fis présent aux habitants du village, pour bien établir que je ne me souciais de rien, sauf de marcher en avant. Après quoi je refusai de prendre quartier dans aucune habitation, et nous passâmes la nuit en plein air. Le lendemain matin, cependant, avant que nous eussions pu nous mettre en route, Myonga m'envoya son premier ministre, chargé de me dire « que les sœurs du roi l'avaient tourmenté toute la nuit, lui reprochant d'avoir accepté un présent aussi modique. Elles n'avaient rien pour se vêtir, disaient-elles, et sollicitaient un léger supplément d'étoffes. » Cependant le droit de passage étant réglé, les tambours ayant battu, je ne devais plus, pour l'honneur des principes, admettre aucune de ces réclamations; mais d'une part, le guide et « ses enfants (1), » craignant les avanies qu'on leur ferait subir au retour, ne

(1) Treize Vouatoutas qu'il m'avait amenés et qui marchaient ordinairement sous ses ordres. — H. S.

voulaient pas enlever un seul piquet de nos tentes si je me refusais à ce que Myonga semblait exiger ; de l'autre, je désirais ménager à Grant un accueil favorable ; et toutes ces considérations me firent ajouter quatre mètres d'étoffe à ce que j'avais déjà payé.

Durant quelques milles encore, nous rencontrâmes çà et là des villages, mais à ceux-ci succéda bientôt une vaste étendue de jungles, peuplée seulement d'antilopes et de rhinocéros. On y trouve un torrent, tributaire de la Gombé ; l'un et l'autre forment la limite du grand Pays de la Lune et du royaume de Sinza.

CHAPITRE IV

LE SINZA

Infidélité des guides. — Exactions de Macaca. — Défaillances de mes engagés. — Retour à Cazé. — Abdalla, fils de Mousa, m'accorde son assistance. — Je tombe entre les mains de Louměrézi. — Grant est attaqué par les gens de Myonga. — Il me rejoint. — Ruses et exigences des officiers de Souvouarora. — Résidence de ce roi. — Nyamgundou. — La superstition fait refuser les cadeaux extraordinaires destinés à Souvouarora et à Mtésa. — Les cairns des Houmas.

Parmi les habitants du Sinza, ceux du sud ressemblent trop aux tribus de l'Ounyamouési pour mériter une mention particulière. Dans le nord, où le pays est plus montagneux, les habitants sont plus énergiques et plus alertes. Ils vivent, les uns et les autres, dans des villages de huttes gazonnées que les gens du sud entourent de palissades tandis que ceux du nord les laissent ouverts à tout venant.

De Bogoué, le premier village un peu considérable

que nous ayons rencontré, j'ai pu expédier à Grant un certain nombre de portefaix.

Le lendemain, mon guide infidèle « le Pourceau » me conduisait malgré moi à Cagoué, où je recevais de Macaca, chef du Sorombo, trop connu à cause de ses rapines, l'invitation la plus pressante et la plus impérieuse. J'eus beau faire offrir mon présent d'amitié au chef; sans le refuser, celui-ci fit répondre que ce qu'il voulait avant tout c'était de voir l'homme blanc. Mes gens semblaient touchés de ces flatteuses avances; et, comme pas un d'eux ne voulait bouger si j'essayais de m'y soustraire, il fallut bien me résigner à me détourner de dix milles pour faire la démarche qui m'était ainsi imposée. Nous fûmes véritablement bien payés de nos peines, lorsqu'à notre arrivée chez Macaca on nous assigna pour résidence une espèce de cour d'étable, sans un arbre ni un toit quelconque pour nous abriter. Et, les habitants ayant reçu l'ordre de ne nous rien vendre avant que le présent d'amitié fût réglé, il fallut, ce soir-là, s'endormir le ventre vide. Je n'en fus pas autrement contrarié : l'obstination de mes gens trouvait ainsi la récompense qu'elle méritait.

Le lendemain commença la négociation du droit de passage qui ne se termina qu'en me dépouillant de plusieurs de mes marchandises les plus riches et les plus précieuses, le tout disputé pied à pied avec une insistance écœurante. « Le Pourceau, » qui me voyait inquiet de la rude atteinte portée ainsi à mes ressources, affecta de tourner la chose en plaisanterie : « Soyez tranquille, me disait-il; tous les sauvages se ressem-

blent, et vous aurez mêmes taxes à payer pour chaque station jusqu'au Soui. Là commencera le grand jeu. Vous aurez alors affaire à Souvouarora, et non plus à ces prétendus chefs de district, qui ne sont, après tout, que des officiers du roi, volant indirectement pour son compte. » En fait, il disait plus vrai que je ne le croyais.

Les tambours, cependant, n'avaient pas encore battu, Macaca prétendant que nous devions, au préalable, échanger des présents comme gage de nos bonnes dispositions réciproques. Il réglait d'avance les détails de la cérémonie, et ne me tenait pas quitte à moins d'une salve royale, « sans laquelle, disait-il, ses tambours ne battraient point. » Jamais je ne m'étais senti si humilié qu'au moment où je commandai le feu pour satisfaire à ses exigences; mais je n'en fis pas semblant, et j'avalai cette couleuvre de la meilleure grâce du monde. Quant à lui, cédant à cette mobilité d'impulsion qui fait croire aux gens de sa race que chacun de leurs désirs peut être immédiatement satisfait, il commandait le feu coup sur coup, sans donner à mes hommes le temps de recharger. « Encore, encore!... Dépêchez-vous, dépêchez-vous!... A quoi ces machines-là sont-elles bonnes? » — Et il montrait les fusils. — « Pendant que vous les apprêtez, nous vous percerions de nos lances... Plus vite, plus vite, vous dis-je! »

Mais Baraca, pour se donner le temps nécessaire, se rejetait sur la nécessité de prendre mes ordres. « Nous ne faisons rien, disait-il, que sur le commandement

de monseigneur. Ceci, d'ailleurs, n'est pas un combat sérieux. »

Après un feu de file régulier, le jeune chef entra sous ma tente. Je lui offris mon fauteuil, ce dont je ne tardai pas à me repentir en voyant les taches noirâtres dont le meuble fut bientôt couvert. Mon hôte, en effet, avant de ceindre autour de ses hanches une des pièces de calicot à bordure de couleur qu'il venait de se procurer à mes dépens, s'était imaginé, pour en relever l'éclat, de la lustrer avec du beurre puant, et, la couleur de l'étoffe n'étant pas très-solide, on voit d'ici ce qui pouvait en résulter.

C'était d'ailleurs un assez bel homme, d'une trentaine d'années ; il portait sur son front, par manière de couronne, le fond d'une grosse coquille marine découpée en cercle, et plusieurs petites cornes d'antilope, bourrées de poudre magique, afin de détourner le mauvais œil. Les gens de sa suite gardaient vis-à-vis de lui l'attitude la plus servile, et faisaient claquer leurs doigts toutes les fois qu'il lui arrivait d'éternuer. Après les premiers compliments, je lui donnai, comme gage d'amitié, en échange du bouvillon qu'il m'amenait, une pièce de calicot supplémentaire, et je lui demandai compte de ce qu'il avait vu quand il était allé dans le pays des Masaïs. Je tirai de lui l'assurance qu'il s'y trouvait non pas un seul, mais deux lacs distincts; car en passant du Saga dans le pays en question, il avait traversé un détroit considérable qui reliait le grand Nyanza et un autre moins étendu, situé à l'angle nord-est du premier.

« A présent que j'ai répondu à vos questions, ajouta-t-il aussitôt avec son impétuosité ordinaire, montrez-moi tout ce que vous avez; je veux tout voir de bonne amitié. Si je ne vous ai pas reçu le premier jour, c'est qu'il fallait, à cause de votre qualité d'étranger, vérifier, au moyen de la corne magique, si votre présence devait ou non causer quelque malheur. Je puis bien vous dire, maintenant, que non-seulement je n'ai rien à craindre de vous, mais de plus que votre voyage s'accomplira sans encombre. Je suis en vérité charmé de vous voir, attendu que ni mon père, ni aucun de mes ancêtres n'a jamais été honoré de la société d'un homme blanc. »

Mes fusils ensuite et mes étoffes, enfin tout mon bagage fut passé en revue de la manière la plus indiscrète. Il voulut voir mes albums, contempla les oiseaux avec un plaisir extrême, et prétendait insérer sous leur plumage ses ongles, d'une longueur toute royale ou toute chinoise. Ces chefs les laissent croître ainsi pour montrer qu'ils ont le droit exclusif de se nourrir de viande. Macaca, devant le dessin de chaque animal, poussait des cris de joie et le désignait par son nom. Il conçut, pour ma lanterne sourde, une passion si peu modérée qu'il fallut se fâcher tout rouge pour mettre un terme à ses importunités. Ce furent ensuite mes allumettes qui le charmèrent, au point que je ne savais comment me débarrasser de ses instances. Je finis par lui offrir un couteau à la place de la boîte qu'il convoitait; mais il refusa, sous prétexte que les allumettes lui seraient, pour ses opérations ma-

giques, d'une utilité toute particulière. La discussion continua jusqu'au moment où je le mis à la porte avec une paire de pantoufles à moi, dans laquelle il avait fourré, sans ma permission, ses pieds fangeux. Je refusai aussi de garder son bouvillon, pour lui témoigner à quel point il m'avait froissé. En revanche, il était décidé à ne pas faire battre le tambour, ajoutant gracieusement « qu'il reviendrait peut-être là-dessus, si je lui accordais un autre lot d'étoffes, égal au prix d'une belle écharpe, que je lui aurais due en bonne conscience. »

Je commençais à me demander très-sérieusement s'il ne fallait pas faire fusiller ce hobereau nègre, tant pour punir sa trahison et sa tyrannie que pour donner un exemple destiné à frapper ses collègues ; mais le « Pourceau » prétendait que les Arabes, soumis dans le Béna aux mêmes exactions, payaient toujours sans marchander, et se montraient dociles à tous les ordres qu'on leur donnait. Selon lui, je devais garder le bouvillon et livrer l'étoffe. Baraca disait de son côté : « Si vous l'ordonnez, nous le tuerons.... Rappelez-vous seulement que Grant vient derrière nous et que, si vous commencez la lutte, il vous faudra combattre tout le long du chemin ; en effet, il n'est pas un chef qui ne se croie désormais tenu de vous résister. »

Je les chargeai donc de régler l'affaire comme ils l'entendraient. Ils n'eurent pas plus tôt fait la concession demandée, que les tambours battirent dans toutes les directions. Macaca, de fort bonne humeur, vint m'annoncer lui-même qu'il m'était loisible de partir

dès que cela me conviendrait ; il espérait en revanche que je lui ferais présent d'un fusil et d'une boîte d'allumettes. C'était, comme on dit, « insulter l'âne jusqu'à la bride. » Les inquiétudes que nous devions à ce drôle avaient fini par donner la fièvre à Baraca et par me procurer à moi-même un grand mal au cœur. Aussi lui répondis-je que, « s'il s'avisait de parler encore soit de fusils soit d'allumettes, nous viderions la querelle par les armes, attendu que je n'étais pas entré dans son pays pour me soumettre aux menaces du premier fanfaron venu. » Il se réduisit alors à me prier de permettre que mes gens fissent une décharge de mousqueterie en face de sa palissade, et cela pour indiquer aux Vouatoutas, qui résident, paraît-il, derrière une petite chaîne de collines granitiques situées à l'extrémité occidentale de son district, quelle force imposante il pourrait mettre en ligne au besoin. La permission fut accordée ; mais sa bravade tourna contre lui de la façon du monde la plus ridicule. Dès le même soir, en effet, les Vouatoutas vinrent attaquer ses villages et tuèrent trois de ses sujets. Les choses seraient peut-être allées plus loin, si mes hommes, à l'approche de ces maraudeurs, n'avaient imaginé de sortir du camp et de lâcher en l'air un certain nombre de coups de fusil. Les Voûatoutas se sauvèrent effarouchés, tandis que nos braves rentraient à toutes jambes, exaltant comme d'ordinaire les prouesses qu'ils venaient d'accomplir.

La lâcheté des Vouatoutas était grande, mais celle de mes gens la valait bien. Ainsi, le lendemain matin, au moment de lever la tente pour partir, pas un des

porteurs ne se montra. « Ils n'étaient pas assez sots, disaient-ils, pour passer outre sur des chemins infestés par les maraudeurs. » Persuadé qu'ils ne devaient pas être cachés fort loin, je sommai le « Pourceau » de convoquer « ses enfants. » Ce qu'il fit aussitôt d'assez mauvaise grâce. Mais toute mon éloquence échoua contre leur résolution bien arrêtée de ne pas marcher en avant. Du reste ils n'entendaient pas me voler et renonçaient d'eux-mêmes à leur salaire. Macaca, survenu pendant la discussion, proposait de nous garder jusqu'à des temps meilleurs, combinaison à laquelle Baraca se rangeait moins qu'à toute autre. Il avait assez des procédés de l'honorable chef. Je proposai alors à mes hommes de revenir jusqu'à Mihambo, dans le district de Bogoué. Là, j'entreposerais mes marchandises, et le « Pourceau, » à qui j'offrais pour cela une charge entière de perles-anneaux d'Allemagne, conduirait Baraca, convenablement déguisé, jusque chez le grand chef du Soui, auquel il demanderait de ma part quatre-vingts hommes. De mon côté, cependant, je retournerais dans le Nyanyembé pour voir ce que je pourrais trouver de recrues parmi les gens attachés naguère à l'établissement de feu Mousa. Grant viendrait alors nous rejoindre et nous voyagerions en un seul corps.

Ce projet fut mis à exécution ; mais quand nous fûmes retournés à Mihambo, les porteurs en masse vinrent me rendre leur paye : « Rien, disaient-ils, ne les déterminerait à faire un pas de plus. » Fort désappointé, mais sans en faire semblant, je réglai ce qui

leur était dû, et après les avoir renvoyés, je mandai le « Pourceau » avec qui je voulais conférer, encore bien qu'il n'y eût rien à espérer de lui en face d'une résolution si unanime. Le Soui, au dire de mes compagnons, était en flammes, et je n'avais pas le droit de les y aventurer. Quant au « Pourceau », il me déclara que toutes les verroteries du monde ne le décideraient pas à marcher. « S'il leur sacrifiait sa vie, à quoi lui serviraient-elles ? » Baraca, auquel je m'adressai ensuite, plaça par mes ordres, au centre de la palissade qui était très-forte, la totalité de ma cargaison, à l'exception de la rassade nécesssaire pour défrayer mes gens de leur nourriture quotidienne. Je le chargeai ensuite de me choisir quelques hommes pour m'escorter jusques à Cazé, où j'allais, lui dis-je, recruter les porteurs dont j'avais besoin. « A défaut de portefaix, j'y trouverais sans doute un émissaire assez courageux pour aller de ma part chez Souvouarora ; et même si j'échouais en ceci, je n'en poursuivrais pas moins mon dessein, retournant s'il le fallait jusqu'à Zanzibar pour y chercher les compagnons qui me manquaient. »

Cet appel ne l'émut pas autrement; mais, sans répliquer un mot, il procéda d'un air boudeur au choix de l'escorte qui devait me ramener à Cazé. Les plaintes, les récriminations éclatèrent alors de toutes parts. Pas un des volontaires ne consentait à marcher. Revenant sur leurs anciens griefs, ils me reprochaient de payer les « engagés à temps » plus cher que l'escorte permanente. « Ils étaient, disaient-ils, la chair, et je jouais le rôle du couteau, taillant et coupant à merci

dans tous les sens, ce qu'ils ne pouvaient tolérer plus longtemps... » Je les mis pourtant à la raison, et confiant à Baraca le soin de veiller sur ma tente aussi bien que sur mes marchandises, je rebroussai chemin, rapportant à Cazé un mauvais rhume, résultat de ces froids vents d'est qui soufflent sur le plateau pendant les six mois de sécheresse.

Le 2 juillet, j'arrivai chez Abdalla, le fils aîné de Mousa, chez qui je constatai une transformation totale. Au lieu de l'adolescent que j'avais laissé s'adonnant à l'ivrognerie et dépourvu de toute élégance extérieure, je retrouvais une espèce de « dandy » qui passait des journées entières accroupi comme feu son père sur des monceaux de coussins ; mais il inspirait moins de respect à ses subalternes, et la maison n'était plus montée sur le même pied. Le cheik Saïd, devenu son principal commis, ne le quittait guère, et les Hottentots se dédommageaient chez lui des privations du voyage, mais à mes dépens, bien entendu. Voyant l'embarras où j'étais, Abdalla promit de me procurer des hommes; il prétendait même, à l'instar de son père, vouloir s'associer à l'expédition; mais il devait attendre l'arrivée d'une grande caravane qu'on lui retenait dans le Gogo.

Manoua-Séra, pour le moment enfermé dans une maison forte du Kigoué, paraissait être aux prises avec une situation des plus critiques, les Arabes ayant à présent pour alliés tous les chefs des districts environnants, y compris Kitambi, son ancien confédéré. Cerné de toutes parts, et peu à peu isolé des sources qui pou-

vaient lui fournir de l'eau, il devait infailliblement succomber. A toutes les questions qu'il leur adressait sur leurs intentions à son égard, les Arabes ne répondaient que par des menaces de mort.

Après mille tracas et mille désappointements, j'eus la certitude qu'avant la fin des hostilités et le retour des caravanes retenues dans le Gogo, il me serait impossible de me procurer les porteurs dont j'avais besoin. J'acceptai donc les services de deux guides que me procurèrent Abdalla et Foundi-Sangoro. L'un, nommé Boui, était un fort petit homme affichant de très-grandes prétentions; l'autre, appelé Nasib (Fortune) et voyageur expérimenté, devait, selon toute apparence, m'être plus utile. Ces deux esclaves, qui connaissaient parfaitement les chefs et les idiomes de toutes les contrées du nord, jusques et y compris le Ganda, s'engageaient à partir pour le Soui avec Bombay, et à ramener assez d'hommes pour que nous pussions, Grant et moi, marcher en avant. Ils se raillaient des terreurs affectées par Baraca et par nos engagés, qui, me dirent-ils, étaient bien décidés, même avant leur départ de Cazé, à ne jamais franchir la frontière du Soui.

Les fréquentes indispositions de mes gens ralentissaient si bien notre marche que je ne pus rejoindre Grant avant le 11 Juillet. Sa santé s'était améliorée, car il avait pu prendre part à un grand bal donné par Oucoulima et danser en personne avec la femme du vieux chef.

Le 18, nous rentrions à Mihambo, sans qu'on nous y attendît. Le pavillon anglais hissé sur la palissade

flottait au-dessus des arbres. C'était un expédient de Baraca pour attester aux Vouatoutas la présence de gens armés de fusils; précaution nécessaire, attendu que tous les villages des environs venaient d'être visités et pillés par eux. Loumérézi, le chef du district, avait fréquemment insisté pour que mon délégué, quittant le poste où je l'avais mis, vînt habiter son palais. « Il ne pouvait supporter, disait-il, que les étrangers qui avaient reçu l'hospitalité de son enfant, de son inférieur, (c'était Rouhé qu'il désignait ainsi,) refusassent de vivre sous son toit. » Il ne parlait de rien moins que de faire couper la tête au chef du village, si Baraca, subissant l'influence de ce dernier, s'obstinait dans ses refus. Puis, changeant de tactique, il menaçait de prendre les visiteurs par la famine, et laissait entendre qu'il exigerait d'eux un péage pour le moins égal à celui qu'avait reçu Rouhé. Baraca, se retranchant sur ce qu'il n'était qu'un subalterne, était demeuré fidèle à sa consigne; mais il avait cru devoir expédier à Loumérézi une pièce de drap pour ne lui témoigner ni mépris ni hostilité.

Je ne demandais qu'à passer outre ; mais ceci n'était pas facile en présence des Barbes-Grises (1) (Vouanyapara), qui, de la part de Loumérézi, réclamaient impérieusement ma visite. Je leur avais d'abord ré-

(1) La désignation de *Barbe Grise* donnée aux conseillers de ces chefs d'Afrique fait penser aux acsacals ou *maîtres à barbe* des Turcs et des Turcomans. (V. *Les Voyages d'un faux Derviche* par Vambéry.) Du reste le mot *sénateur* lui-même, étymologiquement, veut dire les vieillards. — J. B.

pondu par un refus formel, malgré les adjurations effrayées de maître Boui, qui menaçait de me quitter si je persistais à malmener ainsi les chefs indigènes. Mais les Barbes-Grises revinrent dès le lendemain avec des instances un peu plus pressantes que par le passé. La journée tout entière se perdit encore en vaines discussions, mes hommes se refusant à bouger sans l'autorisation du chef. Je songeai à faire partir Bombay, pendant la nuit, avec Boui, Nasib et le guide qui s'était chargé d'eux ; le premier s'y prêtait, mais les deux autres mirent en avant les mèmes objections qui m'avaient jadis été opposées. Dans cette conjoncture embarrassante, Boui me supplia de permettre qu'il allât négocier avec Loumérézi, et comme il était, après tout, le centre de la résistance, je crus bien faire de me délivrer de lui au moyen de cette mission. Il en revint, pénétré des bonnes intentions du chef, qui, se bornant à solliciter l'honneur de nous voir, refusait d'avance tous nos présents, me promettait de recruter pour moi autant de porteurs qu'il m'en fallait, et, comme garantie de ses belles paroles, m'envoyait la hachette de cuivre qui est le symbole officiel de son autorité sur le district.

Toute résistance ultérieure ne devant aboutir qu'à une perte de temps, j'ordonnai qu'on se mît en marche vers la résidence de Loumérézi. Nous ne l'y trouvâmes point, mais il revint le soir même dans sa demeure palissadée, où, pour célébrer notre arrivée, il fit battre tous ses tambours. Je ripostai par trois coups de fusil à celui qu'il avait tiré en notre honneur. Mais, dans

la soirée, tandis que je m'occupais d'observations astronomiques, je me sentis envahi par un froid si intense, qu'aussitôt après avoir déterminé la position, je crus devoir m'aller mettre au lit. J'y restai cloué par une fièvre ardente, et le lendemain il me fut impossible de me relever. Mille symptômes alarmants, accompagnés de souffrances aiguës, se compliquaient pour moi pendant mon sommeil d'un tas de visions absurdes : je combinais, par exemple, avec sir Roderick Murchison, une marche à travers l'Afrique; je voyais affluer dans mon camp des êtres bizarres, moitié hommes et moitié singes, venus pour m'annoncer de la part de Petherick qu'il m'attendait avec des barques à l'angle sud-ouest du Nyanza, etc., etc.

Loumérézi était venu me voir dès le matin « pour s'enquérir, disait-il, de ma santé » et, désireux de sortir promptement de ses mains, je l'avais reçu avec tous les honneurs militaires; mais ce gros bonhomme, à physionomie bénigne, me prouva, dès notre première conférence, qu'il avait mis tout à fait de côté ses affectations de désintéressement. Je ne me rappelle guères les propos que nous échangeâmes à ce sujet; seulement je sais qu'il demandait une écharpe comme souvenir de la visite dont l'honorait le « magnanime homme blanc, » et que, perdant bientôt patience, je l'envoyai littéralement promener.

Le lendemain, l'excitation de mon cerveau ne me laissait plus aucun sang-froid, et ce fut avec des rugissements insensés que je lui reprochai sa perfidie; il n'en persista pas moins à me harceler, tandis que je

m'administrais remède sur remède. A mesure que mon état empirait, Loumérézi augmentait ses prétentions. Au bout de trois semaines de résistance, j'avais fini par lui donner ce qu'il demandait et par lui payer un double droit de passage; pourtant, lorsque je voulus me mettre en route, je me trouvai délaissé par les deux guides Boui et Nazib, que j'avais été chercher jusqu'à Cazé. Ma faiblesse de corps et d'esprit était telle que je me mis à pleurer comme un enfant; mais ce fut bien pis lorsque je voulus envoyer chercher Grant, et que tous mes affranchis engagés déclarèrent qu'ils voulaient retourner à Zanzibar; qu'ils iraient chercher Grant; mais que, ce dernier devoir une fois rempli, rien ne pourrait plus les retenir à mon service. Ils partirent.

Depuis près de cinq semaines, j'attendais leur retour lorsque, le 16 septembre, j'appris que Grant venait d'être attaqué par les gens de Myonga. Je fis immédiatement partir Baraca avec tous mes hommes disponibles pour porter secours à mon compagnon et, le lendemain, je recevais de lui la lettre suivante :

16 septembre 1861.

« Mon cher Speke,

« La caravane a été attaquée, pillée, dispersée de toutes parts, tandis que nous traversions ce matin le pays de Myonga. Éveillé dès l'aurore, je pressais le départ afin de vous rejoindre plus tôt, lorsque mon attention fut attirée par un débat assez vif qui ve-

nait de s'élever entre nos principaux guides et sept ou huit gaillards bien armés, que m'avait dépêchés le sultan Myonga pour me persuader de m'arrêter dans son village. Il leur fut sommairement répondu qu'ayant déjà reçu de vous un présent, leur chef n'avait rien à espérer de moi. Sans insister autrement, et en vertu des instructions qu'ils avaient sans doute, ils se constituèrent nos guides d'office, jusqu'au moment où nous voulûmes quitter le sentier qu'ils suivaient : alors, gagnant les devants par une manœuvre rapide, ils nous barrèrent le passage, plantèrent leur lance dans le sol, et nous défièrent d'avancer !

« Cette menace ne fit que nous affermir dans notre détermination, et nous nous jetâmes en avant, balayant du pied leur fragile barricade. Après avoir franchi environ sept milles sans être inquiétés le moins du monde, une clameur aiguë partie des bois attira mon attention, et nous vîmes fondre sur nous, avec les dehors de la gaieté la plus cordiale, une masse d'à peu près deux cents hommes. Un instant plus tard, abordant le centre de la caravane, ils se jetaient sur nos pauvres portefaix. La lutte n'a pas été longue : nos hommes, pris à la gorge et menacés de mort, se sont laissé dépouiller, non-seulement de leurs fardeaux, mais de leurs vêtements et de leurs parures : avant que la résistance pût être organisée, toutes les marchandises avaient disparu. Il n'y a que trois hommes qui aient tenu bon à côté de moi. J'avais beau rappeler les autres, qui, ne songeant qu'à éviter un

coup de flèche ou de javeline, s'étaient dispersés dans les taillis. Un seul, notre petit Rahan, son fusil armé, défendait vaillamment sa charge contre cinq sauvages arrivés sur lui la lance haute. Parmi les fuyards, deux ou trois passent pour avoir été tués; quelques-uns ont reçu des blessures. Nos caisses, nos verroteries, nos étoffes, jonchaient au hasard les bois voisins. Bref, un naufrage complet.

« On s'opposait ouvertement à ce que j'allasse demander justice au sultan, et il a fallu me résigner à demeurer assis au milieu de cette insolente canaille, exaltée par sa facile victoire. Parmi les coquins qui m'entouraient, plusieurs étaient déjà vêtus de la dépouille enlevée à nos gens.

« Dans l'après-midi, quinze hommes et autant de charges m'ont été renvoyés avec un message du sultan. Il affirme que l'attaque est le résultat d'une simple méprise, qu'un des agresseurs a déjà eu la main coupée pour ce méfait, et que tout ce qui nous appartient nous sera rendu.

« Tout à vous,

« J.-A. Grant. »

Ces remords de Myonga qui n'était nullement obligé de les afficher, prouvaient assez, selon moi, qu'on avait effectivement dépassé la portée de ses instructions. Il avait tout simplement voulu forcer Grant à faire séjour dans son palais et à lui payer tribut. Mais le vol à main armée, s'il n'inspire à ces chefs aucun scrupule de conscience, leur paraît une

combinaison abusive, allant directement contre le but qu'ils se proposent : en effet il modifie l'itinéraire des caravanes, et tendrait, en se généralisant, à les mettre tout à fait hors d'usage.

C'est à ce point de vue de l'intérêt que je cherchai à décider Loumérézi à intervenir en faveur de Grant. Au bout de quatre jours, il finit par comprendre qu'il devait demander compte à Myonga des violences exercées contre les portefaix de Grant, aussi bien parce qu'ils étaient ses sujets qu'à raison des conséquences inévitables de pareils procédés. Les routes ainsi fermées, plus de caravanes et plus de péages ni de cadeaux. Lui-même, d'ailleurs, se verrait bientôt hors d'état d'expédier son ivoire sur la côte. Touché par ces raisons, il autorisa le départ d'une douzaine d'hommes qui consentaient à s'aller mettre sous les ordres de Grant.

Sur ces entrefaites, Bombay revient de Cazé. Il me ramène le vieux Nasib, que Foundi-Sangoro a fait vigoureusement fouetter pour le punir de m'avoir abandonné. Le pauvre diable, honteux de sa conduite, a juré de l'expier par un dévouement irréprochable. Boui, son collègue, soumis à la même correction, s'est déclaré un lâche endurci, et a reçu son congé définitif. Bombay me rapporte trois nouvelles écharpes galonnées d'or, qui me coûtent cent soixante dollars. Il paraît que la campagne des Arabes contre Manoua-Séra n'est pas encore terminée. Le jeune chef déjoue par ses ruses toutes les tentatives faites pour s'emparer de sa personne.

Le 25, Grant me rejoignit, ayant perdu, soit par le pillage ou par les péages, huit charges d'étoffes et de verroteries, un sabre baïonnette, un miroir, une scie, deux caisses de munitions, un fusil et mon pauvre âne, que ces sauvages avaient assommé à coups de bâton.

Durant mon long séjour chez Loumérézi, vers la fin du mois d'août, j'avais reçu de Souvouarora une ambassade que mon *hôte* avait honteusement chassée de chez lui, et j'avais retrouvé un de mes anciens amis de la première expédition, dans le métis Saïm qui arrivait du Caragoué avec une caravane. Il avait résidé dix ans de suite dans le Pays de Ganda; il disait avoir traversé le Nil et trafiqué, du côté de l'Est, jusque dans le pays des Masaïs. Il suppose que le Nyanza est la source de la Roumouma; car le courant au moyen duquel se décharge le lac, après avoir passé entre le Ganda et le Soga, traverserait selon lui le Nyoro et, faisant ensuite le tour du lac de Tanganyica, irait se jeter dans la mer des Indes, au sud de Zanzibar (1). D'ailleurs Saïm sait l'idiome du Ganda aussi bien que sa langue natale, et, puisque j'avais besoin d'un interprète, il s'offrait à m'en servir. C'était là ce

(1) Cette indication montre que la Roumouma doit être la Rofouma qui tombe dans la mer des Indes au cap Delgado. Il y a là une erreur certaine, mais explicable si, comme tendent à le faire croire des passages des livres de MM. Burton et Livingstone, il existe réellement une communication de cours d'eau et de lacs commençant à quelque distance au N. O. du Nyassa des Maraouis et passant par le Tanganyica et le Mwoutan Nzigé ou lac Albert. — J. B.

qu'on peut appeler un coup du ciel; aussi me hâtai-je de conclure avec Saïm.

Au commencement d'octobre, lorsque Louméréz1 venait enfin de consentir à me donner un de ses officiers pour me servir de guide jusque dans le Soui, les envoyés du roi de ce pays revinrent. Ils apportaient ce qu'on pourrait appeler la « masse » de Souvouarora, une longue baguette de bronze autour de laquelle sont fixés des talismans et qu'on appelle *caquenzingiriri* (le Maître de toutes choses). — « C'était, disaient-ils, une invitation que leur chef nous adressait; Souvouarora ne réclamait aucun cadeau ; son unique but était de nous voir, et il nous envoyait ce caquenzingiriri pour nous faire respecter partout où nous passerions.»

Loumérézi, bien évidemment confus de l'ascendant qu'exerce sur lui cette baguette de Souvouarora, nous a quittés cette nuit sans prendre congé de nous. Il nous fait dire « qu'il partait pour aller se faire rendre par Rouhé le fusil et les divers autres objets indûment exigés de Grant. »

Il croyait peut-être nous retenir par ces offres de service faites au dernier moment ; mais, bien que malade encore et privé de l'usage de mon bras gauche, je partis, le 6 octobre, avec la moitié de la caravane. Grant me rejoignit le lendemain, et, le 9, nous étions en marche tous ensemble dans un pays qui, par son aspect, diffère essentiellement de celui que nous venons de traverser. Ce ne sont plus, comme dans l'Ounyamouési, des vallons séparés par une série d'éminences granitiques; ici nous n'apercevons que deux

chaînes de petites collines fort éloignées l'une de l'autre. Le terrain qu'elles bornent à notre droite et à notre gauche, au lieu de se creuser en vallées, s'élève en longues pentes sablonneuses revêtues d'une mesquine végétation forestière, parmi laquelle on retrouve fréquemment une espèce de fleur qui rappelle la primevère, mais dont les dimensions sont beaucoup plus considérables, et qui offre généralement une nuance rose tirant sur le cramoisi. N'eussent été les continuelles jalousies, les rancunes secrètes, les tentations de révolte et les querelles qui troublaient quotidiennement notre existence, nous aurions pu cheminer assez agréablement au sein de ces contrées désertes.

La volaille abonde ici comme ailleurs, bien qu'on l'élève uniquement pour la vendre aux caravanes, et que les indigènes n'en usent jamais pour eux-mêmes, si ce n'est dans les sacrifices divinatoires, lorsqu'ils coupent l'animal en deux pour préjuger l'avenir d'après l'inspection de son sang et de ses os.

Enfin, après avoir traversé le district de Gombé, où, avec la répétition des fourberies et des déloyautés ordinaires, nous dûmes acquitter le droit de passage aux chefs Pongo et Nyarouvouamba, puis après avoir franchi un petit désert qui dépend du Khanga, nous arrivâmes, le 20 octobre, à la frontière du Soui.

A peine sommes-nous sur ce nouveau terrain que les quatre messagers, porteurs du fameux caquenzingiriri, renonçant tout à coup à leur courtoisie d'emprunt, exigent péremptoirement leur salaire avant de faire un pas de plus. Ma promesse de les récompenser

richement lorsqu'ils nous auront conduits chez Souvouarora les laisse parfaitement insensibles. Ils veulent recevoir immédiatement ce qui leur est dû, et fixent à quatre bracelets le prix de leurs peines et démarches. Raisonnements et menaces, rien ne triomphe de ces prétentions exorbitantes. « Ils peuvent, disent-ils, nous retenir ici tout un mois; ils peuvent nous ménager à chaque station de nouvelles avanies. » Dans le pays où nous sommes, toute trahison est redoutable. Je dois donc me résoudre à payer ce qu'ils demandent. Après eux, j'ai affaire à un certain Nyamanira, qui joint à ses fonctions politiques la profession de médecin et de sorcier. Sur la tête, il porte, fixée au front, l'extrémité d'un coquillage, symbole de sa charge, tandis qu'une petite corne de brebis, posée coquettement sur sa tempe, indique sa mission surnaturelle. Il a pour chapelle un arbre, aux branches duquel sont attachés une corne de bison remplie de poudre magique et un sabot de zèbre, suspendu par une ficelle au-dessus d'un vase d'eau enfoncé dans la terre. Je me permets quelques railleries au sujet de ce temple si élémentaire, et Nyamanira, piqué au jeu, me somme de montrer mon pouvoir magique en faisant jaillir de terre une source permanente. Je m'engage à le faire aussitôt qu'il m'en aura donné l'exemple, et cette réponse, qui lui coupe la parole, paraît égayer mes gens.

Le 22 au soir, mes guides, invités à marcher en avant, refusent, malgré l'engagement formel qu'ils avaient pris à cet égard en touchant leur salaire. Il

faut, à ce qu'ils assurent, que Souvouarora soit préalablement averti de notre arrivée. Deux d'entre eux resteront avec nous, un troisième se rendra auprès du chef. Presque aussitôt après le départ de ce messager, survient un officieux nommé Makinga. Il nous presse d'avancer au nom dû docteur Kyengo, son frère adoptif. C'est grâce à ce dernier que Souvouarora, d'abord très-inquiet à notre sujet, s'est déterminé à nous accueillir. Je reconnais ce Makinga pour un de mes anciens porteurs, qui s'était proposé, à Sorombo, pour remplir avec Baraca la mission dont ce dernier n'avait définitivement pas voulu se charger auprès du chef du Soui. Sur notre refus, Makinga est parti seul pour aller prévenir Kyengo, et c'est bien évidemment à l'intervention de ce docteur que sont dues les invitations que j'ai reçues récemment. Makinga, du reste, ne se bornait pas à ces communications; et, quand je voulus partir, dans la matinée du 23, il prétendit, lui aussi, me soumettre à la taxe. Mes protestations énergiques et mon recours à l'officier du district me débarrassèrent momentanément de lui.

Le 24, après de longs circuits dans une vaste forêt, nous débouchâmes sur une région cultivée où s'élèvent des collines aux croupes rondes, que recouvrent des broussailles partout où la main de l'homme n'a pas transformé le terrain. Les petits villages à huttes gazonnées n'y sont point entourés d'une palissade, mais simplement cachés dans de vastes plantations de bananiers. On y trouve beaucoup de bétail élevé par les Houmas, qui se refusent à nous vendre leur lait, don-

nant pour raison que nous mangeons de la volaille et une sorte de fève appelée *maharagoué.*

Nous n'avançâmes dans le Soui qu'en payant, comme ailleurs, des droits de passage aux chefs inférieurs ; à nos réclamations, Souvouarora répondait, que tout en ne nous demandant rien, il ne pouvait pas intervenir dans le règlement des taxes que sollicitaient ses officiers. A plusieurs reprises, nous fûmes aussi obligés de tirer sur les voleurs dont l'audace devenait chaque jour moins supportable.

Le 31 octobre au matin, après être descendus dans une vallée fangeuse et avoir gravi une seconde montagne, nous vîmes enfin devant nous le palais de Souvouarora. Sise au fond de la vallée d'Outhoungou, cette habitation, dont les clôtures embrassent une vaste étendue de terrain, ne laisse pas de produire un effet assez imposant. Une triple haie d'arbustes épineux lui sert de rempart. La hutte du chef (auquel je ne donne pas le nom de roi, parce que la souveraineté du pays me semble ici partagée) est trois fois aussi grande qu'aucune des autres. Elle est au fond de l'enceinte, dans un endroit bien à part, tandis que les habitations réservées à ses officiers et aux gens de son service se groupent de distance en distance, séparées les unes des autres, de manière à permettre l'installation du bétail qu'on fait rentrer chaque nuit et qui se couche dans les intervalles laissés entre les maisons.

Le lendemain même de notre arrivée, Masoudi et les autres Arabes qui voyageaient avec lui levèrent leur camp et partirent pour le Caragoué. Depuis plus d'un

Vallée d'Outhoungou. (Page 94)

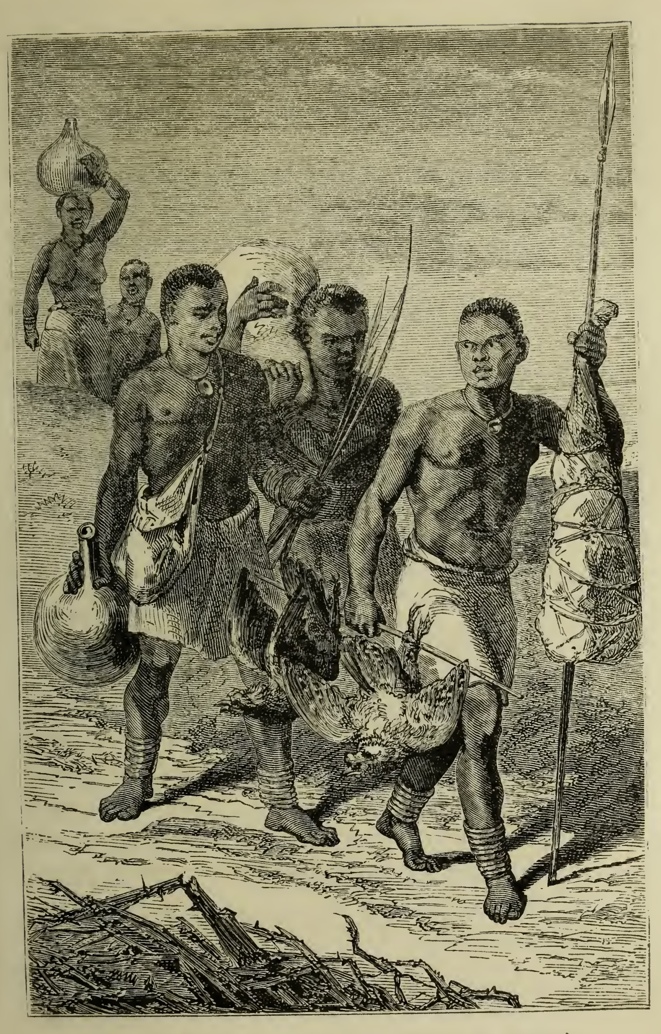
an qu'ils avaient quitté Cazé, ils n'avaient pu, malgré leurs efforts, traverser les contrées qui les séparaient de ce pays inabordable. Dans la vallée fertile où ils nous laissaient, les provisions ne manquaient pas; elles affluaient au contraire de tous les côtés, apportées par les indigènes, qui, d'ailleurs vêtus comme les tribus de l'Ounyamouési, fixent de plus autour de leur taille un jupon, en peaux de bêtes, façonné avec beaucoup d'élégance. Il était au reste difficile de déterminer ici le véritable type de la race locale, vu l'extrême variété de traits qui résulte du continuel mélange de la population aborigène avec les Houmas et les gens de l'Ounyamouési. Nulle part je n'ai rencontré, chez les individus de l'un et de l'autre sexe, autant d'yeux brun-clair.

Dans la soirée, un habitant du Ganda, nommé Nyamgundou, vient nous faire une visite de politesse. Il a pour vêtement un large surtout fait d'une quantité de petites peaux d'antilope, prises sur des sujets très-jeunes, souples comme du chevreau, et cousues ensemble avec autant de soin que si elles eussent passé par les mains de nos gantiers. A notre grande surprise, les manières du personnage sont en parfait rapport avec les soins qu'il semble prendre de son extérieur, et nous sommes tous enchantés de lui, bien qu'il ne puisse être compris que de Nasib, lequel déclare l'avoir connu précédemment. C'est le frère de la reine douairière du Ganda, député par Mtésa, le roi actuel de cette contrée, pour venir demander en mariage la fille de Souvouarora, renommée à cause de sa beauté mer-

veilleuse. Nyamgundou et les officiers qui complètent le personnel de l'ambassade, retenus ici depuis plus d'un an, ont vu mourir la jeune fille dont ils venaient solliciter la main ; et Souvouarora, craignant que le grand roi Mtésa ne tire vengeance de ces retards, cherche à conjurer sa colère en lui envoyant, à la place de la fille qu'il a perdue, un tribut suffisant en fils de laiton. Cela m'explique l'acharnement avec lequel je me suis vu exploiter.

Le lendemain, autre visite. Sirhid se présente comme le plus grand personnage du Soui. C'est un jeune homme de bonne mine, chez qui se trouvent les indices caractéristiques de la race des Houmas. Son turban et les étoffes voyantes de son costume lui constituent une toilette à grand effet. Il s'exprime avec une douceur inusitée, et s'installe sur nos tabourets comme si l'usage de pareils siéges lui avait été familier dès son enfance. Je lui explique, avec toute la dignité d'un grand personnage poursuivi par une fortune contraire, à quelles épreuves je viens d'être soumis. Il promet de tout redire à son maître et de faire en sorte que nous soyons traités avec moins de rigueur. Je voulus alors le charger pour Souvouarora de quelques présents exceptionnels, dont je pris soin de mettre en relief l'importance et la rareté : un pistolet à cinq coups, une grande boîte de fer blanc, etc. ; mais, lorsqu'il les eut examinés ·

« Non, me dit-il, n'exhibez pas tout d'abord ces objets qui pourraient effaroucher le roi : il les prendrait pour des engins de maléfice et me ferait couper la



Les natifs de l'Ousoui approvisionnant notre camp. (Page 96)

tête pour avoir osé les lui présenter. On ne sait ensuite ce qui arriverait.

— Ne puis-je donc être admis à lui offrir mes hommages ?

— Non, répondit Sirhid; il faut que je le voie au préalable; ce n'est pas un simple individu comme moi, et, avant de recevoir quelqu'un, il doit prendre toutes ses sûretés.

— Pourquoi donc ces invitations qui m'ont attiré chez lui ?

— La nouvelle lui était arrivée que Macaca d'abord, puis Loumérézi, mettait des obstacles à votre voyage, et curieux de savoir à quoi s'en tenir sur votre compte, il m'avait enjoint de vous dépêcher quelques hommes. C'est ce que j'ai fait, vous le savez, à deux reprises différentes. Il désire certainement vous voir, mais il n'aime pas que les choses se fassent avec précipitation. Sur les hommes qui n'ont pas, comme vous et moi, l'expérience du monde, la superstition conserve beaucoup d'empire. »

Sirhid ajouta qu'il demanderait pour nous une audience dans le plus bref délai possible ; puis, prenant congé, il nous témoigna le désir d'emporter avec lui le fauteuil en fer sur lequel il s'était assis. Néanmoins, il se retira sans rien objecter quand nous lui eûmes dit que, n'étant point habitués à nous asseoir par terre, nous ne pouvions pas nous priver de ce meuble.

Le lendemain, il nous fit entendre que nous lui devions quelque chose pour ses bons offices ; puis, dès que notre cadeau lui eut été livré, Sirhid nous an-

nonça qu'il partait chargé d'une mission du roi et qu'il nous confiait à son frère Caramboulé.

Une autre visite importante nous fut faite par un fort beau garçon nommé Irungou, qui nous certifia l'ardent désir qu'avait de nous voir Mtésa, le roi du Ganda.

Je proposai à Irungou, comme je l'avais fait à Sirhid, de lui confier une carabine-revolver, que je voulais envoyer à son roi pour gage de mon empressement à me présenter devant lui; mais il refusa de s'en charger, et cela par les mêmes raisons que m'avait données Sirhid. Un couteau et diverses curiosités, que je voulus successivement lui remettre, effarouchèrent au même degré sa prudence diplomatique; et, comme je tenais infiniment à me faire précéder par un présent quelconque destiné à me frayer la route, il fallut me rabattre sur un méchant mouchoir de poche, en cotonnade rouge, dont la valeur n'excédait pas douze sous, mais qui trouva grâce aux yeux de l'ambassadeur. Irungou s'étonnait, du reste, que je n'eusse pas préféré, pour arriver dans le Ganda, la route la plus directe, celle qui traverse le pays des Masaïs. Je lui rappelai qu'une caravane arabe, parvenue dans cette direction à la frontière du Ganda, et retenue par suite de quelques incidents politiques dans la région dont il me parlait, s'était assez mal trouvée du séjour forcé qu'elle y avait fait. Il fut obligé d'en convenir; mais, selon lui, cela tenait à des circonstances exceptionnelles. « Le Masaï s'était pacifié depuis lors, et Mtésa, qui désirait vivement ouvrir par cette voie des com-

munications avec la côte, me fournirait, pour revenir par là, autant d'hommes que j'en voudrais emmener. »

Je connaissais à cet égard les intentions de Mtésa, intentions plusieurs fois manifestées aux trafiquants arabes, et dont on n'avait pas manqué de m'entretenir; mais je n'en fus pas moins satisfait de me les voir confirmer par son ambassadeur, car j'avais écrit à la Société géographique, avant de quitter le Bogoué, que, si je trouvais M. Petherick dans le Ganda ou à l'extrémité nord du Nyanza, j'essayerais, la question de l'origine du Nil se trouvant ainsi vidée, de regagner Zanzibar en traversant le Masaï. J'aurais voulu faire revivre à mon profit une ancienne coutume des rois du Ganda, qui, lorsqu'une visite leur était annoncée, envoyaient jusque dans le Caragoué le nombre de porteurs nécessaire pour les bagages du voyageur, et je priai Irungou de dire à Mtésa « qu'il me faudrait au moins une soixantaine d'hommes; » sur sa promesse formelle de transmettre ma requête, je lui octroyai les verroteries qu'il était venu me demander.

Après une dizaine de jours passés à débattre le cadeau royal avec des officiers qu'il fallut encore payer fort cher, nous eûmes la liberté de partir, mais sans voir Souvouarora, car il s'y refusa obstinément, tout en nous promettant un meilleur accueil quand nous reviendrions du Ganda. J'ai manifesté aux officiers mon mécontentement d'avoir subi tant d'exactions humiliantes et des traitements si impolis dans un pays où je n'avais été attiré que par les invitations les plus pressantes.

On nous a donné une escorte d'officiers qui veillera sur nous jusqu'à la frontière. C'est un grand honneur, sans doute, mais nous le devons principalement à la terreur superstitieuse que nous vaut notre réputation de sorcellerie. Peu nous importe, au surplus : l'essentiel est de trouver devant nous une hospitalité moins rapace.

En gravissant les hauteurs qui dominent la vallée d'Outhoungou, nous rencontrons sur notre route des *cairns* ou *tumuli*, auxquels il est d'usage que chaque voyageur ajoute une pierre. Sur l'origine de ces monuments, qui rappellent les gal-gal, les menhirs, les dolmens de l'époque druidique, je n'ai pu me procurer aucun renseignement positif; je suis cependant frappé de ce fait, qu'ils se montrent à moi dès que j'aborde une contrée appartenant exclusivement aux Houmas, et que je les ai vus précédemment dans le pays des Somals, qui, très-certainement, à une époque antérieure, fut gouverné par un rameau détaché de la race abyssinienne. L'officier du district où nous campons, bien qu'il réside à dix milles de nous, envoie réclamer la taxe à laquelle il prétend avoir droit. Je m'exécute après quelque résistance, mes guides s'étant engagés à me garantir contre toute réclamation ultérieure.

Nous pressons le pas et, avec la gaieté de l'oiseau qui s'envole, nous sommes arrivés, au sortir d'une belle forêt, à l'entrée d'une vallée profonde qui porte le nom de Lohougati. Sans nous être donné le mot et par un mouvement instinctif, la caravane entière s'arrête devant l'imposant tableau qui s'offre tout à coup à

ses yeux. Au fond de cette vallée, couverte d'épais ombrages, un courant d'eau limpide s'élance dans la direction du Nyanza. Une végétation luxuriante et variée, des arbres magnifiques, parmi lesquels on distingue le gracieux palmier qui porte le nom de *pandana*, des jardins de bananiers, des plants énormes d'indigo sauvage et de chardons, font de ce coin de terre une espèce de paradis touffu, par delà lequel on entrevoit une rangée de cônes rougeâtres aux sommets dénudés, sillonnés du haut en bas par de longues traînées blanches, et qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à des volcans récemment ouverts. Plus loin encore, et dominant le tout, sont les collines du Caragoué et du Kichacca, tapissées d'herbages opulents.

Au moment où nous reprenons notre marche, le sentier que nous suivons est traversé tout à coup par un oiseau appelé *khougota,* ce que le vieux Nasib proclame, avec un naïf enthousiasme, comme un présage certain de voyage heureux. Après avoir passé la rivière, nous recevons, assis sur ses bords, la visite des habitants du vallon. Jamais je n'ai vu nudité si complète que la leur. Les jeunes filles elles-mêmes, parvenues à l'âge de puberté, s'exposaient hardiment à nos regards, sans la moindre arrière-pensée de mal. De là, nous arrivâmes à l'établissement de Vihembé, le dernier qu'on rencontre avant de franchir les limites du Soui. Nos guides avaient droit à un salaire que Nasib fixa lui-même.

Peu après, nous vîmes accourir un messager de Souvouarora. Mécontent du cadeau stipulé par ses su-

balternes, ce prince nous ordonnait de revenir sur nos pas, « et, si nous nous permettions d'enfreindre à cet égard sa volonté souveraine, nous allions rencontrer une armée qui nous barrerait le passage. » Inutile de dire que ces vaines paroles ne nous arrêtèrent pas un instant.

CHAPITRE V

LE CARAGOUÉ

Hospitalité et richesse du Caragoué. — Lac de Rigi. — Les Nyambos. — Géologie. — Palais de Roumanica. — Petit Windermere. — Famille royale. — Pourquoi on nous refuse du lait. — Le rebelle Rogéro. — Succession au trône dans le Caragoué.— Services rendus par Mousa.—Kyengo.—Engraissement des princesses. — Les joujoux. — Discrétion de Roumanica. — Point de partage des eaux dans l'Afrique centrale. — Montagnes de la Lune, le Mfoumbiro et la Moga-Namirinzi. — La Cagéra. — Les Amariens. — Le bruit se répand que des trafiquants arrivent par le nord. — Mtésa, prévenu par Nyamgundou, m'envoie Maoula pour me conduire au Pays de Ganda. — La Kitangoulé. — Les sorcières.

Le 17 novembre 1861, jour fortuné! nous fûmes enfin débarrassés des gens du Soui. Nous ne devions plus avoir affaire, jusqu'au Caragoué, qu'aux animaux sauvages qu'on peut rencontrer sur ce territoire neutre, autant vaut dire inhabité, qui sépare les deux pays; nous pouvions donc espérer quelque répit à ces extorsions systématiques dont nous avions tant souffert.

La constitution géologique du district me paraît assez curieuse. Les sommets coniques de ses vertes collines, exerçant une pression centrale sur leurs couches inférieures, mettent en relief, sur leurs pentes rapides, des protubérances argilo-sablonneuses zébrées de pourpre et de blanc. Au pied de ces mêmes collines, des blocs de quartz et d'autres roches ignées sont accumulés dans les bas-fonds, et des conglomérats de gravier rouge indiquent bien évidemment la présence du fer. Le sol lui-même rappelle, par sa richesse et ses teintes rougeâtres, celui de notre beau Devonshire (1).

A peine campés sous un bouquet d'arbres, nous voyons arriver à nous l'officier chargé par Roumanica de nous aider à sortir du Soui. Nasib, qui retrouve un ami d'autrefois dans ce personnage nommé Cachouchou, rayonne littéralement de joie, et cette circonstance favorable lui apparaît comme l'accomplissement des heureux présages qu'il nous signalait hier. Les instructions données à Cachouchou sont en effet très-libérales. Partout où nous ferons halte, les officiers de chaque village sont tenus de nous fournir des aliments aux dépens du roi. Dans le Caragoué, aucune taxe n'est levée sur les étrangers. L'échange des présents est seul permis. Ainsi, toutes nos espérances sont réalisées à cet égard.

Trompés hier par la vue d'une vaste nappe d'eau qui, du haut d'une montagne, nous apparaissait dans

(1) Comté de Devon, qui est dans la presqu'île terminée par la Cornouaille anglaise. — J. B.

le lointain, nous nous supposions en présence du Nyanza de Kéréoué, tandis qu'en réalité nous avions devant nous le Louérou-lo-Ourigi, un lac à part, qui rejoint par une brèche dans les montagnes et par la rivière Kitangoulé le premier que j'ai appelé lac Victoria. On nous affirme qu'autrefois la vallée de Rigi était entièrement recouverte d'eau; à cette époque, on voyageait en bateau sur les basses terres que nous avons traversées à partir du Soui, et les collines en dos d'âne que j'ai tout à l'heure décrites formaient une chaîne d'îlots plus ou moins séparés. Mais le pays s'est desséché peu à peu, et le lac de Rigi s'est transformé en un marécage peu important. On reporte la date de ce phénomène à la mort du feu roi Dagara.

Notre marche d'hier m'a rappelé bien des jours heureux que j'avais passés jadis, parmi les Tartares, dans la vallée du Thibet où coule le fleuve Indus. J'accorderais cependant au pays où je suis une supériorité pittoresque : sur des pentes plus hautes, croît une herbe plus épaisse; elles se couronnent de fourrés d'acacias où se réfugient les rhinocéros blancs et noirs; dans les parties basses du vallon errent au hasard, comme le kiyang et le yak apprivoisé du Thibet, des troupeaux de *hartebeets* (1) et de magnifique bétail. Puis enfin, pour ajouter à cette joie des yeux, nous sommes reçus avec une hospitalité prodigue, conformément

(1) Bubale ou bœuf d'Afrique dont la ménagerie de Paris possède quelques échantillons. Il en est de même pour le yak du Thibet. — J. B.

aux ordres du roi. L'officier du village nous amène des moutons dès qu'il nous sait arrivés. Les patates douces, la volaille, affluent vers le camp, et nous en sommes quittes pour quelques mètres de lainage rouge qu'on reçoit avec gratitude, sans nous rien demander davantage.

Plus nous avançons, plus se manifestent le bon ordre de ce pays et la courtoisie des chefs à qui nous avons affaire. Une liberté complète nous est assurée; et j'en profite pour chasser à droite et à gauche sur les hauteurs les plus voisines. J'ai tué un florican, précieuse ressource pour notre pot-au-feu; plus un rhinocéros blanc, le premier que j'aie vu, et dont j'aurais épargné la vie si j'avais su que personne n'en voudrait manger. Les enfants nous apportent, par centaines, des moineaux à vendre, ce qui me rappelle certaines histoires qu'on m'avait faites jadis sur le Caragoué, où ces oiseaux, me disait-on, pullulent en si grand nombre que, pour sauver les récoltes et ne pas mourir de faim, les habitants en sont réduits à semer une espèce particulière de blé que son amertume soustrait à la voracité de ces innombrables déprédateurs. Celà m'est entièrement confirmé. Le chef du village de Khonzé, un vieillard nommé Mouzégi, m'a affirmé du plus grand sérieux qu'il a vu le temps où on allait en bateau d'ici à Vigoura; le poisson, les crocodiles de la Kitangoulé remontaient jusqu'au lac sur les bords duquel nous sommes; mais le vieux roi ne fut pas plus tôt mort que les eaux baissèrent, Sa Majesté voulant, ceci est clair, laisser des regrets éternels à sa pos-

térité la plus reculée. Après de mutuels présents, cet « ancien » me donne sur les pays environnants une foule de détails précieux; il se sert pour cela d'un bâton couché par terre, dans la direction du sud au nord, lequel représente la route que nous allons suivre; des baguettes de diverses longueurs horizontalement placées, indiquent les distances relatives de chaque localité. Cette géographie primitive, revue et corrigée avec soin, me fournit d'utiles renseignements pour les pays situés à l'est et à l'ouest de notre route.

Après avoir quitté les bords du lac actuel de Rigi, nous avons marché quelque temps encore dans ce qu'on nous dit être son ancien lit. L'abondance et la variété du gibier rendent le voyage tout à fait amusant. Les rhinocéros sont en tel nombre et si effrontés, qu'en mainte et mainte occasion ils nous barrent littéralement le passage. En pareille circonstance, il est très-divertissant de voir nos intrépides enrôlés s'avancer par détachements de trois ou quatre vers ces irrévérents animaux; puis, quand ils ont lâché leur volée, s'enfuir d'un côté, tandis que le gibier se sauve de l'autre.

Nous sommes entrés ensuite dans l'opulente vallée d'Ouzenga qu'entourent, à une hauteur de plus de mille pieds, des montagnes escarpées, partout revêtues d'une végétation qui fait songer à celle de l'Écosse. Dans le bas, les arbres sont magnifiques, et on y voit de riches cultures parmi lesquelles prévaut, nous dit-on, celle du bananier. Malgré cette appa-

rente fertilité, les Nyambos (1), qui habitent là de misérables huttes, paraissent tout à fait pauvres.

En quittant cette vallée, nous sommes montés au sommet du Nyamouara, où nous avons apprécié pleinement, à quelque cinq mille pieds du niveau de la mer, les bénéfices d'une pareille altitude. Descendus dans la vallée de Rozoca, Cachouchou nous déclare qu'il va prendre les devants, son maître désirant savoir d'avance où nous préférons nous établir. Le choix nous est donné entre son palais, un point quelconque à l'extérieur de l'enclos et le village de Coufro, où les Arabes ont un dépôt commercial sur la route directe du Ganda. Tant de politesse a bien le droit de nous surprendre, et nous tâchons d'y répondre convenablement.

Chemin faisant, j'étudiais la formation géologique de ces hauteurs composées principalement d'une argile sablonneuse tantòt bleue, tantôt de couleurs alternantes, et au flanc desquelles on voit se dresser çà et là, comme de longues murailles blanches, des tranches de quartz sans mélange. Tout semble indiquer que ces terrains, ainsi amalgamés quand le sol était bas, se sont élevés graduellement de manière à faire de ces montagnes l'axe du centre du continent; ce qui leur

(1) D'après Burton, la population du Caragoué se partage en deux ordres, les Houmas et les Nyambos. Les premiers sont les riches, qui possèdent parfois jusqu'à mille têtes de gros bétail, et les guerriers, dont la solde est payée en lait de vaches. Les Nyambos sont traités en esclaves. V. *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, éd. fr., p. 509. — Quant aux Houmas, pour plus de détails, v. notre chap. XII. — J. B.

assigne, selon toutes les probabilités, l'origine la plus ancienne.

A quelques milles du palais, nous reçûmes ordre de faire halte pour attendre le retour de Cachouchou. Mais à peine nous étions-nous arrêtés dans un bosquet de bananiers, où la fabrication du pombé se faisait sur une large échelle, que notre ex-guide accourut pour nous témoigner tout l'empressement que le roi mettrait à nous accueillir. Nos gens, cependant, éprouvaient une invincible répugnance à se remettre en route, retenus qu'ils étaient par le charme tout-puissant de la bière nouvellement brassée. Bombay et Nasib partirent donc seuls pour aller offrir nos excuses, et nous les vîmes revenir dans la soirée avec un grand pot de pombé, plus un paquet de tabac, première qualité, que Roumanica nous recommandait de réserver pour notre usage particulier. Le fait est que l'un et l'autre, d'un mérite supérieur, ne faisaient aucun tort à leur royale origine.

Le 25 novembre, nous avons gravi une montagne appelée Ouéranhanjé, dont la cime herbue est à cinq mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer. En descendant un peu le long de ses rampes, nous aperçûmes tout à coup ce qui nous parut d'abord un gros bouquet d'arbres (lat. S. 1° 42'42", long. E. 28° 41' 34"). A quelque quinze cents pieds au dessous, une belle nappe d'eau reposait dans un pli de la montagne; le bouquet d'arbres était l'enclos ou, si l'on veut, le parc du palais de Roumanica. Quant au lac, faute d'un nom indigène, je le baptisai « le petit Win-

dermere (1), » à cause de la ressemblance que Grant lui trouvait avec celui de nos lacs qu'on appelle ainsi. C'est un de ces nombreux réservoirs où viennent se concentrer les eaux des montagnes environnantes, pour s'écouler ensuite dans le lac Victoria par le lit de la Kitangoulé.

Voulant rendre au monarque de ce charmant pays les honneurs qui lui étaient dus, j'ordonnai à mes hommes de déposer leurs fardeaux et de tirer une salve de mousqueterie. Comme nous défilions ensuite devant les portes du palais, nous fûmes invités à y pénétrer sans retard, le roi n'ayant rien de plus pressé que de nous faire accueil. Grant et moi, laissant notre bagage au dehors, mais escortés par Bombay et par quelques-uns de mes enrôlés les plus âgés, nous nous dirigeâmes, à travers de vastes enclos parsemés de huttes, du côté d'un édifice au toit incliné, construit par les Arabes pour que le roi pût y traiter à son aise les affaires publiques. C'est là que nous attendaient, assis sur le sol et les jambes croisées, le roi Roumanica ainsi que son frère Nanaji, tous deux de grande taille et de noble aspect. Le monarque portait simplement la *choga* noire des Arabes et, pour tout ornement, des bas de cérémonie en perles de différentes couleurs; plus, des bracelets ou manchettes de cuivre artistement travaillées. Nanaji, médecin de très-haute volée, était couvert de talismans, fixés à la grande pièce d'étoffe à damier dans laquelle il se drapait. A côté d'eux étaient cou-

(1) Le Windermere est un des lacs anglais du Cumberland. — H. S.

chées des pipes massives en terre noire. Un peu en arrière, accroupis et immobiles, étaient les fils du roi, six ou sept gamins en jupons de cuir, ayant de plus noués sous le menton de petits charmes destinés à leur procurer de bons rêves. La première bienvenue du roi, qui nous fut adressée en bon idiome du littoral, était empreinte d'une chaleureuse cordialité. Il ne nous fallut qu'un instant pour comprendre que les gens avec lesquels nous nous trouvions maintenant ne ressemblaient en rien aux grossiers indigènes des districts voisins. Ils avaient ces beaux visages ovales, ces grands yeux, ces nez à haute courbe qui caractérisent l'élite des races abyssiniennes. Après une poignée de mains tout à fait anglaise, qui est aussi dans les usages de ce pays, Roumanica, souriant toujours, nous pria de nous asseoir à terre en face de lui. Il voulait savoir ce que nous pensions du Caragoué, de ses montagnes, qui, selon lui, devaient être les plus belles du monde, et du lac, qui, sans nul doute, excitait notre admiration. Il nous demanda aussi en riant, car il en savait toute l'histoire, ce que nous pensions de Souvouarora et de notre réception dans le Soui. Je profitai de l'occasion pour lui remontrer qu'il devrait, dans l'intérêt même de son royaume, mettre un frein à la rapacité de Souvouarora, dont les taxes abusives empêchaient les Arabes d'arriver jusqu'au Caragoué et le privaient ainsi de mille objets précieux, qu'on lui apporterait de toutes les parties du monde si cet obstacle était écarté. Le roi s'informa des moyens que nous avions pour trouver notre chemin sur tous les points du globe, ce

qui nous conduisit à de longs détails sur l'étendue proportionnelle de la terre et des eaux, la capacité (la force) des navires qui portaient jusqu'aux éléphants et aux rhinocéros destinés à nos ménageries. Nous l'étonnâmes aussi beaucoup en lui apprenant que notre pays était au nord du sien, et que nous venions cependant, en nous fondant sur les assurances de son ami Mousa, lui demander passage pour nous rendre dans le Ganda. Le temps s'écoulait avec une rapidité merveilleuse durant ce premier entretien; mais, comme le jour baissait, il fallut songer à notre installation, et, profitant de l'option qui nous était laissée, nous allâmes nous établir, à l'extérieur du palais, dans un endroit ayant vue sur le lac, dont l'aspect nous avait charmés.

Un des jeunes princes, à qui on avait recommandé de veiller sur nous, ne m'eut pas plus tôt vu installé dans mon fauteuil de fer, qu'il courut rendre compte à son père de cette nouveauté merveilleuse. Cela me valut une invitation à me rendre sans retard au palais pour montrer « l'homme blanc » sur son trône, et dans tout l'appareil de la dignité royale que me conférait un siége si honorable. J'obéis, quelque peu à regret, dédommagé cependant par la joyeuse admiration de mon hôte, par son intelligente curiosité, par la confiance enfin qui s'établissait entre nous : — « Oh! ces blancs, ces blancs, s'écriait-il avec un hochement de tête significatif, que ne savent-ils pas et que ne peuvent-ils accomplir ! »

Je profitai de l'occasion pour glisser un mot contre

les préjugés superstitieux par suite desquels les Houmas nous refusaient du lait (1). Le roi me répondit que « ces idées avaient exclusivement cours parmi les classes pauvres, et qu'il mettrait bien volontiers à notre service le produit quotidien d'une de ses vaches. »

On m'avait assuré que, par une délicatesse d'autant plus louable qu'elle lui est plus personnelle, Roumanica serait froissé si je m'acquittais trop promptement envers lui du droit de passage. Néanmoins, un jour, voulant ne pas me montrer insensible aux traitements généreux dont je suis l'objet, il m'a paru convenable d'offrir au roi mon pistolet-revolver, le premier qu'il eût jamais vu, et qui avait produit sur lui une impression surprenante. Je suis donc allé le trouver dans la hutte qui constitue sa résidence particulière. La propreté, l'élégance relative et le bon entretien de cette demeure m'ont vraiment surpris. La toiture est soutenue par des poteaux parfaitement réguliers auxquels sont attachés des trophées de lances et de javelines. Les unes ont des manches de fer et des pointes de bronze, les autres se composent de pointes de fer et de manches de bois; toutes sont artistement travaillées. Un

(1) Ils craignent, à ce qu'il paraît, pour leur bétail l'influence funeste de quiconque, ayant mangé soit du porc, soit du poisson, soit de la volaille, soit une espèce de fève appelée *maharagoué,* viendrait ensuite à boire le lait de leurs vaches.— H. S.— Cette explication rend compte d'un préjugé qui s'étend très-loin vers le nord ; car sir S. Baker l'a rencontré fort souvent durant son voyage de Khartoum au lac Albert. Je ferai aussi observer que la réponse de Roumanica n'est pas d'accord avec l'opinion qui considère les Houmas comme les riches propriétaires, comme l'aristocratie, du Caragoué. — J. B.

grand écran mobile, en tresse de paille élégamment ouvragée, formait cloison et divisait la chambre en deux portions inégales ; on voyait, sur la paroi opposée, à titre de simple ornement, de petites ancres d'airain et des modèles de vaches exécutés en fer, dans des proportions fort réduites, par les Arabes de Coufro.

Ma visite nous a été rendue, le soir, par Roumanica et Nanaji, dans un but politique. Le premier venait nous demander d'user de cette magie qui nous fait retrouver notre chemin à travers le monde pour tuer son frère Rogéro, qui réside, m'a-t-il dit, sur une montagne dominant la Kitangoulé. Les deux princes se prélassant sur nos siéges avec une indicible satisfaction, je n'ai pas cru indiscret de leur demander quelques renseignements plus précis et plus détaillés sur l'objet de cette étrange requête. Voici le résumé de ce qu'ils m'apprirent.

Dagara, leur père, avant de mourir de vieillesse, commit l'imprudence de dire à la mère de Rogéro que ce dernier, bien que le cadet de la famille royale, avait toutes les qualités requises pour faire un excellent monarque. Saisissant au vol cette suggestion irréfléchie, la reine en question éleva son fils dans l'idée qu'il gouvernerait un jour le pays, malgré la loi de primogéniture qui règle la succession au trône, et ne s'applique qu'à ceux des enfants du roi qui sont nés *depuis* son avénement. Dagara mourut laissant les trois fils déjà nommés, et qu'il avait eus de trois mères différentes. Aussitôt s'élevèrent des contestations dans lesquelles Nanaji prit le parti de Roumanica, et Rogéro se vit

expulsé par ses deux aînés. Soit crainte, soit affection, il n'en avait pas moins rattaché à sa cause une bonne moitié de ses compatriotes ; et, comptant sur son influence, il leva une armée pour disputer l'autorité royale à ses frères. Nul doute qu'il ne l'eût emporté sur eux sans l'intervention de mon ami feu Mousa, qui, avec une générosité sans pareille, employa tout ce qu'il avait d'ivoire à s'assurer le concours des esclaves armés de mousquets que les négociants arabes entretenaient à Coufro. Ces puissants auxiliaires mirent provisoirement obstacle aux conquêtes de Rogéro ; mais il n'en a pas moins juré de réaliser ses projets ambitieux dès que les Arabes auront quitté le pays, et c'est en vue de ces hostilités éventuelles qu'on invoquait notre sorcellerie pour mettre fin à ses jours. Nous déclinâmes modestement le pouvoir qu'on nous supposait ; mais le roi, ne voyant là qu'une défaite, employa mille subterfuges pour en arriver à ses fins. Revenant sur d'imprudentes paroles, il repoussait toute idée de fratricide comme en opposition avec les mœurs du pays. « Si je parvenais à lui livrer Rogéro, il se bornerait, respectant sa vie et même sa liberté, à lui faire crever les deux yeux pour le mettre hors d'état de nuire. »

Quelques jours plus tard, comme je lui avais donné, avec un bon assortiment de munitions, ma carabine, qu'il avait reçue avec une joie extrême en pensant que je lui procurais ainsi une supériorité irrésistible sur tous ses ennemis et en particulier sur Rogéro, Roumanica a voulu, dans l'entraînement de sa satisfaction,

me faire confidence, sous le sceau du secret, de quelques détails qui complètent les précédents.

Il paraît qu'à la mort de Dagara, son cadavre, comme ceux de tous ses prédécesseurs, fut cousu dans une peau de vache et placé sur une barque abandonnée ensuite aux eaux du lac. Trois jours après, la décomposition étant commencée, on alla chercher trois des vers qu'elle avait engendrés, pour les rapporter au palais, où ils furent placés sous la garde de l'héritier présomptif; mais, au lieu de rester ce qu'ils étaient, l'un d'eux fut métamorphosé en lion, l'autre en léopard, le troisième en un bâton; après quoi le corps du roi fut porté sur la montagne Moga-Namirinzi, où le peuple, au lieu de l'enfouir, construisit une hutte au-dessus de lui. On y fit entrer de force cinq jeunes filles et cinquante vaches, puis, toutes les issues solidement barricadées, on les y laissa mourir de faim.

Vint ensuite la question de la succession à la couronne. Devant les trois prétendants, Roumanica, Nanaji et Rogéro, les dépositaires provisoires de l'autorité royale firent apporter un petit tambour symbolique, léger, à vrai dire, comme une plume, mais qui, une fois chargé de talismans, devint tout à coup d'un poids trop considérable pour que personne pût le soulever de terre, sauf l'homme en qui les Esprits reconnaîtraient l'héritier légitime du roi défunt. Or, Roumanica fut le seul des trois frères à qui réussit cette épreuve décisive : tandis que les deux autres s'épuisaient en vains efforts, il enlevait de terre, sans la

moindre peine et du bout du doigt, le tambour mystérieux.

Le docteur Kyengo, supposant que tous ces prodiges ne suffisaient pas pour constater à nos yeux la légitimité de son souverain, crut nécessaire de renchérir sur cette mythologie douteuse. Il me raconta que, même après l'épreuve du tambour, on avait obligé les compétiteurs à s'asseoir l'un après l'autre sur un point du territoire national, où le sol, en pareil cas, s'élevant comme un télescope qu'on ouvre, les porte graduellement jusqu'au ciel. Une fois là, celui dont les Esprits ratifient la prétention au trône redescend vers la terre par une série d'affaissements qui n'a rien de périlleux. Lorsqu'il en est autrement, la cime élastique retombe tout à coup, et le prétendant que les Esprits refusent risque fort d'être écrasé dans sa chute. Roumanica, confirmant les paroles du docteur, avouait s'être tiré de cette épreuve le plus heureusement du monde. Je me permis de lui demander si, une fois parvenu dans les hautes régions atmosphériques, il n'avait pas ressenti un froid assez vif. Et comme il répondait par l'affirmative à cette question dont la bizarrerie le faisait rire, je le priai de m'expliquer les lois naturelles qu'une occasion si favorable l'avait mis à même de constater. Celà rendit le roi et le docteur tout à fait perplexes, et le dernier, s'apercevant bien que je raillais, crut remédier à quelque bévue en revenant sur ce qu'avait dit son prince : « Non, non, reprit-il; c'est une grande chaleur que vous avez dû éprouver, car, plus vous montiez, plus vous vous rapprochiez du soleil. »

Malgré ces mensonges politiques, préférables en somme aux massacres qui se pratiquent dans les États limitrophes en pareilles circonstances, Roumanica et sa famille ont été les seuls chefs que, dans tout mon voyage, j'aie rencontrés loyaux, affables et faciles à contenter. Le roi fut ravi du cadeau que je lui avais fait et qui consistait en une boîte de fer-blanc, un paletot dit Raglan, cinq aunes de drap écarlate, deux paquets de fil de cuivre, cent perles de porcelaine bleue grosses comme un œuf de pigeon, cinq paquets de rassades variées, trois paquets de menues verroteries roses, bleues et blanches. Il se déclarait honteux des craintes que notre arrivée lui avait fait d'abord éprouver. Son frère Nanaji fut enchanté d'une écharpe de soie brodée, de deux paquets de fil de laiton, de cinquante grosses perles bleues, de cinq paquets de rassades variées et de trois paquets de menues verroteries comme celles qu'avait eues le roi. Enfin le frère aîné, Vouazézérou, qui, étant né avant que le sceptre eût échu à son père, s'était trouvé en dehors de l'ordre de succession, fut très-satisfait de recevoir de nous une couverture de laine et soixante-quinze grosses perles bleues.

Chez ce prince, j'ai pu pour la première fois vérifier ce que Mousa m'avait conté sur le système d'engraissement pratiqué en ces régions, à l'égard des femmes distinguées. Comme je pénétrai dans la hutte qui servait de palais au prince, je trouvai le vieillard et sa principale femme assis côte à côte sur un banc de terre gazonnée, au milieu des trophées d'arcs, de javelines et d'assagaies, suspendus aux poteaux qui soutenaient

la toiture en forme de ruche. Devant eux étaient placés un assez grand nombre de vases de bois remplis de lait. Les dimensions tout à fait extraordinaires de la plus belle moitié du prince passaient toutes les idées que je m'en étais faites d'après les récits de Mousa. Cependant, sous ce débordement d'un embonpoint formidable, quelques traces de beauté subsistaient vraiment. Quant à se tenir debout, la princesse en eût été empêchée, au besoin, par le poids de ses bras, aux jointures desquels pendaient, comme autant de saucisses trop délayées, une chair abondante et molle. L'accueil du prince et de ses fils, tous du plus beau type abyssinien, fut marqué au sceau d'une politesse exquise. Ils avaient entendu parler de nos peintures et prirent grand plaisir à les regarder, surtout celles des animaux qu'ils pouvaient reconnaître et qu'ils nommaient en riant aux éclats. Je m'enquis de la raison pour laquelle tous ces pots de lait se trouvaient ainsi réunis autour d'eux ; Vouazézérou se chargea de me l'expliquer en me montrant sa femme : — « C'est de là, me dit-il, que lui vient son honorable rotondité ; c'est en les gorgeant de lait dès leur plus jeune âge, que nous nous faisons des femmes dignes de nous et de notre rang. »

Plus tard, j'ai eu occasion de revoir de semblables phénomènes et de les étudier de plus près. Une des belles-sœurs du roi, comme la princesse dont je viens de parler, ne pouvait marcher qu'à la façon des quadrupèdes. Pour l'amener à se laisser examiner en détail et à me permetre de bien constater toutes ses

dimensions, je lui proposai de lui montrer mes bras et mes jambes à l'état de nature. Cette fille d'Ève mordit à la pomme, et lorsque, serpentant et se traînant, elle fut parvenue au milieu de la hutte, je pris sur elle, ma promesse tenue, les mesures suivantes que je déclare rigoureusement exactes : tour du bras, 0^{m}, 58 ; buste, 1^{m} 32; cuisse, 0^{m}, 68; mollet, 0^{m}, 51 ; hauteur du sujet, 1^{m}, 72.

Pendant ces calculs, la fille de la princesse, qui achève sa seizième année, se tenait assise devant nous, dans un état de nudité complète, absorbant à petites gorgées un pot de lait sous l'œil de son père, qui, baguette en main, et prêt à la châtier pour l'y contraindre, préside à cette opération quotidienne, premier devoir que la mode impose aux femmes de ce pays. Je me permis avec cette Hébé, déjà fort dodue, quelques innocentes agaceries ; elle se leva pour moi, elle me donna même une poignée de main. Ses traits étaient agréables, mais son corps affectait trop évidemment déjà les formes de la sphère.

Une autre fois, Roumanica m'a présenté à ses cinq femmes, plus grasses les unes que les autres, et dont la dernière seule est d'origine plébéienne. Celle-ci est fille de son cuisinier en chef. Toutes les autres tiennent aux plus grandes familles des districts voisins, et, en me les montrant, le roi se proposait surtout de faire ressortir à mes yeux la considération dont il est entouré. Pour reconnaître ce procédé, je lui ai offert un disque de caoutchouc qui l'amuse au-delà de toute expression.

Du reste, cet homme simple est, en fait de goût, un véritable bébé. Un jeu de cartes que je lui donnai un jour excita son admiration, et, comme je lui demandais ce que ses hôtes futurs pourraient lui apporter de plus agréable, il m'a parlé d'abord d'une étoffe brodée d'or et d'argent; mais ce qu'il préfère à tout, ce sont des jouets d'enfant, des marionnettes, des boîtes à surprise, des soldats de plomb, des poupées, des modèles d'animaux, des voitures, etc. La grande merveille, à ses yeux, est un de ces coucous américains dont le cadran, inséré dans une effigie humaine, y tient la place du ventre, et dont le balancier imprime aux yeux une oscillation régulière, qui leur donne une apparence de vie.

Il se montrait à notre égard d'une extrême complaisance. Ainsi Masoudi, Sangoro et autres marchands arabes, que nous avions rencontrés dans le Soui et qui, disait-on, avaient fait tout au monde pour nous fermer l'entrée du Caragoué en nous représentant à Roumanica comme les plus dangereux des sorciers, étant campés à Coufro, je voulus acheter d'eux, la disette m'en faisant une nécessité, les marchandises d'échange dont dépendait en somme le succès de mon expédition. Ils refusèrent de m'en vendre à moins de deux mille cinq cents pour cent au-dessus du prix de Zanzibar. Alors je m'adressai à Roumanica et, pour remplir mes caisses de verroteries, je lui proposai d'échanger son ivoire avec les Arabes de Coufro, lui offrant de le lui payer à raison de cinquante dollars les trente-cinq livres, au moyen de traites sur Zanzibar.

Il hésitait d'abord, en vertu d'un scrupule honorable, « ne pouvant, disait-il, traiter avec moi une affaire commerciale ; » mais, lorsque Bombay et Baraca lui eurent présenté la négociation sous son vrai jour, comme un service qu'il me rendrait sans porter la moindre atteinte à sa dignité, il mit l'empressement le plus obligeant à faire tout aussitôt ce que je désirais.

Plusieurs parties de chasse furent aussi préparées afin de nous procurer l'occasion de parcourir le Caragoué.

Un soir, comme nous rentrions d'une de ces chasses, qui n'avait eu d'ailleurs aucun résultat bien satisfaisant, mon attention se tourna vers de hautes cimes coniques situées dans le Rouanda, et qui étincelaient alors sous les feux du soleil couchant. Cette vue me remit en mémoire les récits assez vagues que m'avaient faits les Arabes touchant une montagne merveilleuse, toujours perdue dans les nuages, et sur laquelle la grêle ou la neige tombait constamment. Ma découverte tout à fait fortuite avait sa valeur, car j'ai vérifié que le principal point de partage des eaux de l'Afrique centrale se trouvait justement sur ces hauteurs. Je me mis à l'œuvre sans perdre de temps, et réunissant tous les voyageurs qui se trouvaient à ma portée, je puisai dans leurs récits les indications topographiques notées sur ma carte, dans le nord, jusqu'au troisième degré de latitude; à l'est, jusqu'au trente-quatrième; à l'ouest, jusqu'au vingt-quatrième degré de longitude orientale. Je n'ai fait depuis que les rectifier

sur quelques points restés douteux, et au sujet desquels j'ai pu obtenir des renseignements plus précis (1).

Je ne m'attendais certes pas à trouver chez ces sauvages autant d'informations, et si correctes, au sujet de pays lointains ; mais le fait est que mes observations personnelles, et la concordance des témoignages puisés à des sources diverses, m'ont révélé chez eux des connaissances pratiques aussi étendues que variées ; je n'engagerai donc personne à contester, autrement que sur les lieux et après des investigations personnelles, les renseignements géographiques dont je leur suis redevable. Je ne conserve de doutes que sur l'étendue des lacs secondaires, et plus spécialement du petit Louta-Nzigé (2), dont j'ai entendu dire, à mon premier voyage, que c'était un lac salé, parce qu'on trouvait du sel sur ses rives ainsi que dans une de ses îles. Ce que m'apprirent les indigènes du Caragoué, à la sollicitation expresse de Roumanica, c'est qu'on pouvait traverser en une semaine le Louta-Nzigé, tandis qu'il fallait un mois pour franchir en canot toute la longueur du lac Victoria. Quant aux montagnes coniques du Rouanda, qui forment le massif appelé Mfoumbiro, j'en évalue la hauteur à dix mille pieds environ, et on

(1) Nous nous refusons ici à toute discussion ; mais le lecteur doit être prévenu que, malgré l'assurance avec laquelle Speke parle en ces passages, son système hydrographique a beaucoup de points qui n'ont pour base que des hypothèses dont la vérification se fait encore attendre. — J. B.

(2) Le petit Louta-Nzige est ce Mwoutan-Nzigé que Baker a baptisé lac Albert et qui paraît aussi étendu que le lac Victoria. — J. B.

assure que les « Montagnes de la Lune » n'ont pas de pics plus élevés. Il existe à leur base des mines de sel et des mines de cuivre, avoisinées par des sources thermales. On trouve aussi de ces dernières dans le Mpororo, et on m'en signale une dans la partie du Caragoué où Rogéro s'est établi.

Une autre fois, pour contenter le désir que j'avais exprimé d'être à même d'étudier le système hydrographique des Montagnes de la Lune, Roumanica voulut me montrer comment la Kitangoulé s'alimente aux dépens de plusieurs petits lacs et de vastes marécages. Parti à la pointe du jour, il a pris la route de terre en m'engageant à le suivre en canot, et je trouve en effet, au bord du lac Windermere, mes embarcations déjà prêtes. Elles sont si petites, qu'en sus des deux rameurs, c'est à peine si deux personnes peuvent y trouver place. Nous nous frayons passage, avec plus ou moins de peine, à travers l'épaisse forêt de roseaux qui recouvre cette partie du lac; mais, une fois en pleine eau, nous jouissons d'un spectacle magnifique. Un épais gazon recouvre la croupe des monts qui nous entourent; çà et là des groupes d'acacias ont des formes indécises et presque nuageuses. Sur un sol plus haut, et par conséquent plus éloigné, s'élèvent quelques beaux arbres isolés, parmi lesquels on distingue, disséminé de part et d'autre, le gigantesque aloès médicinal. Arrivés dans le second lac, au pied de la montagne Moga-Namirinzi (1), que nous devons

(1) C'est celle au sommet de laquelle reposent les restes du dernier roi Dagara. — J. B.

explorer, un dernier coup de rame nous lance sur la plage où nous attendent plusieurs rangées de spectateurs respectueux et rangés derrière Nanaji. Je débarque avec la gravité d'un souverain, au bruit d'une musique assourdissante ; puis, précédé par elle, nous nous rendons auprès de Roumanica, installé, pour nous recevoir, dans son palais des frontières. Drapé dans une peau d'antilope-nzoé, il nous accueille avec son sourire habituel. Le dîner, servi à l'instant, se compose de bananes cuites et de pombé; au dessert, une pipe d'excellent tabac. Roumanica n'est pas insensible à l'idée de voir son nom popularisé par mes écrits; il semble pris d'un beau zèle pour la géographie, et me conduit au bord de la Cagéra (2), où nous retrouvons, à ma grande surprise, les canots que nous avions laissés sur le lac, de l'autre côté de la montagne. Ceci démontre d'une manière victorieuse, et par le fait de la navigation, les rapports qui existent entre ces réservoirs des hautes terres et les diverses rivières par lesquelles s'assèchent les pics des Montagnes de la Lune. La Cagéra est, en elle-même, un cours d'eau profond et bien alimenté; cependant elle est loin de jouer le principal rôle parmi ceux qui déversent dans la Kitangoulé le trop-plein des vallées montagneuses; je puis donc juger au premier coup d'œil quel puissant tributaire possède le lac Victoria dans la seconde des rivières que je viens de nommer.

Souvent aussi les questions que me fait Roumanica

(1) Voir la note de la page 132. — J. B.

témoignent d'une assez rare intelligence. Il s'enquiert des effets et des causes; il voudrait savoir pourquoi les empires se démembrent. — « Le Caragoué, par exemple, comprenait autrefois, le Roundi, le Rouanda, le Kichacca (1); c'était alors le royaume de Merou gouverné par un seul prince. D'où vient que tout cela est changé ? » Je tâche, en répondant à cette question, de faire comprendre au roi l'influence des doctrines chrétiennes sur la puissance et la stabilité des gouvernements. Il convient sans trop de peine, moyennant les détails dans lesquels je suis entré, que l'ascendant de la plume doit être supérieur à celui des armes, et que la machine à vapeur, le télégraphe électrique, etc., passent de beaucoup les merveilles dont il a jamais entendu parler.

Il m'aidait aussi le plus qu'il le pouvait dans les enquêtes géographiques que j'entamais chaque fois que l'occasion s'en présentait. Par exemple, j'avais rencontré un serviteur de Camrasi, roi du Nyoro. Il était né dans l'Amara, au nord du lac Victoria, et il me donna d'assez intéressants détails sur ses compatriotes, que le missionnaire Léon a représentés comme professant la religion du Christ. D'après lui, leurs deux lèvres et les lobes de leurs deux oreilles sont percés d'un seul trou central, dans lequel ils passent de petits anneaux de bronze. Ils habitent le voisinage du lac Victoria, « là où il communique par un détroit avec un lac d'eau salée et déborde dans une rivière

(1) Il allait donc du lac Victoria au lac Tanganyica. — J. B.

qui s'écoule vers le nord (1). » Leurs habitations, bien bâties, ressemblent aux tembés de l'Ounyamouési. Lorsqu'ils immolent une vache, ils s'agenouillent dans l'attitude de la prière, joignant leurs deux mains et tournant la paume du côté du ciel ; ils articulent en même temps le mot *zou*, dont la signification lui est parfaitement inconnue. Je questionne vainement mon interlocuteur pour savoir si ce monosyllabe peut offrir un sens plus ou moins chrétien, et si par hasard ce serait une corruption du mot « Jésus. » Tout ce qu'il peut me dire, c'est que la circoncision n'est point pratiquée dans son pays, et qu'on ne s'y fait aucune idée ni de Dieu, ni de l'âme humaine. Une tribu appelée les Kouavis, composée d'hommes à peau blanche qui me ressemblent assez, vient souvent par eau faire des razzias de bétail. Leur arme principale est un grand couteau à double tranchant (2). Plus d'une fois les Amariens ont cherché à punir ces audacieuses tentatives, et, lancés à la poursuite de l'ennemi, ils ont pénétré jusqu'à une ville appelée Kisigouisi, où les habitants portent des robes de drap rouge. Les grains importés dans l'Amara proviennent, à ce qu'il pense, soit de l'Orient, soit du Kidi.

Cette enquête, à laquelle Roumanica prenait part comme interprète et qui paraissait l'intéresser vive-

(1) Ce lac est le Baringo, que n'a pas vu Speke ; et le cours d'eau semble devoir être l'Esoua dont plusieurs géographes ont, à tort suivant sir S. Baker, voulu faire la principale des sources du Nil Blanc. — J. B.

(2) Sont-ce les trafiquants en esclaves et en ivoire de Khartoum et de Gondocoro ? — J. B.

ment, l'a plus que jamais confirmé dans l'idée que je viens en effet des pays du nord, et que, ces pays fournissant des verroteries à l'Amara, je pourrais bien, comme je l'en ai flatté, frayer la voie à de nouveaux visiteurs.

Quelques jours après les espérances que mon Amarien m'avait fait concevoir furent augmentées et confirmées par un nouveau témoignage. Des hommes, venant du Kidi et porteurs d'une certaine quantité d'ivoire, se sont présentés chez mon hôte pour lui rendre hommage. « Ils ont vu naguère, disent-ils en répondant à mes questions, dans le pays d'où ils arrivent, des gens ressemblant à mes engagés. Mais, bien que ces étrangers fussent pourvus d'armes à feu, ils furent tous mis à mort par les gens du Kidi. » Précieux renseignement qui venait corroborer une conviction bien arrêtée chez moi, mais difficile à faire pénétrer chez les autres, à savoir que les trafiquants peuvent remonter par le Nil jusqu'au Kidi. Ainsi s'expliquait, d'ailleurs, comment le roi Camrasi avait pu se procurer, quelques années auparavant, certaines perles roses d'une espèce toute particulière, que les marchands de Zanzibar n'ont jamais songé à importer dans le Nyoro.

Durant les journées qui suivirent, ces rumeurs ne firent que se multiplier. Des trafiquants de l'Haiya (1), qui ont jadis négocié avec le Kidi, parlent « de Maures venus sur des navires pour faire le commerce dans

(1) Au nord-est du Caragoué. — J. B.

le nord du Nyoro; mais que les indigènes de cette contrée, trop sauvages pour comprendre ce dont il s'agissait, ont repoussés à force ouverte. » D'autres voyageurs du nord nous racontent comment des Maures venus pour trafiquer dans le Guéni et le Tchopi (1), ont péri sous les coups des naturels. Je crois pouvoir désormais garantir à mon hôte que, d'ici à quelques années, le commerce de son pays avec le nord prendra plus d'importance que n'en pourrait jamais acquérir celui qui se fait avec Zanzibar.

Enfin Camrasi lui-même, par manière de fanfaronnade, a fait informer Roumanica qu'il a lui aussi ses visiteurs étrangers. « Ils n'étaient pas encore dans le Nyoro, à la vérité, mais dans le Guéni, qui en dépend, et remontaient le Nil sur leur navire. Les gens du Guéni, attaquant ces nouveaux venus, les avaient tout d'abord repoussés en dépit de leurs canons, qui brisaient les arbres sur le bord du fleuve, et leur avaient pris beaucoup de marchandises, dont une partie lui avait été fidèlement apportée; aussi venait-il d'expédier des ordres en vertu desquels ses sujets devaient respecter les étrangers et les laisser parvenir jusqu'à lui (2). »

(1) Tous ces pays sont entre le Mwoutan-Nzigé et l'Esoua. — J. B.

(2) C'était là, comme la suite du récit le fera voir, un détail confus de ce qui se passait à Gondocoro, où les navires de commerce venaient de se montrer, et d'une expédition que M. Debono avait expédiée à Faloro dans le Médi, 3° 10'33" latitude-nord, 29° 30' 30" longitude-est. — *Note ajoutée par le capitaine Speke à sa seconde édition.*

C'est sous ces heureux auspices que le tambour du Ganda s'est fait entendre à nous. Un messager royal, Maoula, suivi d'une nombreuse escorte d'hommes, de femmes et d'enfants bien vêtus, menant leurs chiens en laisse et soufflant dans leurs flûtes de roseaux, transmet à nos oreilles avides le bienveillant appel dont il est chargé. Informé par notre ami Nyamgundou du désir que nous avions de le voir, et, de son côté, cédant à ses irrésistibles désirs, d'offrir l'hospitalité à des hommes blancs, Mtésa nous demande de l'aller trouver sans aucun retard. « Ses officiers sont chargés, dit Maoula, de nous fournir gratuitement tout ce dont nous aurons besoin, une fois entrés dans ses domaines. »

Je me décidai donc à partir, bien convaincu que je ne tarderais pas à résoudre définitivement le grand problème des sources du Nil. Ma seule inquiétude était de savoir si Grant serait en état de venir me rejoindre avant l'époque de mon retour. Je n'osais en effet présumer que je pourrais me risquer au-delà des frontières septentrionales du Ganda, Roumanica m'ayant affirmé que, depuis l'époque où ce pays avait été séparé du Nyoro, une guerre continuelle et des razzias sans cesse réitérées le mettaient aux prises avec toutes les contrées limitrophes.

Le 10 janvier 1862, je commençai cette nouvelle partie du voyage par une visite aux Arabes de Coufro. Je trouvai chez eux le premier échantillon de petits pois que m'ait offert cette partie du monde. Le lendemain nous campâmes à Louandalo, où Rosaro vint

nous rejoindre pour m'accompagner, suivant les instructions de Roumanica. L'ajournement de son départ avait eu pour objet de réunir un grand nombre de Nyambos, appelés à partager l'existence gratuite sur laquelle croient pouvoir compter ces voyageurs primitifs, dans des conditions pareilles aux nôtres.

Arrivés le 12 à Kisaho, dans ces montagnes de l'Haiya renommées pour leur ivoire et leur café, je fus informé qu'il fallait y attendre Maoula, Roumanica l'ayant retenu pour lui offrir en présent la sœur de Rosaro, mandée tout exprès. Elle était, il est vrai, l'épouse d'un autre, qu'elle avait déjà rendu père de deux enfants ; mais ceci n'importait guère, car ce dernier avait encouru, par je ne sais quel délit, la confiscation de tous ses biens. La halte du 13 se passa tant bien que mal au milieu d'une population uniquement occupée à boire du pombé ; puis, quand Maoula m'eut rejoint, nous nous remîmes en marche au son du fifre et du tambour. Ce fut ainsi que nous descendîmes des Montagnes de la Lune pour arriver, le 15, par une longue plaine d'alluvion, à cet établissement de Kitangoulé, dont nous avions tant de fois entendu parler, et où le roi tient en réserve des milliers de vaches. Ces plaines humides sont entourées de marécages où croissent d'épaisses forêts jadis peuplées d'éléphants ; mais, depuis que le commerce de l'ivoire s'est développé, ces animaux, harcelés sans cesse, ont fini par se réfugier dans les montagnes du Kisioua et du Haiya.

Le 16 janvier, nous sommes parvenus au bord de la

Kagéra, (1) ou rivière de Kitangoulé, qui, je m'en étais assuré en 1858, se jette au côté occidental du lac Victoria. Par malheur, au moment de la traversée, la pluie se mit à tomber et jeta le désordre dans nos rangs; je ne pus ni la dessiner (ce que Grant fit plus tard), ni mesurer exactement sa largeur ou sa profondeur. Il fallut même soutenir une longue discussion avec les superstitieux bateliers pour qu'ils me permissent de monter dans leur canot avec mes chasseurs. Ces pauvres diables s'imaginaient que leur Neptune, irrité d'un procédé si leste, les ferait chavirer ou dessècherait la rivière. Tout ce que je puis dire de la Kitangoulé, c'est qu'elle doit avoir une largeur moyenne de vingt-cinq mètres, qu'elle est encaissée entre deux hautes rives, et que les crocs de nos bateliers n'en touchaient pas le fond. La rapidité de son cours peut être évaluée à quatre nœuds par heure.

Je ne la voyais pas sans quelque orgueil puisqu'elle vérifiait l'exactitude des raisonnements scientifiques d'après lesquels j'avais conclu qu'elle devait être alimentée par des sources placées sur les hauteurs des Montagnes de la Lune, dont il fallait évaluer l'altitude, d'après la masse de ce courant, à huit mille pieds pour le moins, (2) précisément celle que nous leur voyons dans le Rouanda. Je me répétai ce que je m'étais dit chez Roumanica, lorsque m'apparurent pour

(1) A la page 125, ce mot est employé comme un nom propre. — J. B.

(2) Ces conjectures sont consignées dans le *Blackwood's Magazine* du mois d'août 1859. — H. S.



Antilope Nzoé du Kitangoulé. (Page 133)

la première fois les cônes élevés du Mfoumbiro, et en présence des renseignements géographiques réunis par moi de toutes parts, à savoir que ces hautes Montagnes de la Lune, continuellement saturées de pluie, donnent naissance au Congo comme au Nil, et aussi sans doute à cette branche du Zambèse qui porte le nom de Chiré (1).

Le district qu'arrose ici la Kitangoulé s'appelle Ndongo. C'est un véritable jardin de bananiers, et la contrée, généralement parlant, manifeste une fertilité surprenante. Dans ce sol humide, sous ce climat tempéré, toutes les cultures se font sans peine et donnent de merveilleux résultats. Voilà un véritable paradis de nègres, et je dois dire d'ailleurs que l'entretien des huttes et des jardins dénote des habitudes d'ordre, de propreté, de travail.

A Ngambési, Nasib m'a montré un petit éperon montagneux qui, du royaume de Nkolé, à notre gauche, se prolonge dans la direction du lac Victoria. Vers l'extrémité de l'éperon, et sur notre droite, se prolonge à perte de vue, une plaine bien boisée et marécageuse, parsemée de vastes étangs qui, m'assure-t-on, portaient bateau il y a peu d'années, mais se dessèchent maintenant par degrés, comme le lac de Rigi. Je suis porté à croire que le Victoria baignait originairement le pied de ces montagnes, et qu'il s'est trouvé réduit à ses limites actuelles par un abaissement progressif de son niveau.

(1) Nous ferons ici les mêmes réserves qu'à la page 123. — J. B.

Ngambési m'a frappé d'admiration aussi bien par la propreté, le bon ordre des habitations, que par la richesse du sol et la beauté des paysages. Sous ce double rapport, ni le Bengale ni Zanzibar n'ont rien de mieux à offrir.

Le lendemain, nous nous arrêtions à Semizabi, chez le gouverneur qui a l'administration de ce district pour Roumanica, et se nomme Isamgévi. Sa résidence était fort bien tenue. En avant, il avait fait élever ce qui, chez les nègres, équivaut à une église, c'est-à-dire un enclos avec trois petites huttes, ainsi mises à part afin de servir aux exercices du culte. Il fit danser devant nous quelques-unes de ces mendiantes (*vouichouézi* selon les uns, *mébandoua* selon les autres), qui, bizarrement vêtues d'étoffe d'écorce, couvertes de verroteries et de petites baguettes peintes, nous débitèrent en même temps une chanson comique; le refrain, pour lequel la danse s'interrompait, consistait en une sorte de roucoulement aigu, indéfiniment prolongé. Les fonctions que ces femmes remplissent participent de l'obscurité qui règne chez les nègres en toute matière concernant la religion. Suivant les uns, elles chassent les démons; suivant les autres, elles préservent du « mauvais œil. » En somme, elles prélèvent une taxe sur ces êtres naïfs, toujours disposés à s'imposer un sacrifice quelconque pour se concilier une divinité qu'ils ne sauraient définir, mais qu'ils supposent capable d'influer en bien ou en mal sur leurs destinées en ce bas monde.

A Kisouéré, nous touchons aux frontières de Rou-

manica. Derrière le groupe de montagnes sur lequel s'élève le village, commence, au nord, le royaume du Nyoro. C'est ici que Baraca doit me quitter pour se rendre chez Camrasi. Maoula, dont la résidence n'est qu'à une journée de marche, me plante là, comme un drôle qu'il est, sous prétexte d'avertir Mtésa par un message, ainsi qu'il en a reçu l'ordre, afin que le monarque avise aux moyens de protéger notre marche. « Les habitants du Ganda, me dit-il, sont une race turbulente que la crainte du bourreau peut seule tenir en respect ; et, dès que je lui serai signalé, Mtésa fera sans doute couper la tête à un certain nombre de ses sujets pour inspirer aux autres une terreur salutaire. » Je savais fort bien le néant de ces hâbleries, et je ne lui dissimulai pas mon incrédulité à cet égard ; mais, du moment où il m'abandonnait ainsi à moi-même, il fallut bien faire halte (1).

(1) La suite du récit prouvera au lecteur qu'il y avait dans les allégations de Maoula beaucoup plus de vérité que Speke n'était disposé à l'admettre. — J. B.

CHAPITRE VI

LE PAYS DE GANDA

Droit de provision exercé en faveur des hôtes du roi. — Exécutions préalables pour assurer leur tranquillité. — Nyamgundou sert de guide à ma caravane. — Usurpation d'insignes. — Masaka et le pokino. — La Mouérango. — Nyama-Goma. — Joie de Mtésa à la nouvelle de mon arrivée. — La Myanza. — Bandaouarogo, résidence royale. — Comment l'Ouddou est devenu le Pays de Ganda. — Gouvernement despotique. — Funérailles royales. — Succession au trône. — Hiérarchie de fonctionnaires. — Le roi ne peut mal faire. — Nyanzig. — Sorcières royales. — Audiences. — Cour de justice. — Étiquette. — Retraite religieuse. — Couronnement.

Comme nous étions ainsi arrêtés à la frontière du Ganda, nous vîmes arriver, le 23 janvier, un officier nommmé Maribou. Il était chargé de m'avertir que Mtésa, poussé par le désir de voir des hommes blancs, lui avait confié le soin d'aller dans le Caragoué chercher Grant et de l'amener coûte que coûte. Je profite de cette occasion pour écrire à mon compagnon de se mettre en route, s'il le peut, avec nos marchandises

les plus précieuses. « Il devra se méfier des propos qui circulent sur les difficultés du voyage dans le Ganda. Les malades y sont admis sans le moindre scrupule, et les ânes s'y promènent fort bien sans caleçons, n'en déplaise aux contradicteurs. S'il est hors d'état de se mouvoir, je le prie d'attendre que je sois arrivé chez Mtésa. Je remonterai le lac et la Kitangoulé pour l'aller chercher, ou du moins, je prierai le roi de lui envoyer des barques, son voyage par eau devant nous permettre d'explorer le lac plus à notre aise. »

Un certain nombre de messages plus impérieux les uns que les autres ont fini par ramener Maoula, que je force enfin à se mettre en marche. Il nous conduit tout droit chez lui, dans une résidence très-agréable, où il met à ma disposition une hutte vaste et bien tenue. Grâce à lui, nous avons, mes hommes et moi, des bananes à discrétion : « Maintenant que nous voici dans le Ganda, me dit notre hôte, vous n'aurez plus à payer votre nourriture. Partout où vous passerez la journée, l'officier du district doit vous pourvoir de bananes; à défaut de ceci, vos gens pourront en cueillir dans les jardins, car telle est la loi du pays en ce qui concerne les hôtes du roi. Quiconque serait surpris vous faisant payer la moindre chose, soit à vous soit à vos gens, encourrait un châtiment exemplaire. »

En conséquence, je suspendis immédiatement la distribution quotidienne des rassades. Néanmoins j'avais à peine pris cette mesure que tous mes gens se déclarèrent ennemis de la banane. « Les habitants, prétendaient-ils, peuvent se contenter de cette nourri-

ture à laquelle il sont habitués; mais un régime pareil ne saurait apaiser notre faim. »

Maoula, voyant que je prépare tout pour la marche, me supplie de prendre patience et d'attendre le retour du message envoyé au roi, c'est-à-dire une dizaine de jours, tout au plus. Quoique révolté de ce retard absurbe, il faut bien me résigner à dresser ma tente ; je refuse en revanche ses bananes, et mes gens, à qui je distribue des verroteries, comme par le passé, ont ordre d'acheter chaque jour leur ration de grain.

Cependant Maoula, peut-être avec l'espoir de m'empêcher d'avancer, s'est rendu chez un de ses amis pour y passer quelques jours ; mais je ne devais pas être forcé de l'attendre.

Dès le lendemain, Cachouchou, qui, de la part de Roumanica avait annoncé ma visite au roi du Ganda, me venait dire, par l'ordre de ce dernier, que « le prince éprouvait un tel désir de nous voir, qu'à la nouvelle de notre arrivée prochaine, il avait fait exécuter cinquante notables et quatre cents individus de basse extraction, attendu que, selon lui, s'il n'avait pas déjà reçu la visite des hommes blancs, la faute en était aux dispositions querelleuses de ses sujets ». Effectivement Mtésa m'adressait, en même temps que Cachouchou, deux de ses chefs, avec l'ordre d'amener ma caravane et celle du docteur Kyengo.

Ensuite j'ai vu arriver notre ancien ami Nyamgundou, qui avait le premier informé Mtésa de notre séjour dans le Soui et de l'intention que nous avions de lui faire une visite : « C'est donc bien vrai, s'était

écrié le monarque plein de joie ; l'homme blanc veut me voir ! » Et il avait fait remettre à Nyamgundou quatre vaches pour qu'elles me fussent conduites sans retard, en lui recommandant de m'amener vers lui au plus tôt.

Nyamgundou prétend me laisser continuer mon voyage sous l'escorte de Maoula et aller lui-même chercher Grant au Caragoué. Cela ne me convenait pas, et je lui dis naïvement que, las des procédés de son indigne collègue, je renonçais à marcher sous sa conduite. Nyamgundou m'offrait alors de me laisser quelques-uns de ses « enfants » pour me servir de guides, ajoutant que « les ordres du roi ne seraient pas remplis, si une partie de ma caravane restait en arrière. Nous argumentâmes ainsi longtemps, moi pour le garder, lui pour exécuter à la lettre la mission dont il était chargé. Je fis valoir en dernier lieu mon autorité, supérieure à celle de mes « enfants », et ceci termina la discussion. Il fut convenu que nous partirions dès le lendemain matin, aussitôt que les vaches seraient arrivées de Kisouéré.

Néanmoins, le lendemain, Nyamgundou n'avait pas encore paru à l'heure dite. Je voulus partir sans lui et je donnai l'ordre de lever le camp. Bombay s'y opposa, si grossièrement que, pour conserver mon autorité, je fus obligé de lui asséner trois coups de poing, dont le dernier lui fit jaillir le sang du nez. C'est la première et la dernière fois que j'ai dû recourir dans ce voyage à une correction manuelle; mais j'y ai été forcé car, pour maintenir la subordination hiérar-

chique, je ne pouvais pas faire fustiger Bombay par un de ses subalternes.

Longeant ensuite les montagnes à notre gauche, et laissant à droite une vaste plaine coupée de nombreux étangs, nous nous arrêtâmes dans un village situé au pied d'une petite élévation, du haut de laquelle j'aperçus, pour la première fois depuis mon départ de Cazé, les eaux du lac Victoria. Nyamgundou me traitait avec une courtoisie charmante; il ne manquait jamais de s'agenouiller en m'adressant la parole, et avait mis tous ses « enfants » sur le pied de veiller sans cesse au bien-être du camp.

Sauf la traversée des étangs, pénible quelquefois, et dans tous les cas trop fréquente, le voyage s'est continué dans d'excellentes conditions à travers de fertiles jardins, dont les maîtres se sauvaient au bruit de nos tambours, certains d'être arrêtés et punis s'ils se permettaient de jeter les yeux sur « les hôtes du roi. » Leurs huttes dans les villages nous sont assignées, à moi et à mes hommes, sans autre cérémonie. Les Nyambos de l'escorte y pillent tout ce qui leur convient, et j'ai grand'peine à les arrêter, car ce sont là, disent-ils, des représailles qu'ils exercent contre les gens du Ganda qui, mainte fois, dévastèrent le Karagoué. D'ailleurs les lois du pays où nous sommes leur reconnaissent le droit de vivre sur l'habitant, et les Nyambos ne me voient pas d'un bon œil restreindre l'exercice de ce droit.

Durant une halte que nous faisions pour attendre les femmes de Nyamgundou, un beau jeune homme

m'a remis une lettre de Grant. Il portait la peau d'un chat tigre ou serval, roulée autour de son col; décoration réservée aux individus de race royale. Blessé de cette usurpation, Nyamgundou fit saisir le messager, et lui prouva qu'il n'appartenait à aucune des branches de la famille royale. « Maintenant continuait-il, comment ce malheureux expiera-t-il sa folle présomption?... L'affaire portée devant Mtésa, nul doute qu'elle ne lui coûtât la tête... Si donc il en est quitte au prix de cent vaches, n'aura-t-il pas fait un bien bon marché?... » Tout le monde, sur ce point, fut du même avis, même l'accusé, qui se soumit au jugement rendu contre lui et se laissa paisiblement enlever par ses deux farouches acolytes l'ornement illégal qui lui coûtait si cher.

Au village de Mérouca, situé sur d'admirables montagnes couronnées de la végétation la plus variée, résident plusieurs grands personnages, dont le principal est une tante du roi. Nous avons échangé quelques présents, et je passerais volontiers un mois dans ce beau pays où la température est à souhait, où les chemins sont larges et bien entretenus, les huttes parfaitement propres, les jardins cultivés avec des soins irréprochables. Les promenades que je faisais au hasard me montraient partout l'abondance et ce qui aurait dû être la richesse. Je m'imaginais, en regardant ce paysage aux formes paisibles et ses molles ondulations de terrain, que la contrée tout entière avait dû se trouver, à une époque antérieure, de niveau avec ses sommités actuelles; c'est l'incessante action des eaux

qui sans doute a creusé peu à peu ces vallons charmants et formé leurs pentes boisées; en effet, on n'y voit aucune de ces tranchées abruptes, de ces murailles de quartz qui, dans le Soui et le Caragoué, tranchant par leurs reliefs hardis sur ces formations aquatiques, signalent la présence de volcans souterrains (1).

Le 2 février, nous entrions dans le chef-lieu d'un gouvernement compris entre les embouchures de la Kitangoulé et de la Catonga, et confié à un *pokino*. Le chef-lieu s'appelle Masaca et forme un groupe considérable de huttes gazonnées, que de vastes enclos séparaient l'une de l'autre et qui couvraient toute la cime d'un coteau. Je fus requis de me retirer à quelque distance, dans certaines habitations qui m'étaient assignées, pour y attendre la visite de Son Excellence, provisoirement absente. Cette visite eut lieu dès le lendemain avec toutes les formes requises. Le gouverneur, suivi d'un grand nombre d'officiers, m'amenait une vache et fit déposer en outre, devant ma tente, plusieurs pots de pombé, d'énormes cannes à sucre et une bonne provision de ce café que le pays produit en abondance. Il y pousse sur des arbres touffus, où les fèves adhèrent aux branches par paquets semblables à ceux que forment les graines du houx.

Durant cette audience, le pokino a eu à juger un

(1) Il sera utile de comparer ce passage et ceux auxquels il fait allusion (V. le chap. v de ce livre) aux doctrines énoncées par sir R. Impey Murchison et reproduites par sir S. Baker. Nous les avons exposées dans le *Tour du Monde* n° 366 et suiv.; ou 1867, 1er vol., particulièrement à la page 44. — J. B.

différend élevé la veille entre les Nyambos de mon escorte, et les habitants de Sangoua, qui avaient voulu défendre leurs biens, malgré l'intervention de mes gens qui soutenaient les Nyambos. Le pokino donna tort immédiatement aux villageois; car, d'après les lois, ceux-ci ne pouvaient jamais se croire le droit de porter la main sur un des hôtes du roi. Il eut ensuite à se prononcer sur les plaintes de Maoula, qui venait de nous rattraper et qui maltraitait fort en paroles l'excellent Nyamgundou. J'exposai sincèrement l'affaire et je priai le pokino d'expulser de mon camp ce guide indocile, dont je ne voulais plus à aucun prix. Son Excellence ne jugea pas que cela fût possible à l'encontre de la nomination royale; mais, raillant Maoula d'avoir ainsi « laissé partir l'oiseau qu'il tenait dans ses mains, » il le rejeta au second rang, et décida que nous marcherions sous la conduite de Nyamgundou. En échange d'un paquet de fil d'archal que je me permis d'offrir au gouverneur, il me donna trois grandes couvertures d'étoffe d'écorce, « dont j'aurais besoin, me dit-il, pour traverser les nombreux ruisseaux qui allaient se trouver sur ma route. » Tout ceci réglé, il fallut encore attendre vingt-quatre heures, car plusieurs de mes gens tremblaient de la fièvre qu'ils avaient prise, selon toute apparence, dans les abominables marécages où nous avions pataugé plusieurs jours de suite. Au surplus, nous n'étions pas en peine de nourriture. Nulle part encore, je n'avais vu tant de bananiers; leurs fruits jonchaient littéralement le sol, bien que les brasseries et les buveurs du pays fussent

en activité du matin au soir, et que les seconds se gorgeassent en outre de bananes cuites.

Ce merveilleux pays m'étala longtemps les mêmes richesses. Le nombre des cours d'eau n'y diminue guère, mais le voyageur n'en est pas toujours gêné; attendu que, sur beaucoup d'entre eux, on a jeté des passerelles de bambous ou des troncs de palmiers.

A Kibibi, nous sommes chez Nyamgundou. Je m'y arrête une journée pour tirer des buffles. Maoula, de plus en plus malveillant, veut m'imposer une halte de quelques journées pour prendre les devants et aller prévenir le roi de notre arrivée. Nyamgundou se refuse à cette combinaison, qui le mettrait en désaccord avec les instructions du monarque. Satisfait de sa conduite, j'acquitte libéralement ma dette d'hospitalité, ce qui augmente encore l'humeur boudeuse de Maoula; mais ne nous empêche pas de pousser en avant.

A Nacatéma, nous avons vu passer un convoi de cent vaches, adressé à Roumanica par mon nouvel hôte, qui lui témoigne ainsi sa reconnaissance de ce qu'il m'a laissé partir. C'est là le seul mode de correspondance en usage chez ces « grands rois. »

Le 13 février, nous rencontrâmes un cours d'eau, large d'au moins 274 mètres, sur les deux tiers duquel on avait jeté un pont. C'était la rivière Mouérango, dont la première vue me parut lever toutes les incertitudes qui me restaient encore sur la véritable direction des torrents que j'avais remarqués dans les environs de la Catonga. Ici, plus de doutes, car cette masse d'eau allait bien évidemment vers le nord. J'avais donc at-

teint la pente septentrionale du continent et découvert, selon toute apparence, une des branches par lesquelles le Nil se jette hors du lac Victoria. Je fis observer à Bombay la direction du courant, et, rassemblant les gens du pays, je leur demandai d'où sortait la rivière. Selon quelques-uns, c'était des montagnes au sud ; mais la plupart lui donnaient le lac pour point d'origine. Je discutai la question avec les uns et avec les autres, bien persuadé, d'abord, qu'un courant de cette importance ne pouvait s'alimenter ailleurs que dans le lac. Tous se rallièrent peu à peu à cette idée, et m'assurèrent en outre que la Mouérango se dirigeait dans le Nyoro, vers le palais de Camrasi, où elle se jetait dans le Nyanza, c'est-à-dire, vu la confusion des termes qu'ils emploient, dans le Nil lui-même, considéré comme une annexe et un prolongement du Grand-Lac (1).

Sur la rive droite de la Mouérango, dans la station de Nyama-Goma, j'ai trouvé une foule de gens de connaissance : le grand ambassadeur Irungou avec sa suite nombreuse; mon excellent ennemi Makinga et la députation qu'envoyait Souvouarora pour apporter le tribut de fil de fer en dédommagement de la mort de

(1) Il peut y avoir ici plusieurs erreurs : Speke, deux pages plus bas, semble moins sûr que la Mouérango sorte du lac Victoria; il a confondu cette Mouérango avec la Kéfour, que sir S. Baker fait sortir des montagnes situées entre les lacs Albert et Victoria ; de plus, les cours d'eau *effluents* du Victoria, vers le Nord, dans les frontières de Mtésa, sont des *affluents* du Nyanza appelé le lac Albert par Baker et dont Speke n'admettait pas l'importance dans sa théorie ; car, pour lui, le *Grand Lac* c'est le Victoria. — J. B.

sa fille, que Mtésa avait fait demander en mariage; en tout, une centaine d'hommes à peu près. Depuis un mois entier, ils attendaient la permission d'avancer vers le palais du roi; aussi le désert s'était-il fait dans un circuit de plusieurs milles : les habitants avaient pris la fuite, on ne voyait plus une banane sur les arbres, et c'est à peine si, de temps à autre, en fouillant la terre, on rencontrait quelques patates douces. Ce riant et fertile pays était affamé, tout simplement parce que l'orgueil du souverain se refusait à un mode plus expéditif de régler les choses, à une hospitalité plus libre et plus familière. Il y avait là de quoi m'alarmer, d'autant plus que, s'il fallait en croire les propos unanimes de ceux qui m'entouraient, cette sorte de procédés était dans la tradition, dans les usages du pays, et dérivait des soins que se donnent les « grands rois » pour s'entourer de respect, maintenir leur dignité, augmenter leur prestige. Bombay insistait là-dessus et semblait fort tenté de railler ma crédulité au sujet des avances par lesquelles on m'avait attiré jusque-là. « Tout étranger en reçoit de pareilles, disait-il en riant ; mais, quand le roi les a sous sa main, il ne songe plus qu'à se grandir, aux yeux de ses sujets, par les dédains dont il accable le nouveau venu. »

En effet, Nyamgundou déclare ne pouvoir passer outre sans autorisation préalable, et voudrait jeter les yeux sur les présents que je destine à Mtésa. Je me retranche dans ma dignité pour refuser de lui complaire à cet égard : « Une bagatelle pareille ne saurait, lui dis-je, donner lieu à aucune méfiance, à aucun ma-

lentendu, car je ne suis pas un marchand en quête de gains quelconques, mais un voyageur venu à grands frais pour voir le roi de ce pays. »

Il finit par consentir à se charger d'un message de moi pour Mtésa et j'employai les journées d'attente à donner un uniforme à ma troupe que je dressai aussi à quelques évolutions. Je suis monté sur une hauteur pour y jouir de la vue du lac ; mais je n'ai pas pu vérifier d'où sortait la Mouérango, qui en définitive pouvait provenir, non du grand lac Victoria, mais d'une des vastes nappes d'eau que j'avais traversées sur la route, la veille du jour où j'avais rencontré cette rivière. J'avais lieu de craindre qu'en me voyant sur la hauteur, on ne m'accusât de me livrer à quelques pratiques de sorcellerie. Enfin la famine devenait pressante et je commençais à perdre patience lorsque, dans la soirée du 17 février, Nyamgundou, plus courtois et plus souriant que jamais, revint s'agenouiller à mes pieds.

Petit à petit, j'appris qu'arrivant au palais en l'absence du roi, il avait dû aller le rejoindre à bord de ses bateaux de plaisance, dans cette partie du lac à laquelle j'ai donné depuis le nom d'anse Murchison. Mtésa, longtemps incrédule au récit de mon arrivée, s'était mis à danser de joie, protestant « qu'il ne mangerait pas avant de m'avoir vu. — Eh quoi ! s'était-il écrié, se peut-il que l'homme blanc ait fait tant de chemin pour venir me voir ?... Que de force ne lui faut-il pas quand il franchit si vite de telles distances !... Puisqu'il aime le lait, voici sept vaches, dont

quatre bonnes à traire, et que vous lui donnerez de ma part ; vous en aurez trois pour l'avoir amené si promptement.... Je ne puis le faire venir ici, où je n'ai rien de ce qu'il faut pour une réception convenable. Le pèlerinage que j'accomplis en ce moment devait durer sept jours encore ; mais je suis tellement impatient de voir le blanc que je vais me rendre immédiatement au palais, d'où je lui enverrai aussitôt l'ordre de marcher en avant. »

Vers midi, le jour suivant, quelques pages vinrent en courant nous avertir qu'il fallait nous mettre en marche sans une minute de retard : ainsi l'avait ordonné le roi, bien décidé à faire diète jusqu'au moment où j'aurais paru devant lui, tant il avait à cœur de me témoigner toute sorte d'égards. En attendant, il serait fort aise de recevoir un peu de poudre à canon. Je lui expédiai aussitôt, par ces pages eux-mêmes, une petite quantité de la précieuse denrée, et je n'eusse pas demandé mieux que de les suivre à l'instant; mais, parmi mes hommes, quelques-uns étaient malades, d'autres fourrageaient aux entours du camp, et notre départ ne put avoir lieu que dans la soirée. A certaine distance de la station, nous rencontrâmes un cours d'eau bien autrement large que la Mouérango, et qui porte le nom de rivière (*moga*) Myanza. Il était assez profond pour me réduire à le traverser mes habits sous le bras, et s'écoulait dans la Mouérango, mais avec un courant aussi peu prononcé que possible. Les gens du pays m'assurèrent qu'il prenait sa source, non dans le lac, comme

Résidence de Mtésa (page 149). Kampala ?

la Mouérango, mais dans les montagnes du sud, et qu'on n'avait pas songé à y jeter des ponts, vu qu'il était guéable toute l'année. Ce rapport me parut de tout point conforme au bon sens; car bien que son lit soit plus large que celui de la Mouérango, la Myanza, partout également basse, n'a pas de courant central, de cunette, pour ainsi dire, tant soit peu profonde. Nous étions, du reste, au moment le plus favorable pour apprécier l'importance relative des deux rivières, au cœur de la saison sèche, où la plus grande partie des hautes herbes vient d'être livrée aux flammes. Il faisait presque nuit quand nous eûmes traversé la Myanza, et nous dûmes chercher, dans le voisinage, l'endroit le plus convenable pour y dormir. Le palais du feu roi Sounna, se trouva bientôt sur notre route et nous eût merveilleusement convenu; mais il fallut pousser plus avant, car il n'est pas permis de pénétrer dans les mystérieuses profondeurs de ces habitations où dorment en paix les rois défunts.

Le 19 février, nous arrivâmes en vue de Bandaouarogo, où se trouve la résidence de Mtésa. Toute une colline était couverte de huttes élevées, dont je n'avais pas encore vu les pareilles sur le continent africain. Je voulais me rendre immédiatement au palais, mais les officiers chargés de ma personne s'y opposèrent énergiquement. En conséquence, pour faire honneur au roi, je me bornai à commander à mes hommes de faire feu. Nous fûmes immédiatement menés vers un groupe de huttes passablement malpropres, qui ont été tout spécialement construites, à ce qu'on m'as-

sure, pour loger les hôtes du roi. C'est ici que les trafiquants arabes s'arrêtent invariablement lors de leurs visites périodiques, et je dois faire comme eux.

Cette assimilation ne me convenant guère, je me mis à revendiquer mes droits de « prince étranger, dont le sang royal n'était pas fait pour de pareilles ignominies. » Néanmoins je finis par céder aux représentations du suppliant Nyamgundou, et je fis nettoyer ma hutte à grand renfort de torches qu'on promenait sur le sol, attendu que, dans ces régions caniculaires, les habitations sont toutes plus ou moins infestées de ces petits insectes sauteurs que les Russes qualifient de « hussards noirs. » Une fois que j'y fus installé, les pages de la maison royale vinrent au galop me rendre visite, et me dire de la part du roi que, « désolé de n'avoir pu me recevoir à cause de la pluie, il me verrait dès le lendemain avec la joie la plus vive. »

Toute l'ambassade de Souvouarora est venue s'installer un peu plus tard dans une réunion de huttes voisines de celles que j'occupais, et, durant la nuit, ne s'inquiétant guère de troubler mon sommeil, Irungou est entré chez moi, suivi de ses femmes, pour me demander des verroteries.

Ici, avant de raconter les rapports que j'ai eus avec Mtésa, sa famille et sa cour, je crois utile de donner les renseignements que j'ai pu recueillir sur l'origine du royaume de Ganda, sur le gouvernement qui l'a rendu puissant et redouté parmi ses voisins, et sur le cérémonial qu'on observe soit pour l'hérédité de la couronne ou pour les audiences du roi.

Jadis les Houmas du Nyoro considéraient, à cause de leur extrême fertilité, comme leur jardin toutes les terres qu'ils possédaient sur les rives du lac Victoria. Pour eux, les peuples qui cultivaient ce sol fertile et dont le premier devoir était de nourrir et d'habiller la caste gouvernante, n'étaient que des esclaves. Les Houmas tiraient de ce littoral le café et les autres produits nécessaires à la consommation de la capitale avec les vêtements d'écorce (*mbougous*), que fournissaient des figuiers inépuisables. Cette région opulente était alors nommée par eux l'Ouddou, c'est-à-dire le pays des esclaves. Or, il y a de cela huit générations, un chasseur du Nyoro nommé Ganda, vint, avec une meute de chiens, une femme, une lance et un bouclier, poursuivre le gibier dans la vallée Catonga, qui n'est pas fort éloignée du lac. Cet homme n'était pas riche, mais son habileté le popularisa bientôt parmi les malheureux indigènes, qui le suivaient en foule, avides de venaison, et qui finirent par lui proposer d'être leur roi. « Ils étaient las, prétendaient-ils, d'envoyer leurs tributs à un souverain tellement éloigné d'eux, qu'une génisse, partie dans le ventre de sa mère, avait le temps de mettre bas, et la nouvelle née de produire à son tour, avant que le présent fût parvenu à destination (1). » Ganda hésitait d'abord, alléguant à ses solliciteurs qu'ils avaient déjà un monarque; mais, sur de nouvelles instances, il se décida, prit la couronne, et le peuple, pour qui le nom de son bienfaiteur était sacré,

(1) Quant à la distance, il y a ici une véritable exagération africaine. — J. B.

décida que tout le pays entre le Nil (1) et la Catonga s'appellerait Ouganda, c'est-à-dire Pays de Ganda, et que le roi de ce nouvel État prendrait le nom de Kiméra. Le soir même, Kiméra monta sur une pierre, tenant sa lance à la main, tandis que sa femme et son chien étaient assis à côté de lui. On affirme, encore aujourd'hui, que le rocher conserve la trace des pieds du roi, la marque laissée par le bois de la lance, l'empreinte de la femme et celle du chien. Toutes ces circonstances miraculeuses, rapportées au puissant monarque du Nyoro, l'affectèrent à peine : « Laissez, disait-il dans sa magnifique nonchalance, laissez ce pauvre affamé chercher sa nourriture où il voudra. » Kiméra n'en fonda pas moins sa dynastie; et Mtésa, qui n'est pas encore couronné, est son septième successeur.

Tous ces rois ont suivi le même système de gouvernement qu'avait institué Kiméra ; c'est lui qui les a rendus, peu à peu, la terreur des pays voisins. Kiméra, exalté par son élévation soudaine, se montra fier et tyrannique ; il groupa autour de lui une espèce de phalange vaillante, un camp belliqueux de grands officiers. Récompensant largement, il châtiait avec rigueur. Bientôt il prit un train de vie magnifique. Il se donna le palais le plus vaste, le harem le plus nombreux, les officiers les plus recherchés par leur parure, un trône

(1) Nous devons avertir ici le lecteur, une fois pour toutes, que ce que Speke appelle le Nil est le cours d'eau qui va du lac Victoria se jeter dans le lac Albert, et dont il ne nous a pas donné le nom d'après les naturels. — J. B.

pour siéger solennellement, voire une ménagerie de plaisance; bref, ce qu'il y avait de mieux en tout genre. Il fit construire des barques de guerre, à la place des canots dont les indigènes s'étaient servis jusqu'alors ; il constitua des armées qui devaient maintenir intacts son ascendant et sa gloire : somme toute, un gouvernement parfait dans l'ordre d'idées où se place un peuple non civilisé. On traça des grandes routes d'un bout du pays à l'autre, et on jeta des ponts sur les rivières ; il fut défendu de bâtir une maison dépourvue des attenances nécessaires à sa propreté; personne, même parmi les plus pauvres, n'eut le droit de sortir sans vêtement. Toutes ces lois avaient pour sanction unique la peine de mort.

Après le décès de Kiméra, la prospérité du Pays de Ganda ne fit qu'augmenter. L'espèce d'aristocratie officielle qu'il avait fondée se montrait aussi fière de sa servitude que le roi créé par elle pouvait l'être de la dominer. Kiméra fut enterré en grande cérémonie, après que son cadavre, placé sur une planche à la bouche d'une espèce de four en terre cuite, chauffé en dessous, eut été convenablement desséché, trois mois durant, par les soins de son plus fidèle compagnon. Cette longue opération terminée, on lui coupa la mâchoire inférieure qu'on enveloppa d'un beau travail de verroteries, de même que le cordon ombilical précieusement conservé depuis la naissance de Kiméra. Ces reliques furent mises à part. Mais le corps lui-même, placé dans une tombe, y demeura sous la garde perpétuelle de l'officier indiqué déjà, et d'un certain nombre

de femmes favorites du défunt souverain. Vivant du produit des jardins qu'elles cultivaient autour de la tombe, elles ne devaient jamais s'exposer aux regards de son successeur.

Kiméra, pourvu de tant de femmes, laissait un bon nombre de princes et tout autant de princesses. Parmi les premiers, les grands officiers prirent pour roi celui qu'ils jugeaient le plus apte au gouvernement du pays, et le choisirent de naissance inférieure, au moins du côté de sa mère, de peur que cet élu ne les écrasât de son orgueil. Les autres furent placés avec leurs femmes sous la surveillance d'un gardien, dans un groupe de huttes, afin de prévenir toutes chances d'intrigues et de dissensions. Ils devaient continuer à vivre ainsi jusqu'à l'époque où le monarque désigné, parvenu à l'âge de discrétion, prendrait solennellement la couronne; à ce moment on se réservait de les brûler tous, excepté deux; ces derniers conservés en cas d'accident, et destinés à demeurer près du roi aussi longtemps qu'il lui plairait d'avoir des compagnons de sa race : le jour où ceci ne lui conviendrait plus, l'un d'eux serait exilé dans le Nyoro, et l'autre recevrait, dans le Ganda même, des domaines assez considérables pour subvenir à tous ses besoins. Il fut également pourvu au sort de la mère du roi vivant, laquelle était devenue reine douairière. Elle partageait avec son fils toutes les femmes du roi défunt, à l'exception de celles qui gardaient le tombeau, n'ayant toutefois que le droit de choisir alternativement et en second. Son palais, duquel dépendaient de vastes domaines, était presque égal

à celui de son fils, qu'elle continuait à guider dans le gouvernement du pays, gardant ainsi, pour tout le temps de la minorité, la substance et la réalité du pouvoir, en ce sens du moins qu'aucun changement politique essentiel n'avait chance d'aboutir s'il n'était sanctionné par elle. Les princesses du sang royal devenaient les femmes du roi leur frère, personne autre n'ayant le droit de les épouser.

La mère et le fils avaient respectivement leur commandant en chef et maints officiers de haut rang, dont voici les fonctions suivant l'ordre hiérarchique : la femme qui a donné ses soins lors de la naissance du roi ; la sœur de la reine, qui sert de barbier au roi ; les divers gouverneurs de province ; le grand amiral de la flotte, le tuteur des sœurs du roi, le facteur, les deux bourreaux, l'inspecteur des tombeaux, le brasseur, le cuisinier, les pages porteurs de messages et surveillants des femmes, puis des centaines d'officiers et les musiciens subalternes ; enfin un chef des gardes du corps qui sont renouvelés tous les mois, un officier chargé d'arrêter les rebelles, et un chef qui a pour fonctions d'interpréter les volontés de l'esprit marin habitant les profondeurs du lac Victoria.

Généralement parlant, ces officiers doivent résider à la cour autant qu'il leur est possible. S'ils négligent ce devoir, négligence attribuée à la désaffection ou à l'insolence, ils perdent leurs terres, leurs femmes et tout ce qu'ils possèdent. Le produit de la confiscation passe à des courtisans plus zélés. Une mise élégante est de rigueur, et toute infraction à ce luxe réglemen-

taire peut, en certaines circonstances, coûter la vie à celui qui se l'est permise. Toutefois, cette peine trop rigoureuse est fréquemment remplacée par une amende qui s'acquitte en bétail, chèvres, volailles ou fil de laiton.

Dans le Ganda, on renchérit sur une espèce de dogme politique professé dans certains Etats de l'Europe, où le roi ne peut mal faire : ici, toute mesure royale compte pour un bienfait dont on doit rendre grâces au souverain, même pour le cas d'une amende qu'il vous inflige ou d'une fustigation qu'il vous fait administrer. Ces corrections, après tout, ne sont-elles pas salutaires ? Pour en rendre grâces, on se traîne sur le sol, tantôt sur le ventre, tantôt en roulant sur soi-même, et avec ces petits gémissements entrecoupés par lesquels les individus de la race canine témoignent leur plus vive satisfaction. Cela fait, le courtisan se relève tout à coup, saisit une baguette, car les lances nesont pas tolérées à la cour, et, feignant de charger le roi, il lui débite avec une rapidité surprenante les assurances multipliées d'une fidélité à toute épreuve. Voilà quel est le salut de la grande étiquette ; il en est un autre, de moindre valeur, pour lequel on s'agenouille dans l'attitude de la prière en étendant les bras à chaque instant et en réitérant certaines formules. Des mots que l'on prononce alors celui de « nyanzig » est le plus fréquemment employé. De là vient que cette manifestation a pris le nom générique de *nyanzig,* expression si souvent reproduite que j'ai dû me résoudre à la faire passer dans notre langue, soit comme

substantif, soit comme verbe, selon que la circonstance pourra l'exiger. On comprendra aisément qu'un pareil cérémonial, se renouvelant à toute minute, empiète beaucoup sur l'expédition des affaires ; mais le roi, qui ne perd pas de vue les nécessités de son budget, s'arrange pour constater à chaque instant quelque menu délit, prononcer la sentence de mort, liquider la compensation qu'il accepte, et maintenir ainsi la recette au niveau de la dépense.

Lorsqu'il se tient debout ou assis, personne n'oserait demeurer droit devant lui ; on ne doit l'approcher qu'en rampant et le regard à terre ; auprès de lui, on s'agenouille ou on s'accroupit. Toucher au trône, aux vêtements du roi, même par hasard, ou lever les yeux sur ses femmes, entraîne de soi la peine capitale. Si le roi tient un de ses levers, une de ses audiences de cérémonie, il garde toujours à sa portée un certain nombre de sorcières. Appelées à détourner le mauvais œil, elles parlent avec une voix factice dont les notes aiguës ont presque la valeur d'un cri perçant. Sur la tête, elles ont des lézards séchés ; autour de la taille, des tabliers de peau de chèvre fort exigus et bordés de clochettes ; elles ont aussi de petits boucliers et des lances décorées d'une houppe de filasse. Comme service actif, elles font circuler à la ronde les coupes remplies de vin de banane. Pour achever le tableau d'une cour africaine, qu'on se figure une foule de pages sans cesse prêts à transmettre de tous côtés, en courant toujours, les ordres du prince. Une allure moins rapide, attestant leur négligence, leur coûterait infailli-

blement la tête. N'oublions pas le symbole national dont nous avons déjà parlé, mais sur lequel nous revenons parce qu'on le rencontre à chaque pas : le chien, les deux lances et le bouclier.

Quand l'assistance s'est accroupie en un large demi-cercle, ou bordant sur plusieurs rangées les trois côtés d'un carré au centre duquel sont les tambours et autres musiciens, le monarque, majestueusement assis sur son trône, lance à peu près dans la forme suivante ses décrets quotidiens : « Les troupeaux, les femmes, les enfants ne sont pas assez nombreux dans le Ganda; il importe qu'une armée d'un à deux mille hommes parte immédiatement pour aller piller le Nyoro.... Les habitants du Saga ont insulté mes sujets et doivent eux-mêmes être asservis : ceci rend essentielle la formation d'une autre armée aussi forte que la première, et qui combinera ses opérations avec celles de la flotte... Les gens du Haiya, dans ces derniers temps, ont omis d'acquitter le tribut qu'ils me devaient; il faut que des taxes soient levées sur eux... » Le commandant en chef désigne alors les officiers généraux qui lui semblent le plus aptes à conduire ces diverses opérations, et, si son choix est approuvé par le roi, l'affaire se trouve réglée en ce qui concerne la cour. Ces officiers ont alors à composer leur état-major comme ils l'entendent, et c'est aux subordonnés ainsi choisis à se procurer les soldats dont ils ont besoin; après quoi, la campagne commence. En cas d'échec, on envoie des renforts, et les déserteurs, flétris du nom de « femmes, » périssent châtiés de leur couardise. Tout exploit marquant,

en revanche, est récompensé par un grade supérieur. Le roi reçoit en grande pompe, au retour de la guerre, les officiers de son armée; il écoute le récit détaillé de leurs hauts faits et distribue libéralement, à titre de récompense, les femmes, le bétail, et l'autorité, qui sont les trois grandes sources de richesse dans ces régions.

A défaut d'affaires plus importantes, la cour se transforme pour ainsi dire en tribunal d'assises. Les officiers amènent les accusés et font leur rapport. La sentence est immédiatement rendue, sentence de mort, impliquant peut-être les tortures les plus atroces, sans autre forme de procès, sans investigations préalables, et probablement à l'instigation de quelque personnage en crédit, animé de passions plus ou moins malveillantes. Si le prévenu essaye de se justifier, sa voix est couverte aussitôt par une clameur réprobatrice, et la misérable victime sort entraînée par ces mêmes officiers empressés de montrer leur zèle. De jeunes vierges, filles de quelques grands officiers, dans un état de nudité complète et l'épiderme luisant de graisse, mais tenant des deux mains, devant elles, par un reste de pudique scrupule, un petit carré d'étoffe, sont offertes par leur père, soit en expiation de quelque offense commise, soit tout simplement pour alimenter le harem. Tel ou tel officier, de ceux à qui sont confiées les arrestations, reçoit l'ordre de traquer certains de leurs collègues coupables de quelque délit, et de confisquer leurs terres, leurs femmes, leurs enfants, en un mot tout ce qu'ils possèdent. Tel autre, dont le sa

lut n'est pas absolument régulier, est désigné comme devant être livré au bourreau. Chacun de ceux qui l'entourent se lève à l'instant même, les tambours battent pour couvrir ses cris, et le malheureux, garotté en quelques secondes, est emporté par une douzaine d'assistants. Un troisième subira bientôt après le même sort pour avoir, en s'asseyant à terre, exposé aux regards un ou deux pouces de sa jambe nue, ou parce que son vêtement d'écorce n'est pas noué tout à fait selon l'ordonnance. Chèvres, vaches, volailles, arrivent à la file ; ce sont des amendes qui rentrent au trésor. Celui qui s'acquitte ainsi les caresse d'abord du plat de la main, qu'il applique ensuite à son visage, pour montrer que le don volontaire ne recèle aucun principe malfaisant ; il remercie en même temps le roi de le tenir quitte à si bon compte, et se retire en souriant, heureux et pardonné, dans les rangs des courtisans accroupis. Parfois ce sont d'immenses troupeaux, de longues chaînes de femmes et d'enfants, produits d'une razzia victorieuse ou de plusieurs saisies pratiquées coup sur coup au détriment de rebelles. En effet, pour apaiser la colère du monarque, nul don n'est aussi efficace que celui de jeunes beautés qui, après avoir habité le harem, seront distribuées comme récompense de quelques services éclatants, à des officiers fidèles.

Les magiciens du roi lui apportent des « baguettes charmées, » bâtons de toute forme auxquels ils supposent des vertus surnaturelles, ou des terres de couleur, également douées d'une influence particulière.

Le grand maître des chasses amène au pied du trône, logés dans de grandes corbeilles d'osier, les antilopes, chats sauvages, porcs-épics, et jusqu'aux rats d'étrange espèce qui se sont trouvés pris dans ses filets; il y ajoute des peaux de zèbre, de buffle et de lion. Les pêcheurs arrivent chargés de poisson; les jardiniers, avec des fruits et des légumes. Les couteliers exhibent des coutelas et des fourchettes fabriquées en fer, qu'ils ont incrustées de bronze et de cuivre; les fourreurs, des mosaïques de peaux d'antilopes cousues avec une habileté singulière; les forgerons, fabricants de boucliers, tailleurs de vêtements, produisent des échantillons de leur industrie, des robes d'écorce, des lances, etc.; — mais rien ne s'offre jamais sans avoir été manié, caressé au préalable, et sans que le donataire, portant la main à son visage, ainsi que nous l'avons dit plus haut, n'ait manifesté par de longues formules sa reconnaissance pour le monarque « qui veut bien accepter un si infime présent. »

Dès qu'il est las de vaquer aux affaires publiques, le roi se lève, prend sa lance, et, avec son chien qu'il tient en laisse, il s'éloigne sans un mot d'excuse et sans s'inquiéter de ce que deviendra l'assistance, livrée à ses propres inspirations.

Si stricte que soit la discipline de la cour prise en général, celle de l'intérieur du palais est peut-être encore plus rigide. Tous les pages portent, roulé autour de leur tête, un turban de corde en fibres d'aloès. Si une des femmes se permet la moindre intempérance de langage, la moindre action contraire aux lois de

l'étiquette, elle est condamnée sur place, garottée aussitôt par les pages, et traînée à la mort sans plus de cérémonie. Nonobstant le décorum, si absolument et si rigoureusement imposé aux domestiques du sexe mâle, le service habituel se fait par des femmes adultes, littéralement nues de la tête aux pieds.

Chaque mois, dès que la nouvelle lune s'est montrée, le roi se met en retraite, pendant deux ou trois jours, pour se livrer à la contemplation et au classement de ses « cornes magiques. » Çe sont des cornes d'animaux sauvages, bourrées d'une poudre qu'on suppose propre à la fabrication des talismans. Telle est la part des loisirs consacrés à la religion; tels sont, pour ainsi dire les « dimanches » du roi. Les autres jours, il mène ses femmes, par deux ou trois cents, se baigner et s'ébattre dans les étangs; ou bien il entreprend de longues promenades dans lesquelles il marche suivi de ses odalisques et précédé de ses musiciens; derrière ceux-ci, viennent s'échelonner les officiers et les pages; lui-même est au centre du cortége, isolant le beau sexe de tout rapport avec le reste de l'assistance. Durant ces excursions, nul individu de la plèbe n'oserait se permettre de lever les yeux sur le défilé royal. Celui qui aurait le malheur d'être aperçu serait à l'instant même relancé par les gens de la suite, dépouillé de tout son avoir, et devrait s'estimer fort heureux si rien de pire ne lui arrivait. Pareils pèlerinages ne sont pas rares, et le roi consacre parfois une quinzaine au plaisir de la navigation; mais, quel que soit l'emploi de ses loisirs ou la direction de ses

courses, le même cérémonial est observé : — ses musiciens, ses officiers, ses pages et ses femmes sont inévitablement de la partie, chaque fois que le roi quitte son palais.

Au couronnement, sont réservées les solennités les plus imposantes. Le prince élu débute par nouer des relations d'amitié avec les rois de tous les pays voisins, en demandant à chacun de lui donner pour femme une de ses filles ; à défaut de ceci, quelque autre gage de reconnaissance est impérieusement réclamé. La femme qui a aidé à la délivrance de la mère du roi quand celui-ci est venu au monde fait alors un pèlerinage au tombeau du souverain défunt pour conjecturer, d'après la croissance et l'aspect de certains arbres et de certaines plantes, les destinées promises au nouveau règne. Ces pronostics tantôt annoncent que le roi mènera une vie pacifique, tantôt qu'après le couronnement, il devra se mettre à la tête d'une armée pour aller combattre soit à l'ouest ou à l'est, soit même sur l'une et l'autre frontière simultanément. D'ordinaire, la première attaque est dirigée contre le Kittara, la seconde contre le Saga. On consulte ensuite l'Esprit qui réside dans les profondeurs du lac Victoria et dont la voix se fait entendre par des moyens qui me sont inconnus, attendu que toute conversation touchant les affaires de l'Etat est rigoureusement proscrite dans le pays dont je parle. Ces préliminaires une fois réglés, le couronnement a lieu, et le roi cesse dès lors d'entretenir aucun rapport avec sa mère. Les frères qu'il peut avoir montent sur le bûcher, et lui-même

se met en campagne, si toutefois les augures l'ont ainsi décidé.

C'est par suite de ces sortes d'expéditions qu'une bonne moitié du Saga, et tout ce qui restait de l'Oud-dou, ont été annexés au Pays de Ganda.

CHAPITRE VII

LE ROI MTÉSA ET SA FAMILLE

J'obtiens le pas sur l'ambassadeur de Souvouarora lors de ma première réception à la cour du Ganda. — Je déjeûne avec le roi. — Deux de mes hommes partent pour le Kidi. — Ma réception chez la reine-mère. — Honneur conféré à mes introducteurs. — L'auge où la reine et ses courtisans boivent à même. — Le roi se permet des innovations. — Admiration qu'excitent mes cadeaux et mes coups de feu. — Promenade côte à côte avec le roi, sous mon parasol. — Mes envoyés n'ont pas pu aller au Kidi par le Saga. — Je suis logé dans le palais. — J'enseigne au roi l'art de se servir d'un fusil. — J'obtiens la grâce du fils du bourreau et suis présenté au frère du roi. — Chaque jour ce tyran fait périr une ou plusieurs de ses propres femmes.

Les officiers dans le Ganda sont fort recherchés dans leur tenue. Par-dessus leur premier manteau d'écorce, dont l'étoffe rappelle nos plus fins croisés de laine jaune et se maintient comme si elle était légèrement empesée, ils portent, en guise de surtout, un second manteau de peaux d'antilope cousues ensemble avec une habileté dont nos meilleurs gantiers pourraient

être jaloux. Leurs turbans, ou plutôt leurs couronnes, généralement en tiges d'abrus (1) tressées, sont décorés de défenses de sanglier polies avec soin, de baguettes à talismans, de graines colorées, de verroteries ou de coquillages. Ils ont au cou, sur les bras, autour des chevilles, soit des ouvrages de bois qui représentent des charmes, soit de petites cornes garnies de poudre magique et retenues par des ficelles ordinairement revêtues de peau de serpent. Avec leurs boucliers à houppe et leurs longues lances au fer énorme, ces barbares ont quelque chose d'imposant qui fait ressortir le caractère étriqué de nos habits d'Europe.

Craignant d'être inférieur à ce luxe, je fis la plus belle toilette qui fût à ma disposition, le 20 février, pour me rendre à l'audience que Mtésa m'avait accordée. Voici les cadeaux qui lui étaient destinés : une boîte en fer-blanc, quatre écharpes de soie, un chronomètre d'or, un pistolet-revolver, un fusil rayé, trois carabines rayées et trois sabres-baïonnettes, une caisse de poudre, une de balles et une de capsules, un télescope, un fauteuil de fer, dix paquets des plus belles verroteries, enfin un service complet de table. Chacun des présents fut, comme le cérémonial l'exigeait, enveloppé dans un morceau d'indienne (2); puis, avec la plus grande pompe possible, précédé par l'étendard des trois royaumes britanniques unis, et entouré de mes douze gardes ornés de leurs manteaux de flanelle rouge,

(1) L'*abrus* est une plante médicinale du genre glycine. — H. S.

(2) Le même usage existe dans le Nyoro, ainsi que l'indique sir S. Baker dans son *Voyage au lac Albert*. — J. B.

je me rendis à la résidence du roi. Notre cortége excitait l'admiration générale, lorsque je m'aperçus que les émissaires chargés d'offrir de la part de Souvouarora une centaine de paquets de fils d'archal, que leur maître m'avait extorqués, avaient pris le pas sur moi. Je fis des remontrances aux officiers qui m'accompagnaient ; mais elles demeurèrent inutiles et nous pénétrâmes ainsi dans l'enceinte royale.

La première cour une fois franchie, les grands officiers vinrent me saluer en habits de fête, l'un après l'autre. On voulut me faire asseoir là, par terre, avec toute ma suite, selon la coutume des indigènes et des trafiquants ; mais, parfaitement convaincu de la nécessité d'affirmer mon indépendance et de revendiquer des priviléges princiers pour ne pas descendre au niveau des Arabes, j'assignai cinq minutes aux gens de la cour afin qu'ils avisassent aux moyens de me traiter plus convenablement, et, dès qu'elles furent écoulées, comme l'ordre des choses n'était en rien modifié, j'ordonnai à Bombay de me suivre et je repris le chemin de ma demeure en laissant déposés à terre les présents que nous avions apportés.

A peine dans ma hutte, je vis accourir Bombay tout en nage, avec plusieurs autres de mes hommes ; ils venaient m'apprendre que, sur mes plaintes, le roi ajournait la réception du message de Souvouarora et, pour me témoigner tous les égards qui m'étaient dus, m'autorisait à faire apporter avec moi mon propre siége, bien que ce fût là un des attributs exclusifs de la royauté.

Alors, je me calmai à loisir en fumant une pipe et en sirotant une tasse de thé. Ce qui me touchait le plus dans ma victoire, c'était l'humiliation de Souvouarora. Lorsque je reparus dans la seconde enceinte que je venais de quitter, j'y trouvai une agitation et un trouble extraordinaires, personne ne sachant au juste quelles pourraient être les conséquences d'une témérité comme la mienne. Les maîtres des cérémonies me supplièrent, avec les formes les plus courtoises, de m'asseoir sur le tabouret pliant que j'avais apporté ; et d'autres officiers se hâtèrent d'aller annoncer mon retour.

Au bout de quelques minutes, je fus introduit dans la troisième enceinte. Je m'avançai, le chapeau à la main, suivi de ma garde, à qui j'avais ordonné d'ouvrir les rangs et derrière laquelle marchaient en bon ordre les porteurs de mon présent. Parvenu à l'espèce d'enceinte que formaient les grands officiers accroupis devant le roi sur trois côtés d'un carré, je m'arrêtai et, comme j'étais en plein soleil, je me couvris de mon chapeau et de mon parasol ouvert. Ce phénomène excita l'admiration et l'hilarité universelles. Puis, m'étant assis, je me mis à contempler l'espèce de mise en scène que j'avais sous les yeux.

Le roi, grand jeune homme de vingt-cinq ans, doué d'une physionomie avenante, taillé dans de belles proportions, ayant disposé avec le soin le plus scrupuleux les plis de sa toge en écorce neuve, siégeait sur une couverture rouge recouvrant une plate-forme carrée qu'entourait un clayonnage « d'herbe à tigre. » Sa

chevelure était coupée de fort près, sauf au sommet de la tête; là, de l'occiput au sinciput, elle dessinait un relief pareil à celui du cimier de certains casques, ou bien, la comparaison sera moins noble, à celui d'une crête de coq. Un large collier plat, une cravate si l'on veut, de petites perles agencées avec goût, un bracelet pareil, des anneaux alternés de bronze et de cuivre à chaque doigt et à chaque orteil, au-dessus des chevilles et jusqu'à la moitié du mollet, des bas ou guêtres en verroteries de la plus belle qualité, lui composaient un costume à la fois léger, correct et véritablement élégant. Il avait pour mouchoir une étoffe d'écorce soigneusement pliée, et tenait à la main une écharpe de soie brodée d'or, derrière laquelle il abritait à chaque instant son large sourire, ou dont il se servait pour essuyer ses lèvres après avoir bu le vin de banane, que lui versaient à longs traits, dans de petites gourdes taillées en coupes, les dames de son entourage, à la fois ses sœurs et ses femmes. Placés près de lui, un chien blanc, une lance, un bouclier et une femme représentaient le blason national, le symbole héraldique du Pays de Ganda. On voyait aussi sur la même plateforme, à la droite du roi, un groupe d'officiers d'état-major avec lesquels il semblait bavarder volontiers; et, de l'autre côté, une bande de sorcières.

Au bout d'une heure, pendant laquelle j'avais été réduit à une muette contemplation, puisque j'ignorais la langue du pays et que personne n'aurait osé se permettre de parler en mon nom, Mtésa m'envoya Maoula pour me demander « si j'avais vu le monar-

que? » Je répondis que je prenais ce plaisir depuis plus d'une heure. Aussitôt le roi se leva, la lance à la main, pour se retirer avec son chien qu'il tenait en laisse. Sa démarche, au moment où il prenait ainsi congé de nous sans la moindre cérémonie, devait, paraît-il, nous sembler majestueuse. C'est une allure traditionnelle de sa race, qui, au dire des flatteurs, rappelle le pas du lion. Je dois convenir, cependant, que cette manière de jeter la jambe à droite et à gauche me faisait songer au dandinement maladroit des palmipèdes de basse-cour (1), et, loin de me frapper de terreur, m'empêchait de prendre Sa Majesté tout à fait au sérieux.

Après un certain temps que le roi, lié par son serment de ne pas rompre le jeûne avant de m'avoir vu, employait à prendre son premier repas, je fus admis à une audience particulière, avec tous mes hommes, mais à l'exclusion même de ses propres officiers, excepté mes deux introducteurs, Nyamgundou et Maoula.

Mtésa se tenait debout sur une couverture rouge, adossé à l'une des portes de la hutte, causant et plaisantant, mouchoir en main, avec une centaine de ses femmes vêtues de neuf, et qui, partagées en deux groupes, s'étaient accroupies à ses pieds. Mes gens n'osaient pas avancer tête levée, encore moins ris-

(1) A. Vambéry, en parlant de la noble démarche des grands de Bokhara, se sert d'expressions équivalentes. Voir notre édition des *Voyages d'un Faux Derviche*, p. 177. Il y a d'ailleurs quelques autres rapprochements à faire entre le despotisme au Turkestan et celui du pays de Ganda. — J. B.

quer le plus léger coup d'œil du côté des femmes; courbés en deux, le nez à terre, le regard oblique, ils rampaient derrière moi. Ne me doutant guère du sujet de leurs craintes, je m'impatientais de cette attitude qui les faisait ressembler à des oisons effarouchés, et après les avoir rabroués à haute voix, je restai debout, le chapeau à la main, l'œil fixé sur ces dames, jusqu'au moment où je reçus l'ordre de m'asseoir et de me couvrir.

Mtésa s'étant alors informé de ce qu'on avait à lui dire au nom de Roumanica, Maoula répondit, évidemment flatté de parler directement au roi, « qu'on avait signalé au souverain du Caragoué l'arrivée de certains Anglais qui, remontant le Nil, étaient parvenus jusqu'au Gani et au Kidi. » Le roi reconnut la vérité de cette nouvelle, qui lui avait également été transmise, et là-dessus mes deux guides, selon l'usage du Ganda, remercièrent leur maître avec un enthousiasme, une ferveur d'humilité, des génuflexions, qui semblaient inépuisables.

Enfin, comme le jour baissait rapidement, Mtésa passa dans une autre hutte, où, s'étant assis sur son trône et toujours entouré de ses femmes, il me fit approcher et m'asseoir aussi près de lui que le permettait l'étiquette. Après quoi il me demanda « si je l'avais vu? » question qui impliquait de sa part un sentiment intime d'orgueil satisfait. Aussi m'empressai-je, saisissant l'occasion, d'ouvrir nos conférences en lui parlant de sa grande renommée qui m'avait attiré vers lui; puis, retirant en même temps de mon doigt un

anneau d'or : « Voici, lui dis-je en le lui présentant, un léger gage d'amitié; vous pouvez voir qu'il affecte la forme d'un collier de chien et, comme l'or dont il est fait est le roi des métaux, il me semble de tout point approprié à votre illustre race. — Puisque c'est mon amitié que vous recherchez, répliqua-t-il, que diriez-vous si je vous indiquais une route par laquelle vous pourriez en un mois retourner chez vous? »

Je n'eusse pas mieux demandé que de répondre à cette question ; mais Mtésa qui, sans doute l'avait déjà oubliée, changea brusquement de sujet : « Quelle espèce de fusil avez-vous apportée? me demanda-t-il. Voyons celui dont vous vous servez habituellement. » Malgré mon désappointement, j'offris au roi de lui présenter mon cadeau. Il y consentit, renvoya ses femmes, et, à mesure que les objets lui étaient présentés, il s'en montrait émerveillé, les tournant et les retournant avec mille remarques puériles.

C'est ainsi que se passa ma première entrevue avec le roi. Toute la journée suivante, il l'employa à recevoir l'envoyé de Souvouarora qui, s'étant permis de me traiter d'infâme sorcier, s'envolant à la cime des montagnes pour s'y livrer à d'abominables enchantements, au lieu de dormir la nuit sous un toit, s'attira cette réponse : « Vous mentez. Si cet homme blanc eût été un méchant, Roumanica ne nous l'aurait pas adressé; ses procédés n'ont rien de mauvais. » Le surlendemain, Mtésa est allé étaler, devant tous les membres de sa famille, les magnifiques cadeaux qu'il a reçus de moi.

Enfin, le troisième jour, il m'a fait prier de me rendre au palais. Je fus introduit devant lui, dès que j'eus consenti à ne plus m'asseoir sur mon siége, mais sur un tas du foin qui sert à faire son propre trône. La première partie de la journée fut consacrée aux affaires. Ensuite, je fus requis de tuer quatre vaches, ce que je fis avec le revolver que j'avais donné au roi. La dernière pourtant, que j'avais seulement blessée du premier coup, fit mine de se jeter sur moi, et je dus l'achever avec la cinquième balle du revolver, haut fait *merveilleux* qui me valut de bruyants applaudissements, et à la suite duquel les quatre animaux tués furent donnés à mes gens.

Le roi se mit ensuite à charger de ses propres mains une des carabines que je lui avais données, et la remettant tout armée à un page, lui enjoignit « d'aller tuer un homme dans l'autre cour. » Le marmot partit; nous entendîmes la détonation et nous le vîmes revenir presque aussitôt avec la même grimace de satisfaction, le même air de malice heureuse que s'il eût déniché un oiseau, trouvé une truite au bout de sa ligne, bref, exécuté quelqu'un de ces tours d'adresse dont les enfants tirent si volontiers vanité.

« Et vous vous en êtes bien acquitté? lui dit le roi.

A merveille! » repartit l'apprenti bourreau.

Il ne mentait pas, bien certainement; son maître n'entendait pas raillerie. Mais l'incident ne parut intéresser personne; aucun des assistants ne me dit et ne semblait désirer savoir quel individu avait reçu la mort des mains de ce petit drôle

A la fin de la journée, le roi se levait déjà, lorsque je le priai d'envoyer par courriers une lettre à Grant et de lui expédier un bateau qui, remontant la Kitangoulé jusqu'au palais de Roumanica, ramènerait mon ami, auquel son état maladif ne permettait pas de voyager autrement. Mtésa me répondit que personne ne voudrait porter une lettre ; mais qu'il enverrait Nyamgundou chercher Grant, sans espérer que Roumanica laisserait ses barques remonter la Kitangoulé jusqu'à son palais. Puis il s'éloigna sans me laisser dire un mot de plus.

Le lendemain, il me promit d'expédier, soit par terre ou par eau, à mon choix, et dûment accompagnés, les messagers que je voulais envoyer à travers le Kidi chercher Pétherik, que je croyais alors dans le Gani.

Deux jours après, comme je lui avais posé un vésicatoire qui avait fort bien pris, mon royal client commanda un panier de fruits que nous mangeâmes ensemble, tout en discutant les mesures à prendre pour faire arriver ici Grant et Pétherik. Mtésa finit par me promettre qu'il enverrait un officier sur la Kitangoulé, tandis qu'un autre, avec deux de mes gens, se rendrait dans le Gani à travers le Soga et le Kidi ; mais, comme il importait que ces derniers fussent déguisés, je priai le roi de m'envoyer quatre robes d'écorce et deux lances. Avec une libéralité digne de son rang, il m'a fait passer vingt pièces de l'étoffe susdite, quatre lances de son arsenal, et une charge de poissons séchés au soleil, distribués en forme de bouclier autour d'un bâton.

Enfin le 27 février, deux de mes gens, Mabrouki et Bilal, porteurs de lettres et de cartes géographiques que j'envoie à Pétherik, sont partis avec un officier du Ganda et un guide du Kidi. Je leur ai enjoint de suivre, autant que possible, le cours du Nil.

J'ai eu ensuite occasion de faire une visite à la reine-mère qui avait besoin de mes soins. Voulant m'y présenter avec solennité, je me fis accompagner de ma garde et de porteurs chargés de mon trône de foin royal, de ma pharmacie, d'une pièce d'indienne, de verroteries et de bracelets en bronze et en cuivre. La résidence de la reine-mère reproduit sur une moindre échelle la disposition de celle du roi. A mon arrivée, la reine était prête à me recevoir, et, plus affable que son fils, elle me gardait, au lieu d'un accueil d'apparat, un lever de simple distraction. Aussitôt qu'on eut poussé la porte devant moi, je m'avançai vers la « hutte du trône, » chapeau bas, il est vrai, mais à l'ombre de mon parasol toujours ouvert, et je ne m'arrêtai que pour m'asseoir en face de Sa Majesté, sur l'espèce de « pouff » tout à fait rustique, dont j'avais été gratifié par son fils.

Parvenue à la pleine maturité de l'âge et de l'embonpoint, simplement vêtue d'étoffe d'écorce, assise à terre sur un tapis, le coude nonchalamment appuyé sur un coussin revêtu de la même étoffe, la reine avait pour tout ornement un collier d'abrus et un fichu roulé autour de la tête. Un miroir à compartiments, fatigué par un fréquent usage, était ouvert à côté d'elle. Devant l'entrée de la hutte, une longue tige de

fer, en forme de broche, portant à son extrémité supérieure une coupe remplie de poudre magique, dominait quelques autres talismans du même genre ; à l'intérieur, quatre exorcistes femelles, dans leur costume fantastique, et un grand nombre de femmes se pressaient autour de leur maîtresse. Après plusieurs minutes employées à nous regarder mutuellement à distance, la compagnie féminine fut renvoyée ; je fus invité à m'approcher, une foule d'officiers furent introduits et on se mit à boire et à fumer. La reine m'ayant alors adressé une consultation en règle, je lui répondis que ses insomnies, semblables à celles de la plupart des veuves, ne cesseraient que si elle se remariait ; pour ses souffrances d'estomac et de foie, quand je l'eus examinée malgré les réclamations des officiers, je lui ordonnai deux pilules à prendre le soir et quelque modération dans le boire et le manger, restriction qui ne lui plut guère. Il n'en fut pas de même de mes cadeaux dont l'effet fut de lui faire avouer qu'elle n'avait jamais reçu de pareils trésors. En retour, elle me fit accepter (outre une vache, un paquet de poissons séchés, des cruches de pombé et plusieurs anneaux qu'on porte autour des chevilles) un de ces longs tubes artistement travaillés qui servent à pomper le vin de banane. Tous les assistants avouèrent que ce présent purement honorifique était la plus haute marque de distinction qu'on pût me conférer.

Nous nous sommes donc séparés fort contents l'un de l'autre. Quant au roi, comme preuve de satisfaction pour lui avoir amené un visiteur tel que moi, il a

promu Nyamgundou et Maoula au grade de centurion. Comme cet honneur rejaillissait un peu sur moi, je leur ai donné à chacun un bracelet de fil d'archal, dont ils ont été si ravis qu'ils se sont mis à se griser immédiatement et à nous régaler d'un concert au tambour qui a duré toute une journée.

Pendant une autre entrevue que j'eus avec la reine-mère, celle-ci me dit : « On prétend que la route de l'Ounyamouési ne vous convient point; nous vous en ouvrirons une autre à travers le Cori qui est au-delà du Saga. » Comme je voulais lui faire comprendre que mon projet était profitable au Ganda, je lui répondis : « Vous avez raison; la traversée de l'Ounyamouési m'a coûté trop de pertes et de soucis pour que je ne cherche pas un chemin moins semé d'embûches; mais les indigènes de ce pays n'envisagent pas ma venue sous son vrai jour. D'ici à deux ou trois ans, quand la route du Cori sera ouverte, et lorsqu'ils verront le commerce s'établir entre leur nation et la mienne, ils apprécieront mieux les avantages de la mission que je me suis donnée. De même qu'un grain de café dans la terre produit une abondance de fruits, de même mon arrivée ici donnera naissance à toute sorte de prospérités. » A ces mots, les assistants, de s'écrier en chœur : « Il parle bien, l'homme blanc! Il parle bien! » Alors, la reine et ses ministres, s'abandonnant aux charmes du pombé, devinrent peu à peu très-bruyants et poussèrent des éclats de rire que n'admet pas un décorum tant soit peu rigide. Les petites calebasses ne se trouvant plus au niveau de la circonstance, on apporta de-

vant la reine une grande auge de bois que l'on remplit de liqueur. S'il en jaillissait quelques gouttes à droite ou à gauche, les courtisans se les disputaient à l'instant même, tantôt balayant la terre de leur nez, tantôt la grattant de leurs ongles pour ne pas s'exposer à perdre un atome de ce liquide, qui représentait à leurs yeux une faveur émanée du trône. La reine elle-même, plongeant sa tête dans l'auge, s'abreuvait à la façon des animaux immondes, et ses grands officiers tinrent à honneur de lui succéder tour à tour.

Je lui offris ensuite une couverture double en laine rouge, qui aussitôt excita l'admiration générale : « Jamais, s'écriaient les spectateurs, cachant leur bouche derrière leurs deux mains, jamais si beau tissu n'est arrivé jusqu'à nous. Il traverse la hutte dans toute sa largeur; il monte plus haut qu'un homme ne peut atteindre; c'est véritablement une merveille, et l'on doit estimer l'homme qui enrichit l'Ouddou d'un pareil trésor. »

« Et pourquoi ne dites vous pas l'Ouganda? » (le pays de Ganda), m'empressai-je de demander.

« — Parce que, me répondit-on, le pays tout entier s'appelle Ouddou. C'est Mtésa qui personnifie l'Ouganda, et celui qui n'a pas été présenté au roi ne peut pas se vanter d'avoir vu l'Ouganda. »

Ensuite la reine en bonne humeur me présenta son premier ministre, son chancelier, les gardiens de ses femmes, ses bourreaux et ses cuisiniers.

L'auge fut apportée de nouveau. Inauguré par la reine, qui but la première, et dont l'attitude bestiale



L'auge à pombé. (Page 178)

me suggérait une comparaison peu flatteuse en me rappelant certains échantillons de la « race porcine, » ce singulier vase fut ensuite présenté par elle à chacun des convives qui, à force de boire et de chanter, de chanter et de boire, eurent bientôt transformé le palais en un véritable pandœmonium.

A mon retour chez moi, j'y trouvai Maribou, un des officiers de Mtésa, que ce dernier faisait partir avec un détachement pour aller chercher Grant sur la Kitangoulé. Cet homme ne voulut emmener avec lui aucun de mes gens, « attendu que le roi l'avait chargé très-expressément de se procurer tous les moyens de transport. » Je me contentai donc de lui confier une lettre pour mon fidèle associé, et lui recommandai de faire diligence, sous peine de manquer Grant, qui pourrait fort bien être sorti de la Kitangoulé avant qu'il y arrivât lui-même. Le messager de Mtésa me rassura complétement à cet égard, en m'expliquant l'itinéraire qu'il allait suivre : il prendrait d'abord par terre jusqu'à l'embouchure de la Catonga, puis en bateau vers l'île Sésé, où se trouvent à l'ancre tous les grands navires du roi du Ganda; mais, deux jours après, j'apprenais que Nyamgundou partait secrètement pour aller chercher et ramener par terre Grant et Kyengo.

Une autre affaire plus désagréable éclata ensuite. Subrepticement, on employa mes engagés à faire une saisie chez un condamné, et je les vis revenir pliant sous le poids du butin et traînant après eux, dans leurs huttes respectives, des enfants avec leurs mères, des chèvres, des chiens et mille autres dépouilles. J'é-

tais fort embarrassé. D'abord j'ordonnai que tous les effets pillés seraient remis à Maoula pour le compte du roi; puis, annonçant que j'allais faire pénitence du déshonneur infligé à ma garde, je fermai pour deux jours la porte de ma tente où personne, si ce n'est mon cuisinier, ne pouvait pénétrer.

La première fois que je me trouvai ensuite en présence de Mtésa, il voulut se faire expliquer en quoi j'avais pu être offensé qu'on requît mes hommes de concourir à une saisie pratiquée par ses ordres. J'ignore s'il comprit les explications que je lui donnai; mais, en tout cas, le page, qui, malgré mes refus, avait entraîné mes gens, fut chassé et le général en chef fut menacé d'une leçon sévère pour avoir inquiété sans autorisation les hôtes du roi.

Deux jours plus tard, comme j'étais allé passer la journée chez la reine-mère, le roi vint y faire une toilette qu'il exhiba ensuite en public. Il était coiffé d'un fez de Mascate, avait pour cravate un turban de soie fixé par une bague, pour habit un gilet sans manches, symbole d'autorité, et, au lieu de pantalon, une espèce de jupon de laine. Comme moi, il tenait, en guise de canne, une baguette de fusil qu'il faisait glisser entre ses doigts écartés. Au moment où je m'avançai chapeau bas, il entra en souriant dans la salle du trône, suivi d'une toute jeune fille vêtue de cotonnade rouge, et qui portait le fauteuil dont je lui avais fait présent et deux lances nouvellement fabriquées.

Bien évidemment, Mtésa s'efforçait de mettre en pratique le conseil que je lui avais donné lors de notre

dernière entrevue en lui parlant des innovations que chaque monarque doit introduire, s'il est ami du progrès, dans les usages du peuple qu'il gouverne. Je l'en féliciterais volontiers, n'était que je ne saurais lui parler moi-même, et que personne n'ose me servir d'interprète. Survient la reine, de très-bonne humeur, qui s'installe à côté de son fils sur un morceau d'étoffe d'écorce, bien que je lui offrisse comme siége ma pharmacie portative; mais personne dans le Ganda, pas même la mère du prince, n'ose ainsi « trôner » devant lui. Les officiers présents, au nombre d'une vingtaine, ne trouvent pas de *nyanzigs* assez fervents pour exprimer leur joie et leur reconnaissance : « O mon chef, ô mon roi ! » s'écrient-ils à plat ventre, les jambes en l'air, balayant le sol de leurs joues et de leurs mains, comme si le monarque, en se manifestant à eux sous ce nouvel appareil, faisait preuve d'une munificence extraordinaire. Alors, deux vierges couleur d'ébène arrivent sur le théâtre, portant la double couverture de laine rouge que la reine tient de moi; exhibition nécessaire, car le roi ne doit rien ignorer de ce qui se passe. La cour entière est en extase. Le roi témoigne son approbation en posant ses mains sur sa bouche, la tête inclinée de côté avec un regard en coulisse. Les yeux de la reine se promènent tantôt sur moi, tantôt sur la couverture, tantôt sur son fils ; mes gens baissent la tête de plus en plus, pour n'être pas soupçonnés de lorgner le beau sexe, et les courtisans *nyanzigent* de plus belle, emportés par l'élan d'une reconnaissance bien légitime à coup sûr.

Le lendemain, en attendant l'audience, je réussis à causer avec quelques officiers du Kidi et j'obtins d'eux, contrairement aux lois du Ganda, certains détails passablement confus sur la géographie du pays. « Au-delà de la rivière Ésoua, chez les Gallas, il existe, à ce qu'ils prétendent, un autre lac sur lequel naviguent les habitants du littoral, au moyen de très-grosses embarcations. Il y a aussi dans les environs une montagne excessivement haute, et couverte d'une poussière jaune que les naturels recueillent avec grand soin, etc. »

Le roi m'a fait appeler avec mes fusils, non pas pour chasser au buffle comme je le croyais, mais pour tirer des adjudants. L'un de ces oiseaux fut tué sur une branche, un autre fut abattu en s'envolant et alla tomber dans un enclos du jardin.

Pendant un instant les indigènes restèrent tous immobiles, sous le coup de la première surprise; mais le prince, avec un bond frénétique et frappant ses mains au-dessus de sa tête : « Le Seigneur blanc, quelles merveilles!... oh! quels prodiges il accomplit! » Ce que tous les courtisans répétèrent en chœur. « Chargez maintenant, Seigneur; chargez et voyons comment vous savez vous y prendre! » poursuivit Mtésa de plus en plus animé; mais, avant que l'opération fût à moitié terminée : « Venez, venez vite!... reprit-il encore. Sachons ce qu'est devenu l'oiseau! » Indiquant ensuite aux officiers la route qu'ils avaient à choisir, car, d'après l'étiquette du Ganda, aucun d'eux ne doit marcher derrière le roi, il leur fit traverser une cour

où ses femmes, redoutant la détonation des fusils, étaient allées se cacher. Là se trouvaient des palissades nouvellement élevées qui arrêtèrent un instant les gens de la troupe; mais le prince lança d'une voix irritée l'ordre de marcher en avant, et cette masse d'hommes, se jetant à la fois sur l'obstacle, l'eut bientôt brisé, renversé, foulé aux pieds, comme fait l'éléphant de jeunes arbres qui gênent sa marche. Pêle-mêle se poussant, trébuchant les uns sur les autres, de peur d'arrêter le roi, ne fût-ce qu'une seconde, ou de se trouver à portée de ses coups, ils arrivèrent jusqu'à l'oiseau qui gisait à terre; « Admirable! » reprit Mtésa de plus en plus émerveillé; puis, appelant les femmes qui accoururent de tous côtés dans un état d'excitation difficile à rendre, il leur fit célébrer mon adresse par des exclamations pour le moins aussi bruyantes que les siennes. Après quoi, il enjoignit de continuer, dans le même ordre, vers le palais de la reine : les courtisans en avant-garde, puis les pages, derrière eux le prince, sur les pas duquel je marchais, car je ne l'aurais précédé pour rien au monde, suivi moi-même par les femmes, au nombre de quarante à cinquante.

Pour tirer parti de la bonne humeur où je voyais le prince, et voulant d'ailleurs me mettre à l'abri des ardeurs du soleil, je lui proposai de partager avec moi la jouissance d'un parasol, et, sans attendre sa réponse, j'ouvris le mien au-dessus de sa tête. Nous nous trouvâmes ainsi côte à côte, à la grande surprise des courtisans, tandis que les femmes caquetaient le plus gaie-

ment du monde, et que le monarque, réprimant à grand'peine son orgueilleuse satisfaction, interpellait tour à tour ses flatteurs, comme s'il se sentait doublement roi de la terre en la foulant avec un tel appareil. Devenu dès lors plus familier : « Voyons, seigneur, me dit-il; convenez que vous n'avez pas tué cet oiseau avec des munitions ordinaires!... Je m'aperçois bien qu'il y a un peu de magie là-dessous. »

Voilà une idée que je n'ai pas réussi à lui ôter de la tête. Néanmoins il a essayé d'imiter mon exploit. Lorsque, sur sa requête, j'eus chargé pour lui un fusil, le prenant à deux mains et l'appuyant contre sa cuisse, il tua une vache qui avait comme par miracle échappé à nos expériences précédentes. Ce haut fait lui valut les félicitations bruyantes de l'assistance féminine, et ce fut le dernier incident notable de la journée.

Mabrouki et Bilal, revenus la veille, se sont présentés au camp; mais leur escorte, craignant qu'ils ne me donnassent le moindre renseignement avant d'avoir entretenu le roi, les força de se tenir cachés. Ils s'étaient trouvés arrêtés dans le Soga, deux marches à l'est de Kira, chez un des officiers chargés par Mtésa de veiller sur la frontière. Tout en leur donnant deux bouvillons, ce fonctionnaire les avait renvoyés vers le roi, pour avertir Sa Majesté que des hostilités venaient d'éclater entre les habitants du Soga qui étaient soumis et ceux qui ne l'étaient pas. « La lutte, selon lui, devait se prolonger encore deux mois, peut-être même davantage, à moins qu'une armée ne vînt au secours

du parti qui reconnaissait l'autorité du monarque. »

Après avoir longtemps demandé une résidence plus convenable, j'ai fini par y réussir, grâce à quelques cadeaux qu'a bien voulu accepter le commandant en chef. Il m'a fait assigner un groupe de huttes situées dans un grand jardin de bananiers, sur le penchant d'une colline, et donnant sur la grande route qu'elles dominent. Aucun visiteur, à l'exception des ambassadeurs fils de roi, n'a encore occupé cette résidence tout à fait aristocratique. De là j'aurai vue sur le palais; la musique qu'on y fait arrive à mes oreilles; je vois entrer et sortir les foules qui affluent de tous côtés vers le séjour royal. Aussi n'ai-je pas retardé d'une minute mon installation, réservant pour moi la meilleure hutte, distribuant les autres à mes trois officiers, et enjoignant à mes hommes de se construire un double rang de baraques, lesquelles formeront une avenue depuis nos huttes jusqu'au grand chemin. Reste à bâtir, pour me conformer aux lois somptuaires du Ganda, l'annexe destinée aux réunions d'amis et aux réceptions officielles. Sous ce rapport, et ce n'est pas le seul qu'on pourrait citer, cette race de nègres semble faite pour donner l'exemple aux autres.

Le 15 mars, au signal convenu (trois coups de feu), on a répondu, de l'intérieur du palais, par la double détonation du fusil que j'avais prêté au roi, et j'ai vu paraître le monarque, toujours affectant le pas du lion, suivi du chien blanc qu'il tient volontiers en laisse. Il m'a fait signe de l'accompagner jusqu'à son trône, auprès duquel je me suis assis.

Jusqu'à ce moment, on ne lui avait pas encore rendu compte de l'espèce d'échec subi par Mabrouki, ni du retour de l'expédition envoyée à la recherche de Pétherick. L'officier qui en avait le commandement profita de l'occasion pour faire son rapport, d'après lequel il aurait, à la tête de quatre-vingts hommes, livré inutilement trois combats successifs. Le roi, chose étrange à dire, semblait l'écouter à peine : les affaires l'ennuyaient; il ne songeait qu'à mes prouesses de tir et continuait à y voir une incontestable sorcellerie dont il me demandait de lui faire connaître les procédés, secouant la tête quand je lui répétais, à plusieurs reprises, que tout le sortilége consistait à tenir son fusil bien droit. Je me mis donc à lui enseigner comment on épaulait, comment on visait, etc., tournant et retournant Sa Majesté dans tous les sens, bien que ces libertés parussent l'intimider tout d'abord. L'assistance, quant à elle, trouvait fort amusant de voir le monarque traité en véritable écolier, et lui-même finit par prendre en fort bonne part le sans-gêne de mes façons un peu brusques. Aussi lui donnai-je, pour le récompenser, une cravate de soie et l'anneau d'or qui me servait de cachet, ayant soin de lui expliquer « que nous tenions à honneur, nous autres gentilshommes, de ne jamais porter un bijou de bronze ou de cuivre. »

La première fois que j'ai été faire une visite au commandant en chef, j'ai rencontré chez lui la fleur de l'aristocratie et, entre autres, un des deux bourreaux qui se nommait Counza. Celui-ci sollicita de moi, comme une grande faveur, que je voulusse bien plai-

der la cause de son fils auprès du roi, et faire révoquer l'arrêt de mort prononcé contre lui. J'ai cru devoir d'abord, dans l'intérêt de ma dignité, soulever quelques objections, fondées sur ce « qu'un homme tel que moi ne peut s'exposer à la chance d'un refus. » Mais, d'après les assurances du commandant en chef, « que je ne risquais rien de pareil, » opinion admise par tous les assistants, je répondis que j'aurais grand plaisir à intercéder pour le condamné et le vieillard me serra la main dans un véritable transport de joie.

Ensuite le maître du logis, singeant de son mieux les façons de la cour, nous promena de hutte en hutte, pour mieux nous faire apprécier sa grandeur, et m'emmena seul dans un enclos séparé, où il me montra ses femmes, au nombre d'une trentaine, les plus laides que j'eusse encore vues dans ce pays. « C'était là, il ne manqua pas de me le dire, un témoignage de respect que personne n'avait encore obtenu de lui. » Mais afin que je ne m'y méprisse pas : « Faites attention, disait-il, que c'est seulement pour regarder ! »

Ma faveur devenait toujours plus grande auprès du roi. Ainsi une fois qu'il était survenu quelques visiteurs, profitant de ce que je leur avais ouvert l'accès de la demeure royale, Mt'sa, pour les recevoir, s'installa dans son fauteuil de fer, et moi, tout ausitôt, sur une caisse de bois que j'étais parvenu à rembourrer avec le foin royal qui devait me servir de siége. J'avais ainsi un véritable trône en miniature. Le roi se mit à rire, soit de l'absurde prohibition qui m'interdisait l'usage de mon tabouret, soit de l'habile expédient au

moyen duquel j'en venais indirectement à mes fins, c'est-à-dire à m'asseoir devant lui, selon la mode de mon pays.

J'en eus bientôt une preuve qui fut plus agréable à mon cœur. Dans une visite où je comptais trouver le roi seul, le signal de mon arrivée avait comme à l'ordinaire fait affluer une foule de courtisans. J'ai aperçu le vieux bourreau Counza et, me rappelant la promesse que je lui avais faite, j'ai demandé au roi le pardon de son fils : « Eh quoi ! s'est écrié Mtésa tout surpris, est-il bien possible que le seigneur blanc sollicite une pareille faveur ? » Après qu'on le lui eut confirmé, il a donné l'ordre de mise en liberté au milieu des rires de l'assistance tout entière, moins toutefois le pauvre vieillard qui, tout ému, les yeux pleins de larmes, est venu tomber à mes pieds pour me témoigner sa reconnaissance. Le roi, que cet incident venait de mettre en belle humeur, m'interpella peu après : — « Voilà plusieurs fois que vous venez, me dit-il, sans que nous ayons parlé du Soga. Peut-être vous figurez-vous que nous avons cessé d'y songer, mais il n'en est rien, je vous assure : j'attendais que mon armée fût revenue de la guerre ; maintenant qu'elle est revenue du Nyoro, je vais en lever une autre qui, cette fois, pour tout de bon, nous ouvrira les routes du Soga. »

Puis, avant que je pusse répondre, il s'est transporté tout à coup dans une autre cour, où un petit nombre d'intimes ont eu seuls permission de l'accompagner.

J'ai eu un jour l'occasion de voir les malheureux frères du roi, qui sont, d'après la constitution du pays,

destinés à être brûlés pour la plupart après le couronnement de Mtésa. En attendant, ils vivent dans une espèce de demi-captivité, sous le rigoureux contrôle d'un officier spécialement chargé d'empêcher toute intrigue. Ils sont au nombre d'une trentaine; les uns adultes, les autres encore enfants. Plusieurs d'entre eux portent des menottes, d'autres sont à peu près prisonniers sur parole. Tous me voyaient pour la première fois, et j'étais signalé d'avance à leur admiration curieuse. Aussi, dans les intervalles du concert qu'ils exécutaient eux-mêmes pour nous distraire, ai-je dû leur montrer mes cheveux, ôter mes souliers, qu'ils ont inspectés minutieusement, et retrousser mes pantalons pour les convaincre que la peau de mon corps était blanche comme celle de mon visage. Sur ces entrefaites, Bombay est entré chargé de bananes, qu'il avait été chercher pour nourrir mes gens, presque réduits à la famine. Son arrivée a provoqué les questions du roi, et j'ai pu m'assurer, témoin de sa surprise indignée, qu'il avait ignoré jusqu'alors notre situation difficile : « Il m'est arrivé, disait-il, de faire tuer jusqu'à cent courtisans dans la même journée; je suis tout prêt à recommencer, s'ils ne prennent pas mieux soin de nourrir mes hôtes, car je sais comment on guérit la désobéissance. »

Congédiant ensuite ses frères, il m'a fait passer en revue, dans tous ses détails, chaque portion de la résidence royale. Nous marchions côte à côte sous le même parasol, lorsque, m'arrêtant devant la porte d'une hutte placée immédiatement après celle où il est

censé passer la nuit : « C'est là, m'a-t-il dit, que je couche... Pas une de mes femmes n'oserait y entrer à moins d'être appelée. »

Il m'a donné à comprendre que la faveur qu'il me faisait en me révélant ainsi les secrets de son intérieur méritait bien quelque récompense. — Pouvais-je, devant cette hutte sacrée, lui refuser la boussole qu'il m'avait plusieurs fois demandée? — « Autant vaudrait, lui ai-je répondu, me faire crever les yeux et me dire ensuite de retourner chez moi, que de m'ôter ce petit instrument, dont, au surplus, vous ignorez l'usage. » Mais par ce langage, je n'ai réussi qu'à exciter sa convoitise. Il regardait avec admiration les mouvements de cette aiguille intelligente qui montre toujours le nord, et me harcelait de ses instances réitérées jusqu'à ce que, de guerre lasse, je l'ajournai au moment où la route du Soga nous serait ouverte : « Cette boussole n'est rien, ajoutai-je, auprès des cadeaux que je pourrai vous offrir alors. » A ces mots, il leva orgueilleusement la tête, et posant la main sur son cœur : « Voilà qui me regarde, répondit-il ; aussi sûr que j'existe, ce que vous me demandez s'accomplira. Le pays dont nous parlons n'a pas de roi, et depuis longtemps déjà je médite sa conquête. »

Je n'en refusai pas moins de lui donner ma boussole sur la foi de cette simple promesse, et il se retira pour déjeuner.

Mandé le lendemain au palais, j'y trouve le monarque entouré de ses femmes et vêtu à l'européenne, avec des pantalons que, la veille, il m'avait empruntés tout

exprès. Dieu sait comme lui va ce costume, qui lui inspire un orgueil extraordinaire. Le pantalon est trop court, les manches de la veste le sont aussi, les pieds et les mains de ce géant nègre se projettent au dehors de ses vêtements comme font les extrémités de ces quadrumanes qu'on voit gambader sur la vielle de nos musiciens nomades. D'un autre côté, l'espèce de crête de coq qui se hérisse sur sa tête, gêne singulièrement l'installation du *fez* appelé, dans cette occasion, à lui servir de couronne. Après cette exhibition, les femmes furent congédiées, et on nous conduisit dans une cour où on avait disposé par rangées une certaine quantité de bananes que nos hommes eurent ordre d'emporter, avec promesse d'en recevoir autant chaque jour. De là nous passâmes dans un autre enclos, où les femmes revinrent nous trouver ; mais nous nous taisions tous, attendu que nos interprètes n'auraient osé sous aucun prétexte, même de ma part, adresser la parole aux femmes du roi. Fatigué de ce silence, je tirai mon album de ma poche et me mis à dessiner Loubouga, l'épouse favorite, ce qui réjouit infiniment le monarque, dès qu'il l'eut reconnue à la crête de coq dont elle se pare, elle aussi.

On fit ensuite défiler devant nous une vingtaine de demoiselles dans le costume de notre mère Ève, chacune portant, en guise de feuille de figuier, un très-insuffisant napperon d'étoffe. Ces filles de courtisans, toutes frottées de graisse et reluisantes comme des miroirs, allaient prendre place dans le harem, tandis que leurs pères, se roulant aux pieds du roi, manifestaient par des

nyanzigs insensés, leur reconnaissance et leur bonheur. Une telle procession cythéréenne au milieu de mes gens, dont pas un n'osait lever la tête pour la regarder, me parut d'un effet si plaisant, que je partis d'un éclat de rire, et Mtésa, que mon hilarité gagnait, y répondit à l'instant de la manière la plus bruyante; mais nous n'en restâmes pas là, car les pages, cédant pour une fois à leur instinct naturel, se mirent à éclater aussi; mes gens pouffaient en dessous presque malgré eux; et les femmes elles mêmes, portant les deux mains à leur bouche afin de n'être pas aperçues, s'associaient à cette gaieté contagieuse.

Et pourtant, de ces malheureuses, combien étaient destinées à une mort violente? Depuis mon changement de domicile, il ne s'est point passé de jour où je n'aie vu conduire au supplice quelquefois une, quelquefois deux et jusqu'à trois ou quatre, des femmes qui composent le harem de Mtésa Une corde roulée autour du poignet, traînées ou tirées par le garde du corps qui les conduit à l'abattoir, ces pauvres créatures, les yeux pleins de larmes, poussent des gémissements à fendre le cœur : « ô mon seigneur, mon roi ! ô ma mère ! » et malgré ces appels déchirants à la pitié publique, pas une main ne se lève pour les arracher au bourreau, bien qu'on entende çà et là préconiser à voix basse la beauté de ces jeunes victimes.



Femmes de Mtesa conduites au supplice. (Page 192)

CHAPITRE VIII

LE LAC VICTORIA

Le roi me fait une visite. — Jardinières royales. — Je suis le premier homme qui ait osé causer avec les femmes du roi. — Elles me montent sur le dos. — Indulgence de Mtésa envers un régicide. — Flottille royale. — Beauté du rivage sur la baie Murchison. — Embarquement. — Familiarité. — Je sauve la vie d'une femme que le roi voulait tuer. — Le prêtre du Mgussa et son épouse. — Grant arrive par terre et sur un brancard. — La reine des sorcières. — Kidgouiga envoyé de Camrasi. — Ma joie en retrouvant Grant moins souffrant. — Tous nos efforts pour étudier le lac Victoria et ceux qui l'entourent ont été inutiles. — L'impuissance où le roi se trouve à nous ouvrir une route l'empêche de nous recevoir. — Nous partirons, mais sans pouvoir aller par le lac trouver l'issue du Nil.

Continuons le récit des échecs qu'ont essuyés mes tentatives dont l'objet était d'obtenir une connaissance quelque peu exacte du lac Victoria et de l'endroit où il laisse échapper la rivière qui, pour moi, est le Nil. Mtésa se montrait plein de bonne volonté à notre égard; mais les espérances qu'il mettait dans sa toute puis-

sance n'avaient plus l'air que de fanfaronnades quand avortaient ses entreprises mal concues; et, comme sa politique vaniteuse voulait qu'il nous cachât l'insuccès de ses efforts, sa conduite envers nous prenait une apparence capricieuse, d'autant plus aisément que son caractère était un bon naturel gâté par le continuel exercice d'une tyrannie, dont l'existence et l'affermissement avaient pour base l'absence de toute contrainte.

Un jour, le roi s'écria : « Où donc a-t-on logé mon ami le seigneur blanc? je veux qu'on m'y conduise sur l'heure. » A peine ces mots prononcés, qu'officiers, femmes et le reste se précipitèrent d'un même élan, à travers tous les obstacles, dans la direction de ma hutte. Parmi les gens qui couraient ainsi pêle-mêle, si quelqu'un n'avançait pas assez vite, entravé par les moissons dont les champs étaient couverts, que ce fût le commandant en chef ou un simple page, peu importe, il recevait dans les reins un bon coup de poing, capable au besoin de le renverser par terre; mais, loin de s'en inquiéter, et regardant comme une faveur cette bourrade royale, il accompagnait de quelques *nyanzigs* son trot devenu plus rapide. En les traitant comme autant de chiens, on eût dit que Mtésa élevait ces courtisans dans leur propre estime.

Arrivé chez moi, le prince ôta le turban qu'il avait ajouté à son costume anglais, et prit place sur mon tabouret. C'est à peine si toutes mes instances purent décider le commandant en chef à s'installer sur une peau de vache, et les femmes, de prime abord, reçurent ordre de s'accroupir en dehors de la hutte. On

leur permit cependant, à la longue, de venir contempler le seigneur blanc dans son antre. Lorsqu'elles eurent admiré tout à leur aise les nouveautés dont je régalais leurs yeux, surtout mon large chapeau de feutre mou et ma moustiquaire, je leur offris deux sacs de verroteries, présent que l'étiquette rendait indispensable, et d'autant plus impérieusement exigé que personne, parmi mes hôtes, ne voulait boire dans ma coupe.

Un autre jour qu'il avait abattu, à cinquante pas, quatre vaches à coups de fusil et logé une balle dans l'œil d'un héron perché sur une branche, Mtésa se crut un Nemrod accompli : « Ne pensez-vous pas, me disait-il, après avoir expédié à sa mère l'oiseau qu'il venait d'abattre, ne pensez-vous pas qu'un éléphant serait bien malade en face de deux chasseurs comme nous?... Soyez tranquille : à présent que je sais tirer.... et je tire à merveille, n'est-il pas vrai?... je n'ajournerai plus ces chasses à l'hippopotame que vous vouliez entreprendre avec moi.... Le lac nous verra bientôt tous les deux à l'œuvre, et les hippopotames, ce jour-là, n'auront qu'à se bien tenir. » Il y eut ce soir, pour célébrer tant d'exploits, grande fête au palais.

Le 1er avril, je n'ai pas bougé de chez moi, parce que le roi et la reine sont absorbés dans une espèce de cérémonie religieuse, qui consiste à examiner et à classer leurs collections de cornes magiques, désignées par les érudits en ces matières sous le nom de fétiches afin de s'assurer que rien ne cloche dans le régime ecclésiastique du Pays de Ganda. Cette solennité se

trouve d'ailleurs parfaitement à sa place, le jour qui suit le renouvellement de la lune. De plus, suivant une coutume ancienne, la lune étant la troisième du calendrier, tous les gens de la cour, y compris le roi, ont dû se raser la tête. Le monarque, d'ailleurs, conserve sa crête de coq ; ses pages, leurs doubles cocardes, et les autres dignitaires, les toupets diversement placés qui indiquent le rang officiel de chacun. Mes hommes ont passé tout leur temps à fabriquer des habits pour le roi.

Mtésa étant une autre fois allé chez sa mère, je me promenai, flânant du côté de l'étang où il se baigne ordinairement avec ses femmes. Je traversai les bosquets de magnifiques plantations, soignées par un essaim de belles jardinières. Toutes s'enfuirent à mon aspect, si ce n'est une seule, paralysée par l'étonnement, et qui, se précipitant à terre, s'enveloppant de sa robe d'écorce et m'envoyant maintes ruades, ne cessa d'appeler au secours que lorsque je l'eus remise sur pieds, avec assez peu de ménagements, je dois le dire, en lui reprochant son absurde conduite. Ce petit incident parut enhardir les autres fées, qui, l'une après l'autre, avec plus ou moins d'hésitation, revinrent se grouper autour de moi et finirent par s'asseoir en cercle pour admirer plus à l'aise le merveilleux « homme blanc. » Leurs exclamations ne tarissaient point. — « J'avais donc une femme, des enfants pareils à moi ?... Que n'aurait pas donné Sounna pour l'honneur de recevoir un tel hôte !... mais cette faveur céleste avait été réservée à Mtésa, et

qu'en fallait-il conclure, si ce n'est que les Esprits accordaient au jeune prince une protection toute spéciale?... » Quand je fis mine de m'éloigner, elles me retinrent à l'envi. Tantôt c'était mon chapeau qu'il fallait ôter pour soumettre mes cheveux à leur examen, et tantôt mes poches dont le contenu piquait ardemment leur curiosité. Ma montre, que je fis sonner à l'oreille de l'une d'elles, et dont le tic-tac régulier passait évidemment à leurs yeux pour une fonction vitale, devint ensuite l'objet d'une étude assidue. Chacune la voulait voir à son tour ; chacune venait se faire montrer le mouvement de ses rouages intérieurs. « Oh! finit par s'écrier l'une d'elles, il y a vraiment là de quoi faire peur.... Cachez-vous le visage!... C'est le *Loubari*! le maître des Esprits! Seigneur, enfermez-le maintenant ; dépêchez-vous de l'enfermer !... Nous n'avons pas besoin d'en voir davantage.... Revenez seulement un autre jour, et apportez-nous des verroteries. »

Le surlendemain, bien qu'il plût abondamment, le roi m'a fait prévenir que, partant pour la chasse aux buffles, il espérait bien que j'irais l'y rejoindre. A un mille au-delà du palais, nous le rencontrâmes dans un jardin de bananiers, vêtu exactement comme moi, le chapeau de feutre y compris, et déployant toutes les grâces d'un véritable pataud endimanché. Il me fit remettre un pot de pombé que j'expédiai chez moi, et nous partîmes dans l'ordre accoutumé pour le terrain de chasse, situé à deux milles de là. J'avais conservé mon poste d'honneur, derrière le roi et en tête

des femmes distribuées par ordre de beauté, les plus présentables marchant en avant et le menu fretin à l'arrière-garde avec les lances, le bouclier du roi et les pots de pombé, sans lesquels il ne bouge guère. On pouvait prévoir aisément que, par un temps pareil, notre expédition n'aurait aucun résultat, et, en conséquence, pour tromper l'ennui de la route, je me mis en coquetterie réglée avec les femmes de Mtésa, ce qui ne manqua pas de surprendre et le monarque lui-même et chacun des assistants. Nous traversions un pays marécageux et coupé de nombreux cours d'eau sur lesquels on avait jeté autrefois des ponts, assez mal entretenus, cela va sans dire. Le premier que nous trouvâmes sur notre chemin n'offrait plus que quelques vestiges de pilotis, tout au plus bons à nous faire trébucher, et que chaque homme en passant enfonçait du talon dans la vase pour faciliter le chemin à ceux qui le suivaient. Le roi me rendit ce service, et j'en fis autant pour celles de ses femmes qui venaient derrière moi. Surprises de cette galanterie à laquelle rien ne les préparait, elles ne purent s'empêcher de rire, ce qui attira l'attention du roi et mit tout le monde en alerte, attendu que jusqu'alors pas un homme vivant n'avait osé communiquer avec les femmes de Sa Majesté.

Un peu plus loin, au bord d'un ruisseau assez profond, je propose par signes à ces dames de le leur faire traverser sur mes épaules. La première en tête hésite d'abord, puis, s'enhardissant peu à peu, finit par accepter. Loubouga, la belle des belles, qui vient im-

médiatement après celle-ci, et qui grille, ce me semble, de faire plus ample connaissance avec « l'homme blanc, » donne à sa physionomie une expression suppliante, et me tend les deux mains avec un laisser aller si parfaitement irrésistible que, malgré mon désir de ne pas attirer l'attention par une halte trop prolongée, je ne puis m'empêcher de faire droit à cette requête silencieuse. Tout ceci n'échappa point à Mtésa; mais, au lieu de m'adresser des reproches, il prit la chose en plaisanterie et, courant au commandant, qu'il avertit par un coudoiement significatif, il lui raconta tout bas ce qui venait d'arriver, comme s'il se fût agi de quelque secret. « Oh ! oh ! s'écriait son confident au comble de la surprise, à quoi faudra-t-il s'attendre maintenant ? » Le fait est que ces licences devaient leur paraître fort extraordinaires. D'ailleurs, comme dans les pays qui n'ont pour loi que l'arbitraire du souverain, il faut s'attendre ici à voir tous les extrêmes.

Un jour que j'étais allé lui porter de l'alcool, obtenu pour lui servir de tonique et de fortifiant par la distillation des bananes, je trouvai le roi occupé à percevoir les tributs d'otage, jeunes filles, vaches, chèvres, etc. L'une des chèvres offertes a été pour moi le sujet d'une révélation que je note ici comme un des traits les plus surprenants de l'étrange pays où je réside. Cet animal servait d'expiation pour une tentative de régicide, qui a eu lieu dans la journée d'hier. Profitant de ce que le roi se trouvait seul, ce qui n'arrive presque jamais, un tout jeune homme est venu le me-

nacer de mort, « pour le punir, disait-il, d'avoir fait périr injustement bon nombre de ses sujets. » Mtésa lui-même m'a expliqué, par une pantomime énergique, comment les choses se sont passées. Au moment de l'attaque, il avait en main le pistolet-revolver que je lui ai donné; il le porta vivement à la tête du jeune homme, et, bien que l'arme ne fût pas chargée, celui-ci, saisi de terreur, prit aussitôt la fuite. Il va sans dire qu'à la fin de ce récit, regardé comme une marque de haute condescendance, tous les courtisans en ont remercié le monarque par de vigoureux *nyanzigs*. Mais comment se fait-il que, sous un régime où la moindre violation d'étiquette entraîne la peine de mort, un crime si grave ait été suivi d'un châtiment si doux?... Voilà ce qui me confond et ce que je n'ai pu éclaircir. Le coupable, jeune garçon de seize à dix-sept ans, doué d'un extérieur agréable, en a été quitte pour offrir sa chèvre, avec les frottements d'usage et des *nyanzigs* par deux fois réitérés.

Après cet incident curieux, le rapport de quelques officiers nous a fait connaître (non sans provoquer une émotion générale) que deux « hommes blancs » avaient été vus dans le Nyoro, chez Camrasi, l'un barbu comme moi, l'autre à visage complétement lisse. Ces nouvelles me trouvaient tout disposé à les accueillir. Il me semblait reconnaître le signalement de Pétherick et d'un compagnon avec lequel je savais qu'il devait faire son expédition. Je voulais me hâter de leur écrire; mais le roi, tempérant un peu mon ardeur, me déclara qu'il ne trouvait pas ces informations suffisam-

ment garanties; il fallait attendre, selon lui, le retour de certains officiers qu'il avait envoyés en mission dans le Nyoro.

Quelques jours plus tard, un des plus hauts dignitaires du Ganda nommé Caggao et qui faisait partie de ma clientèle de malades à soigner, m'apprit que le roi, causant avec ses courtisans, leur avait manifesté « l'intention de me garder encore quatre mois, pour voir si Pétherick viendrait me rejoindre; au bout de ce temps, s'il n'en était pas ainsi, un domaine serait mis à ma disposition, bien pourvu d'hommes, de femmes et de bétail, en vertu d'une concession perpétuelle, de sorte que, si je venais à quitter le pays, j'y laisserais derrière moi de quoi m'y rappeler un jour. » Ces intentions, malgré leur bienveillance, s'accordaient mal avec mes projets d'avenir.

Enfin j'eus l'occasion si désirée de m'embarquer sur le lac Victoria. Mtésa avait indiqué, pour une excursion nautique, le 24 avril; mais, dès la veille, il me fit dire de le suivre sans retard. Il était midi et je croyais à quelque erreur. Je me mis cependant à l'instant même en campagne, à travers jardins, collines et marais, longeant la côte jusqu'à trois heures, où je finis par apercevoir le roi qui, vètu de rouge et poussant devant lui, comme une meute, son troupeau de courtisans, tirait de temps à autre un coup de fusil pour m'appeler sur ses traces. Il paraît que c'est moins le caprice que la politique qui l'a porté à changer le jour de son départ. Ceux qui doivent l'accompagner quittent tout au premier avis, sans même achever leur dîner, sous

peine de désobéissance ou plutôt de rébellion. Néanmoins beaucoup ont, probablement malgré eux, manqué à l'appel aujourd'hui et pas un bateau ne s'est trouvé à l'embarcadère.

Seulement après la nuit tombée, une cinquantaine de gros bâtiments sont venus au bruit des tambours s'amarrer au rivage. Peints en rouge avec de l'argile et montés chacun par des rameurs dont le nombre variait entre dix et trente, ils dressaient comme le col d'un cygne leurs longues proues, décorées au sommet d'une paire de cornes d'antilopes *leucotis*, entre lesquelles s'élevait un plumet semblable à celui de nos grenadiers. Ces embarcations venaient nous prendre pour nous mener, à travers l'embouchure d'un profond marécage fort encombré de roseaux, au port où s'abritent les bâtiments destinés au service de la cour de Bandavarogo. Il est environ à cinq heures de marche du palais, sur la magnifique nappe d'eau que j'ai appelée la baie Murchison, en l'honneur du président de la Société anglaise de Géographie. Nous atteignîmes ce port à la clarté des torches, vers neuf heures du soir, et, après un souper en pique-nique, le roi se retira chez ses femmes pour y goûter les délices d'une confortable installation, tandis que, dans la hutte solitaire où j'étais relégué, il me fallut dormir tant bien que mal sur le sol battu, mais jonché, à mon intention, de quelques brassées d'herbes encore humides. Pour tout dédommagement, j'avais la beauté du paysage que mes gens comparaient aux plus riants aspects de leur côte enchantée, mais qui, selon moi, surpassait de beaucoup

ce que j'avais pu admirer jusque-là, soit pendant mon voyage, soit le long des rivages de Zanzibar.

Le roi s'est levé, le lendemain, de fort bonne heure, et, tandis qu'on rassemblait les barques, m'a invité, sans me laisser le temps nécessaire pour ma toilette, à un déjeuner, où je n'apportais pas les plus heureuses dispositions. Ce repas que nous avalions en plein air se composait de bœuf rôti, servi dans des corbeilles, et d'une marmelade de bananes roulée dans des feuilles de bananier. Mtésa s'aidait parfois pour manger d'un couteau de cuivre et d'une espèce de poinçon, mais le plus souvent il n'employait que ses dix doigts et me faisait l'effet d'un chien vorace. Quand un morceau lui semblait trop dur pour être mâché commodément, il le retirait de sa bouche, et, par manière de régal, le donnait à ses pages, qui, après toutes sortes de *nyanzigs*, avalaient ses rebuts en manifestant une joie extrême. Les reliefs du festin furent ensuite partagés entre eux, et les paniers vides revinrent aux cuisiniers. Le pombé, boisson favorite du roi, lui tenait lieu de thé, de café, de bière; mais les convives pouvaient s'estimer fort heureux, s'ils en attrapaient çà et là quelques gorgées.

Et maintenant, au lac ! vers lequel nous nous dirigeons dans l'ordre accoutumé, les grands officiers en avant, les femmes à l'arrière-garde. Une vue magnifique nous rappelle la baie de Rio-Janeiro, moins les hautes montagnes qui en forment l'arrière-plan, et qui sont ici remplacées par des collines de l'aspect le plus riant. Quinze tambours de diverses grandeurs

forment un orchestre qu'on appelle *mazagouzo;* en battant avec la régularité de nos engins mécaniques, ils annoncèrent l'arrivée du roi, et les embarcations se rapprochèrent aussitôt du rivage. Mais les choses ne se passaient pas comme en Angleterre, où Jacques Goudron (ainsi qu'on surnomme nos matelots), avec toute l'importance d'un maître de maison, invite les dames à prendre place et contemple à son aise leurs jolis minois. Ici, au contraire, chacun de ces pauvres diables, la frayeur peinte sur le visage, se lance à l'eau par-dessus le plat-bord, et plongeant la tête sous l'onde à la façon des canards, de peur qu'on ne l'accuse de jeter sur le beau sexe un regard indiscret, ce qui est un crime puni de mort, attend patiemment que l'installation soit terminée. Simplement vêtus de feuillage, nos matelots ressemblent à des Neptunes grotesques. Mtésa, l'habit rouge sur le dos et le feutre sur la tête, assignait à chacun sa place, distribuant les femmes dans certaines barques, ses officiers et mes engagés dans certaines autres, enfin me réservant une place dans celle qu'il occupait lui-même avec trois femmes, assises à l'arrière et tenant des calebasses remplies de pombé. Le roi, tirant le meilleur parti possible du langage de la côte qu'il s'est fait enseigner, me demandait mes conseils pour la direction de la chasse, et les suivait avec une promptitude exemplaire. Mais les eaux étaient trop vastes et les hippopotames trop effarouchés; aussi naviguâmes-nous toute la journée sans aucun résultat. Nous atterrîmes une seule fois pour manger, et par ce « *nous,* » il faut entendre

seulement le prince et moi, les pages et quelques officiers favoris; quant aux femmes, elles firent diète. La principale distraction du roi, pendant cette fastidieuse journée, consistait à diriger son orchestre de tambours; il changeait les musiciens, réglait le diapason, notait au passage la moindre faute de rhythme, et se montrait de tout point un dilettante consommé.

Le lendemain fut la répétition exacte de la veille, si ce n'est que le roi se familiarisa de plus en plus, à mesure que nous pouvions mieux nous entendre. Les plaisanteries qu'il se permet ne sont pas toujours du meilleur goût. Il lui est arrivé, par exemple, de se cramponner à ma barbe, quand le roulis du bateau dérangeait quelque peu son équilibre.

Las de fouiller un à un tous les coins et recoins de la crique sans trouver le moindre hippopotame, le roi nous a dirigés, le 26, vers une île occupée par le Mgussa, divinité du lac, non pas en personne, car le Mgussa est un Esprit, mais par une espèce de délégué ou de représentant qui sert à communiquer au roi du Ganda les secrets du mystérieux abîme. Une fois à terre, on débuta par un pique-nique où le pombé ne fut point épargné; puis le cortége se mit à circuler dans une espèce de verger qu'il moissonnait gaiement, chacun paraissant animé des meilleures dispositions, lorsqu'une des femmes, charmante créature par parenthèse, eut la malheureuse idée, croyant être agréable au roi, de lui présenter un fruit qu'elle venait de cueillir. Aussitôt, comme pris d'un accès de folie, Mtésa entra dans la plus violente colère : « C'était la

première fois, disait-il, qu'une femme s'était permis de lui offrir quelque chose! » et là-dessus, sans alléguer d'autre motif, il enjoignit à ses pages de saisir la coupable, de lui lier les mains et de la faire exécuter sur-le-champ.

A peine ces mots prononcés, tous les jeunes drôles à qui le roi s'adressait déroulèrent en un clin-d'œil les turbans de corde qui ceignaient leurs têtes, et, comme une meute de bassets avides, ils se précipitèrent sur la belle créature qui leur était livrée. Celle-ci, indignée que de pareils marmots se crussent autorisés à porter la main sur sa royale personne, essaya d'abord de les repousser comme autant de moucherons importuns, tout en adressant au roi des remontrances passionnées; mais, en peu d'instants, ils l'eurent saisie, renversée, et tandis qu'ils l'entraînaient, l'infortunée nous adjurait, le commandant et moi, de lui prêter aide et protection. Loubouga cependant, la sultane préférée, s'était jetée aux genoux du roi, et toutes ses compagnes, prosternées autour de lui, sollicitaient le pardon de leur pauvre sœur. Plus elles imploraient sa merci, plus semblait s'exalter la brutalité naturelle de ce tyran, jusqu'à ce qu'enfin, s'armant d'une espèce de massue, il en vint à la lever sur la tête de sa malheureuse victime.

J'avais pris le plus grand soin, jusqu'alors, de n'intervenir dans aucun des actes arbitraires par lesquels se signalait la cruauté de Mtésa, comprenant de reste qu'une démarche de cet ordre, si elle était prématurée, produirait plus de mal que de bien. Il y avait

toutefois, dans ce dernier excès de barbarie, quelque chose d'insupportable à ma nature britannique, et lorsque j'entendis mon nom prononcé d'une voix suppliante, je m'élançai vers le roi, dont j'arrêtai le bras déjà relevé, en lui demandant la vie de cette femme. Il va sans dire que je courais grand risque de sacrifier la mienne en m'opposant ainsi à ses caprices; mais mon intervention, par sa nouveauté hardie, fit sourire Mtésa, et la prisonnière fut immédiatement relâchée.

La hutte habitée par le représentant du Mgussa était décorée de maint et maint symbole mystique, et entre autres d'une rame, qui est l'insigne de ses hautes fonctions. Nous y étions installés depuis quelques minutes, arrosant de pombé nos insignifiants bavardages, quand cette espèce de « médium spirituel » vint nous y rejoindre dans un costume bizarre, analogue à celui des sorcières. Il portait un petit tablier de peau de chèvre blanche, décoré de nombreux talismans, et en guise de masse ou de canne, se servait d'un léger aviron. Ce n'était point un vieillard; mais il en affectait toutes les allures, la démarche lente et débile, la toux asthmatique, le regard vague, le parler marmottant. Feignant de gagner à grand'peine l'extrémité de la hutte, où se trouvait ce que je pourrais appeler son « trophée magique, » il se mit, une fois assis, à tousser pendant une demi-heure de suite; sa femme parut alors, se donnant les mêmes airs, et, comme lui, jouant une vieillesse anticipée. Mtésa me regardait en riant, et de temps à autre, jetant les yeux sur ces créatures étranges, semblait me demander ce que je pensais d'elles.

Personne, du reste, n'élevait la voix, si ce n'est la prétendue vieille, coassant comme une grenouille pour avoir de l'eau, et qui fit ensuite beaucoup de façons lorsqu'il fallut avaler celle qu'on lui apportait. La première coupe n'étant pas assez pure à son gré, on dut lui en procurer une seconde, où elle se contenta de mouiller ses lèvres; après quoi, geignant et boitant toujours, elle s'éloigna comme elle était venue.

L'agent du Mgussa fit alors signe au commandant et à plusieurs des officiers, qui se groupèrent immédiatement autour de lui, et, après leur avoir notifié à voix très-basse les volontés de l'Esprit du lac, il disparut à son tour. Ses révélations n'avaient sans doute rien de favorable, car nous retournâmes aussitôt à nos barques, pour rentrer ensuite dans notre résidence provisoire. A peine y étions-nous, qu'un fort détachement d'officiers tout récemment revenus du Nyoro, se présenta pour rendre hommage à Sa Majesté. Leur retour au pays datait déjà de cinq à six jours, mais l'étiquette ne leur avait pas permis de paraître plus tôt devant le roi. Ils se targuaient de grands succès, obtenus sans aucune perte. Mtésa leur raconta les incidents de la journée, insistant spécialement sur mon intercession chevaleresque, à laquelle tous les assistants se hâtèrent d'applaudir : « Le seigneur blanc, disaient-ils, savait bien ce qu'il avait à faire, attendu que, dans son pays, il dispense la justice comme un roi. »

Un jour que nous étions descendus vers la pleine eau du lac, on m'a dit qu'il existait de ce côté, un passage

Grant voyageant du Karagoué à l'Ouganda. (Page 209)

vers le Soga ; mais qu'il oblige à beaucoup de détours, étant parsemé de bas-fonds et de récifs; en le suivant on rencontrerait l'île de Kitiri. Aucune autre île de ce nom n'est d'ailleurs connue des naturels bien que leurs embarcations, côtoyant la rive occidentale du lac, soient descendues jusques à Oukéréoué (1). La plus grande île du lac Victoria paraît être celle de Sésé (2), en face de l'embouchure de la rivière Catonga. On y trouve, comme dans celle où nous avons passé la journée du 26, un des grands prêtres du Mgussa. C'est là que sont en réserve les plus gros bâtiments de la marine royale, et on en tire une quantité d'écorces, dont la qualité supérieure ajoute à la renommée de l'île.

Lorsque je rentrai chez moi, le 1er mai, je trouvai ma hutte encombrée d'une vingtaine d'hommes qui prétendaient, sur la route du Caragoué au Ganda, avoir dépassé Grant, qu'on portait sur un brancard et qui ne semblait avoir avec lui aucune des marchandises sur lesquelles je comptais.

Cependant, le surlendemain, je reçus une lettre de Grant où il m'annonçait qu'il arrivait en bateau sur la Kitangoulé. Je portai sans retard cette nouvelle au monarque. La route du palais était encombrée d'une foule immense. En dehors de la principale entrée,

(1) L'île d'Oukéréoué, qui a fait donner au lac Victoria le premier nom sous lequel il a été connu en Europe, est située à cette partie méridionale qu'avait vue Speke lors de son voyage de 1858. — J. B.

(2) On dit que les Sésé forment un groupe d'îles ; mais la carte de Speke ne l'indique point. — J. B.

entouré de serviteurs nombreux accroupis à ses pieds, le roi siégeait dans son costume national, ayant à côté de lui deux lances et un bouclier. Les pages, assis à sa droite, guettaient ses volontés les plus fugitives; à sa gauche, un petit groupe de femmes, commandées par les sorcières, se tenaient prêtes à lui verser le pombé. Devant lui, disposés en carré profond, immobiles sur leur séant, étaient les officiers victorieux qui ont dirigé la dernière campagne. Leurs costumes n'avaient rien d'uniforme : on reconnaissait les nobles à leurs peaux de chat-pard et à la dague passée dans leur ceinture; les plébéiens, à leurs vêtements d'écorce bariolés et à leurs manteaux de cuir de vache ou d'antilope; mais tous avaient le visage et les bras peints en rouge, en noir ou en couleur de fumée. Dans un espace vide, laissé au milieu du carré qui faisait face au roi, les armes du Ganda se trouvaient disposées sur trois rangs : en avant, l'énorme tambour de guerre, recouvert d'une peau de léopard et placé sur un large tapis de ces mêmes peaux : derrière, un trophée d'armes disposées autour d'une tige de fer, des lances, dont quelques-unes étaient en cuivre, des boucliers de cuir ou de bois, bref, toutes sortes d'engins offensifs et défensifs; en troisième ligne, ce qu'on pourrait regarder comme l'arsenal spirituel ou comme la divinité même de ce pays, représentée par un grand nombre de talismans, variés à l'infini. En dehors du carré, sur la même ligne que le roi, les armes de sa maison : un très-beau chaudron de cuivre, fabrique française, dont le pourtour était surmonté de clochettes de bronze, fixées à des supports de fil de

cuivre gracieusement recourbés en cou de cygne, deux lances neuves, un bouclier de cuir peint et diverses baguettes magiques déposées sur un tapis en peau de léopard; le tout donnant l'idée la plus exacte de la magnificence que peut déployer un roi barbare. Chaque chef de corps venait expliquer à son tour les services militaires de sa division; Mtésa écoutait attentivement, puis il distribuait les récompenses et les châtiments: aux bons et vaillants soldats, des gourdes pleines de pombé puisé dans de grosses jarres de terre cuite; elles étaient reçues avec les *nyanzigs* les plus véhéments: pour les lâches, un arrêt de mort. Dès que la sentence fatale était prononcée, un violent tumulte éclatait sur un point donné de cette foule compacte: le condamné luttait, avec d'énergiques imprécations, contre ses voisins, qui se jetaient sur lui, le précipitaient par terre, et l'arrachaient, pieds et mains liés, des rangs de la multitude.

Dans une visite que j'ai faite un autre jour à la reine mère, j'ai eu l'occasion de la suivre chez la principale des sorcières où elle se rendait. Celle-ci a reçu Sa Majesté avec une hauteur singulière, et au lieu de m'autoriser à m'asseoir sur ma boîte à fourrage, elle a fait jeter par terre, tout exprès pour me servir de siége, une brassée d'herbes. Les deux princesses gardaient le monopole de la conversation; la sorcière, à qui l'on avait apporté une pelletée de terre glaise et qui s'en régalait avec une satisfaction gloutonne, attestée par des grognements d'animal immonde, finit par me lancer un débris de sa pitance. M'imaginant que c'était quelque

pâtisserie inconnue, je la saisis au passage et la portai à ma bouche; mais l'âpreté de cette substance me la fit cracher tout aussitôt, ce qui parut égayer les personnes présentes.

Le 11 mai, j'ai reçu de Grant quatre lettres, datées du 22 avril au 2 mai. Écrites de la propriété de Maoula, elles justifient pleinement les rapports annonçant au roi que mon ami venait du Caragoué, par la route de terre. Il semble que les gens de l'escorte, redoutant les périls d'un voyage sur le lac, s'y sont dérobés par une tromperie que mon collègue n'a pas su déjouer.

Mabrouki et Bilal, partis le 22 avril, ainsi que Budja et ses dix hommes, sont revenus du Nyoro, le 14 mai, avec quatre envoyés du roi Camrasi, à la tête desquels est Kidgouiga. Le bruit transpire que Mtésa, conformant sa politique à mes prudents conseils, a tâché de se concilier Camrasi, et qu'au lieu d'une armée, il lui a fait passer, à titre de cadeau, deux bracelets de fil de cuivre. Camrasi a répondu à ces avances par l'envoi de deux dents d'éléphant. Kidgouiga nous a déclaré que la caravane de Pétherick n'était pas dans le Nyoro et n'avait jamais pu pénétrer jusque-là; elle a jeté l'ancre à la hauteur du Guéni (1). On ne parlait du reste que de deux hommes blancs, dont un barbu, l'autre rasé, qui s'informent de nous avec le même empres-

(1) Cette obscure allusion, que l'on faisait ainsi pour la seconde fois aux trafiquants sous les ordres de Debono, et à leur station de Faloro, s'est trouvée en partie vraie, en partie erronée, ainsi que le lecteur pourra le constater ci-après.

(*Note du cap. Speke dans la 2e édition de son livre.*)

ment que nous mettons à nous informer d'eux : ils ont des siéges et portent un costume pareil aux miens; leurs fusils, leurs meubles sont exactement les mêmes que ceux dont ma hutte est garnie. En de certaines circonstances, ils ont fait passer à Camrasi un collier de verroteries, et de son côté, pour ne pas demeurer en reste vis-à-vis d'eux, ce prince leur a expédié bon nombre de femmes et de dents d'éléphant. Le roi du Nyoro est disposé, si je le désire, à me faire arriver par eau jusqu'au point où ils sont arrêtés. La voie de terre, en effet, passant par le Kidi, comprend dix étapes, à travers les jungles, dans un pays habité par des sauvages qui donnent la chasse à tous les voyageurs et pillent indifféremment ce qui passe à leur portée.

Ce trajet n'en est pas moins fait, de temps à autre, par des habitants du Nyoro et du Guéni, qui se dérobent aux attaques en faisant voyager de nuit les troupeaux de bétail et les cargaisons de peaux de singe qui constituent leur principal commerce; mais ces tentatives sont rares, attendu les risques auxquels elles exposent ceux qui les entreprennent.

Baraca et Oulédi, expédiés du Caragoué à la date du 30 janvier, ont résidé chez Camrasi pendant plus d'un mois, et ne pouvant obtenir qu'il les fît conduire dans le Guéni, voulaient revenir me trouver en compagnie de Mabrouki et de Bilal. Le roi du Nyoro leur a également refusé cette autorisation, ne pouvant les renvoyer, disait-il, ailleurs que dans le pays d'où ils venaient. Ce prince a ouï parler de mes chasses avec Mtésa, comme aussi de la tentative faite par Mabrouki

et Oulédi pour arriver au Guéni, en passant par le Soga. Outre les verroteries que Baraca lui a remises de ma part, il s'est fait donner le sabre d'Oulédi, en menaçant ce dernier de le garder à jamais captif dans ses États, parce qu'il n'avait point acquitté un droit de séjour. Mabrouki ajoute qu'ils ont été retenus cinq journées entières dans un village situé à une heure du palais de Camrasi, avant qu'on leur permît de se présenter devant le monarque. Mais aussitôt après la première audience, et lorsque l'échange des présents eut été consommé, ils reçurent ordre de partir dès le lendemain, « attendu que les gens du Ganda, selon Camrasi, sont de misérables pillards sans foi ni loi. »

Parmi mes déceptions, il faut compter l'impossibilité où s'est trouvé Grant d'explorer le lac, de la côte duquel nous n'avons presque encore vu aucune partie.

Nous étions chez la reine-mère un jour, lorsqu'on est venu prévenir Mtésa que le colonel ou général Congaou demandait pour son régiment l'honneur d'être passé en revue par le roi. Nous sortîmes donc pour cette solennité.

On se ferait difficilement une idée de l'étrange spectacle qu'offraient tous ces hommes à peu près nus, sauf la peau de chèvre ou de chat qui pendait à leur ceinture, et barbouillés de peintures de guerre, suivant le goût de chaque individu; une moitié du corps rouge ou noire, l'autre bleue, mais sans aucune distribution régulière de ces couleurs invariables. Il n'y avait de strictement uniforme que les armes : chaque soldat, muni de deux lances et d'un bouclier, les tenait dis-



Revue des troupes de l'Ouganda (page 214).

posés comme à l'approche de l'ennemi, et ils s'avançaient ainsi sur trois rangs, à quinze ou vingt mètres de distance l'un de l'autre, du même pas allongé, pliant les jarrets pour se donner plus d'élan. Derrière chaque compagnie venait le capitaine, reconnaissable à son costume encore plus fantastique. Enfin, à la suite de tous, le grand colonel Congaou, qui nous rappelait Robinson Crusoé, avec son jupon de peau de chèvre à longue toison blanche, son bouclier de cuir en forme de violon, décoré à ses six extrémités de touffes de poil blanc, ses jarretières frangées au-dessous du genou, et son casque recouvert de verroteries, orné d'un panache de plumes rouges. Au centre de ce dernier s'élevait, s'inclinant en arrière, une tige terminée par un bouquet de poils de chèvre. Après plusieurs charges par compagnie, les officiers coururent sur le roi, la lance haute, avec mille protestations frénétiques de zèle sans bornes et de loyauté à toute épreuve. On les couvrit d'applaudissements, et la parade se trouvant terminée, chacun de nous rentra chez lui.

Le 27 mai, au moment où je me trouvais avec le roi, notre causerie fut agréablement interrompue par de lointaines détonations qui nous annonçaient l'arrivée de mon camarade. Je pris tout aussitôt congé pour aller le recevoir. Inutile de dire toute la joie de cette réunion, après tant d'anxiétés et de mutuels regrets. Heureux de voir Grant assez bien rétabli pour en être venu à boiter, deçà delà, sans trop de fatigue, j'écoutai, en riant aux éclats, l'amusant et pittoresque récit de son pénible voyage.

Budja, l'ambassadeur nommé par le roi, est venu, en compagnie de Kidgouiga, prendre mes hommes et mes lettres, afin de retourner chez Camrasi, lui demander passage à travers ses Etats pour se rendre dans le Guéni. Je voulais, au préalable, m'entendre avec Mtésa, mais les envoyés ont répondu qu'aucun ordre ne les autorisait à s'arrêter dans ce but, et ils sont partis immédiatement.

Le roi, auquel j'ai fait passer, comme présent, un fusil double et des munitions, nous a convoqués, Grant et moi, pour un lever solennel, pareil à celui qui marqua mon arrivée.

On voudra bien ne pas perdre de vue qu'en prolongeant ainsi notre séjour chez Mtésa, et par toutes ces négociations si difficiles à mener de sang-froid, nous nous proposions toujours le même objet, celui de nous faire montrer le Nil à son issue du lac, et de vérifier ainsi un phénomène sur lequel, depuis longtemps, mon esprit ne conservait aucun doute. Sans le consentement, que dis-je? sans le concours et la connivence de ce capricieux sauvage à qui j'avais affaire, il ne fallait pas songer à la réalisation de ce projet. On ne s'étonnera donc pas que je fusse constamment au guet, pour glisser à propos, dans le cours de tous nos entretiens, quelques paroles de nature à nous rapprocher de ce grand but. L'occasion, cette fois, me semblait favorable, et nous risquâmes une requête directe, tendant à obtenir des embarcations pour essayer de nous rendre par eau vers le Guéni, en supposant que le lac et le euve fussent navigables sur leur parcours entier;

Le déjeuner des gardes du roi Mtésa. (Page 216)

nous demandions aussi que Kitounzi nous accompagnât avec une mission officielle, afin de ramener tout ce qui serait fait à notre important dessein de frayer pour le commerce une nouvelle voie par laquelle trouveraient leur chemin vers le Ganda les divers articles de fabrique européenne. Nous n'en vînmes pourtant pas à nos fins. La pétition, attentivement écoutée, et qui avait été parfaitement comprise, comme nous le prouvèrent plusieurs commentaires, n'obtint aucune réponse directe.

Le lendemain de cette entrevue j'ai fait porter au roi la boussole qu'il me demandait depuis longtemps. Transporté de joie, il dit à Bombay puis à Maoula qu'en me privant pour lui d'un pareil instrument, je lui donnais une preuve d'affection inaltérable.

Deux jours plus tard, la reine-mère nous promettait d'intervenir dans la question à laquelle son fils ne nous avait pas répondu.

En réalité, c'était bien là notre premier rayon d'espérance, et je m'occupai d'organiser nos opérations futures de manière à leur faire produire quelques résultats pratiques, sans effaroucher l'humeur capricieuse de notre hôte. Tandis que j'inspecterais le fleuve et que j'essayerais de naviguer jusque dans le Guéni, Grant, me disais-je, retournera par eau dans le Caragoué pour aller y chercher notre arrière-train; cette traversée sur le lac lui permettra de se procurer les informations dont il a été frustré par les manœuvres du chef de son escorte. Nous tombâmes d'accord là-dessus, et tout semblait aller au mieux, car une fois

assurés de communiquer un jour ou l'autre avec Pétherick, il nous restait encore beaucoup à faire soit dans le Ganda, soit dans le Soga.

Plus tard un certain Mourondo, que nous avons rencontré au palais de la reine, et qui paraît être allé jadis jusqu'à la frontière du Masaï, nous a affirmé qu'il faudrait un mois de navigation pour se rendre de Kira, le district le plus oriental du Ganda, jusqu'au Masaï, où se trouve un autre lac, joint par un détroit au Victoria, et où les barques du roi Mtésa vont fréquemment chercher du sel. Néanmoins, la plus grande partie de ce voyage pourrait être faite en quatre étapes par la voie de terre, après quoi on n'aurait plus à naviguer que pendant trois jours.

Cependant nous n'avancions à rien. Le 18 juin, nous priâmes Mtésa de permettre que, d'ici au retour des émissaires qu'il avait dépêchés au Nyoro, j'allasse visiter le pays des Masaïs et ce lac salé dont on m'affirme l'existence à l'angle nord-est du Victoria, tandis qu'avec plusieurs de ses barques Grant irait au Caragoué chercher de la poudre et des verroteries.

Le roi y consentit immédiatement; mais rien de cela n'eut lieu.

Nous réussissions bien à force d'adresse, comme un jour où nous lui envoyâmes un masque et des joujous d'enfant, à obtenir des audiences; mais ces dernières nous valaient à peine pour résultat d'avoir de quoi nourrir nos gens.

Enfin un jour que les envoyés du Soui et du Caragoué prenaient congé du roi, je rencontrai Kyengo,

Lever de Mtésa (page 216).

qui fut très-communicatif. Jadis il avait été, me dit-il, avec Sounna, le père de Mtésa, quand ce roi, avec toutes ses forces disponibles, voulut conquérir les pays que je me propose de traverser; mais, malgré les encouragements que le roi donnait en personne à son armée, il échoua de la manière la plus complète. Si j'en croyais Kyengo, je retournerais au Caragoué, où Roumanica me fournirait une escorte pour arriver dans le Nyoro par les montagnes de Nkolé. Mais, quand il s'est aperçu que cela ne rentrait nullement dans mes vues et que je protestais énergiquement contre toute idée de revenir sur mes pas, il m'a proposé de m'embarquer sur le Nil et de descendre ainsi jusque dans les États de Camrasi.

Je ne demandais pas autre chose, le lecteur le sait déjà; mais, le roi du Nyoro ayant, tout récemment, mal répondu aux démarches de Mtésa, comment faire accepter à notre hôte une pareille combinaison? — « Mon intention, dis-je à Kyengo, est de pressentir d'abord Mtésa sur l'expédition à travers le Soga et le Kidi; je lui parlerai ensuite de retourner à Zanzibar, en suivant la route du Masaï, et, pendant que tout ceci sera débattu, j'affecterai la plus grande indifférence à l'égard de Camrasi; mais, quand les autres combinaisons auront avorté, ce qui est immanquable, je solliciterai le passage par le Nyoro comme notre dernière et notre unique ressource. Encore faudra-t-il voir le roi, pour lui parler à cœur ouvert, et son refus de se montrer nous laisse dans le plus grand embarras. » — « Si vous ne le voyez pas, m'a répondu

Kyengo, c'est tout simplement qu'il a honte de montrer son visage après toutes les belles promesses qu'il vous a faites et qu'il se sent hors d'état de réaliser. Prenez patience, et tout finira pour le mieux. »

Cette triste nouvelle nous fut confirmée quelques jours plus tard par la reine-mère en personne. Comme nous lui disions que, sans cesse éconduits par son fils, nous venions implorer son influence supérieure et sa bienveillance inépuisable. « Je vois, a répondu la reine, que notre hôte n'est pas au courant de ce qui se passe.... Mon fils a fait pratiquer successivement tous les chemins, et, ne pouvant vous en frayer aucun, se sent honteux vis-à-vis du seigneur blanc. — En ce cas, Majesté, que faut-il faire ? — Le seigneur devrait retourner au Caragoué, où il passerait encore un an jusqu'après le couronnement de mon fils. Les princes voisins rechercheront alors l'amitié de Mtésa, et toutes les routes s'ouvriront devant ses protégés. — La difficulté, c'est que le seigneur blanc ne veut pas reculer d'une semelle ; la mort même lui semblerait préférable. — Ceci pour le coup, n'a pas le sens commun !... il ne devrait pas se montrer si obstiné. Du reste, avant de rien ajouter, je veux envoyer un message à mon fils. Le seigneur blanc, dès demain, accompagné de Caddou, de Kyengo et de Viaroungi, pourra se présenter à Mtésa et lui dire tout ce qu'il a sur le cœur.... Ceci, je pense, amènera la conclusion de l'affaire. »

Tout le monde alors se retira, si ce n'est Caddou et quelques-uns des officiers de la reine, attendant le message dont elle se proposait de les charger pour son



Audience chez la reine-mère (page 220).

fils. Bientôt cet officier, venant à nous rejoindre, nous a dit « que nous n'avons pas la moindre chance d'obtenir le passage auquel nous aspirons; la reine a sur cette question un tel parti pris qu'aucun raisonnement ne saurait désormais l'ébranler. »

Cependant, le 3 juillet, qui était le surlendemain de notre entrevue avec la reine-mère, Mtésa nous confronta dans une audience solennelle avec les officiers de la reine, Caddou et Kyengo. Ce dernier montra promptement qu'il intriguait pour nous décider à retourner par le Caragoué. Mtésa, perdant enfin patience, lui ordonna de sortir avec ses gens, et nous fit approcher du trône.

Nous touchions au moment du triomphe, et les difficultés qui s'opposaient à la continuation de notre voyage se trouvèrent soudainement levées ! Le roi nous laissa voir presque aussitôt le motif qui avait le plus agi sur sa détermination. « Il ne lui convenait pas, disait-il, de recourir à Roumanica pour tout ce dont il avait besoin; il voulait que ses hôtes vinssent à lui sans obstacle ; Roumanica, d'ailleurs, lui avait fait demander de ne pas permettre que nous sortissions du Ganda, et voulait qu'on nous rendît à lui quand nous aurions terminé nos excursions dans ce royaume. Qu'était Roumanica pour se permettre un pareil langage ? Quelle déférence devait-on à Roumanica ? Mtésa n'était-il pas le roi du pays, et, comme tel, parfaitement libre d'agir à sa guise ? » Nous accueillîmes ces bravades par un sourire d'approbation. De plus en plus exalté par les fumées qui lui montaient

à la tête, l'orgueilleux Mtésa me demanda « qui je préférais de Roumanica ou de lui ? » Question délicate, que j'éludai de mon mieux en disant que j'aimais beaucoup Roumanica, dont l'éloquence et l'humeur communicative m'avaient charmé. « Quant à Mtésa, je l'aimais aussi, parce que ses manières ressemblaient aux miennes et parce que son aptitude à profiter de mes leçons me l'avait rendu cher à tout jamais. »

J'éprouvais une satisfaction de plus en plus vive en m'assurant que mon succès n'était pas un rêve ; Budja venait d'être désigné pour nous escorter dans le Nyoro ; il était prescrit au grand amiral de nous préparer des barques, afin que nous pussions arriver par eau chez Camrasi. Viaroungi, parlant au nom de Roumanica, se borna donc à solliciter le roi d'envoyer au Caragoué une armée pour opérer contre Rogéro, le frère dont nous avons raconté la révolte. Cette demande fut encore repoussée, sous prétexte que toutes les troupes disponibles étaient en campagne jusqu'à nouvel ordre.

Le lendemain, Mtésa me demanda « combien de vaches et de femmes je voulais emmener? » Il avait en même temps levé la main, et, les doigts écartés, m'engageait à compter par centaines les têtes qu'il me fallait. Je lui répondis que cinq vaches et autant de chèvres nous suffiraient amplement, car je ne voulais pas surcharger nos bateaux, à partir de la crique Murchison. Quant aux femmes, je les refusai, en alléguant des motifs qui devaient lui paraître plausibles. « En revanche, ajoutai-je, le roi m'obligerait fort s'il voulait

pourvoir chacun de mes gens d'une pièce de drap d'écorce et donner une petite défense d'éléphant à chacun des porteurs de l'Ounyamouési, qui me demandaient à s'en retourner chez eux. Ils étaient au nombre de neuf. »

Tout ceci fut accordé sans la moindre hésitation, après quoi, se tournant de mon côté : « Il est donc bien vrai, seigneur blanc, me dit le roi, que vous désirez vous en aller? — Certainement, répondis-je, car voici quatre ans, et plus, que je ne suis rentré chez moi. » Je comptais une année par cinq mois, ainsi que cela se pratique en ces pays-ci.

Mtésa me renouvela ses propositions le jour suivant, et paraissait me voir avec regret persister dans mes refus, lorsque Budja intervint, assurant que je ne connaissais pas la région où je m'engageais, et que, parmi les jungles où sévissait la famine, j'aurais à me repentir de ne m'être pas assuré les subsistances nécessaires. » Là-dessus le roi a donné ordre qu'on mette à ma disposition soixante vaches, quatorze chèvres, dix charges de beurre, une de café, une de tabac, et cent pièces d'étoffe d'écorce pour habiller mes hommes. C'était une générosité vraiment royale.

Sur le rapport du grand amiral qu'il existe des basfonds dangereux avant le district du Kira, avec lequel on n'a jamais établi de navigation directe, et qu'au delà des cataractes infranchissables s'opposeraient à ce que nous pussions descendre le fleuve, il a été convenu que nous nous transporterions d'abord par terre à Rondogani.

Enfin le 7 juillet, Mtésa nous a invités de bonne heure à venir prendre congé de lui. Dans mon désir de ne lui laisser que des impressions favorables, j'obéis à l'instant même. J'avais pendu à mon habit le collier que je tenais de la reine, le couteau dont lui-même m'avait fait présent, et je cherchais à ne réveiller chez lui que les idées les plus flatteuses pour son imagination, évoquant tour à tour les souvenirs des parties que nous avions faites ensemble sur le lac, des exploits dont il m'avait rendu témoin, vantant son adresse, et le berçant des brillantes perspectives qui s'ouvraient devant lui, aussitôt que le commerce serait inauguré entre l'Angleterre et l'Afrique centrale. Nous nous levâmes alors pour nous incliner à l'anglaise, la main sur le cœur, et Mtésa, qui nous avait répondu avec une sensibilité de bon goût, nous rendit exactement notre salut, geste pour geste, à l'instar d'un véritable singe.

A peine avions-nous quitté le palais, que le roi en sortit avec son cortége ordinaire et dans l'ordre accoutumé. Nous crûmes devoir nous y joindre, avec Kyengo et ses gens du Sinza. Budja m'avait fort inquiété en me laissant entrevoir qu'il se faisait une fausse idée de l'orientation de Rondogani. Mtésa voulut bien entrer à ce sujet dans les explications les plus complètes, « et cela, disait-il, parce qu'il m'aimait beaucoup. » Puis, arrivé près de notre camp, il voulut une dernière fois passer la revue de nos hommes, dont il loua la tournure martiale et qu'il encouragea de son mieux à nous rester fidèles jusqu'au bout. « Avec

de tels soldats, me disait-il, vous ne devez trouver aucune difficulté à pousser jusqu'au Guéni. » Quand nous eûmes échangé de nouveaux adieux, il s'éloigna rapidement pour faire l'ascension d'une des hauteurs voisines. Pendant ce temps, Loubouga, sa jolie favorite, nous envoyait avec ses petites mains des signes de regret et d'amitié : « Seigneur blanc ! » criait-elle tout en suivant son maître au petit trot, plus émue que ses compagnes, dont aucune, cependant, ne se montrait tout à fait indifférente à notre départ..... Nous nous séparions, selon toute probabilité, pour ne plus nous revoir jamais.

CHAPITRE IX

LE NIL DANS LE GANDA

Les gens du roi ont-ils le droit de piller hors du grand chemin? — Grant part pour le Nyoro et moi pour Rondogani. — Les rives du Nil. — Chutes d'Isamba. — Le Nil sort du lac Victoria par les chutes Ripon, qui terminent le canal Napoléon. — Impossibilité d'apercevoir le lac. — Entre les chutes Ripon et le palais de Mtésa, on trouve douze cours d'eau. — En descendant le Nil, mon escorte pille des Nyoriens. — A la frontière, la population se lève contre nous. — Je rejoins Grant qui, de son côté, a été expulsé du Nyoro. — Enfin Camrasi nous envoie chercher.

Le 7 juillet 1862, nous quittions Bandavarogo sous la conduite de Budja. Un lieutenant du gouverneur ou sakibobo de la province occidentale, devait nous remettre soixante vaches à la première station, et Casoro, lieutenant du jumba ou grand amiral, nous procurer des barques quand nous serions arrivés au fleuve. Cependant il fallut menacer nos engagés de la bastonnade pour les décider à porter des fardeaux. Le résultat obtenu, nous mettons cinq jours à franchir, à tra-

vers un beau pays montagneux où les riches cultures alternent avec les jungles, une distance de trente milles qui séparent la capitale d'une bourgade où on a tué un de nos hommes. Voici comment.

Nos marches étaient organisées de manière à se ressembler beaucoup. Lorsque nous avions voyagé pendant un certain nombre d'heures, Budja désignait tel ou tel village où nous devions nous arrêter pour passer la nuit, prenant soin d'omettre ceux qui appartenaient à la reine, afin de ne pas engager Mtésa dans une querelle désagréable, et choisissant, au contraire, de préférence, les localités dont les chefs avaient été récemment arrêtés par ordre du roi. Partout où nous arrivions, cependant, les villageois prenaient la fuite, abandonnant leurs jardins et tout ce qu'ils possédaient à la rapacité de notre escorte. J'avais peu à peu perdu tout espoir de mettre un terme à ces ignobles pratiques; le roi y prêtait les mains, et ses gens entraient toujours les premiers pour enlever, avec une effronterie sans pareille, les chèvres, les volailles, les peaux ; les étoffes d'écorce, les cauries, les perles de verre, les tambours, les lances, le tabac, le pombé, en un mot, tout ce qui leur tombait sous la main. C'était pour eux une vraie campagne de maraudeurs (1); mais ils finirent par y susciter des résistances qui coûtèrent, ainsi que je l'ai dit, la vie à un de mes engagés.

La nécessité de rassembler les vaches que le roi nous donnait ayant rendu indispensable de faire halte

(1) D'après Baker, les choses se passent exactement de même dans le Nyoro. — J. B.

dans une localité où se trouve un de ses plus vastes pâturages, je m'étais mis en quête de quelque gibier nouveau et j'avais déjà blessé un zèbre, lorsqu'on vint m'apprendre qu'un nommé Cari, venait d'être assassiné à trois milles de l'endroit où nous nous trouvions. Ceci, malheureusement, n'était que trop vrai. Cari s'était laissé persuader, ainsi que quelques autres de mes hommes, d'aller à la picorée avec une demi-douzaine d'indigènes de notre escorte; et ils avaient choisi pour but de leur expédition certain village de potiers, attendu que Budja réclamait les vases nécessaires à la fabrication du vin de banane, le premier soin auquel on vaque dès que le camp est formé. Cependant, comme ils approchaient de cette bourgade où on ne voyait encore que des femmes, celles-ci, au lieu de s'enfuir ainsi que nos braves y comptaient sans doute, se mirent à crier haro sur eux, ce qui fit accourir les maris, disposés à se défendre vigoureusement. Nos gens ne songèrent plus qu'à jouer des jambes et se seraient tous échappés, si le pauvre Cari se fût montré un peu plus alerte, ou si sa carabine eût été chargée. Les potiers le rattrapèrent; puis, le voyant pointer vers eux cette arme qu'ils prenaient pour une corne magique, ils le tuèrent à coups de lance et tout aussitôt prirent la fuite. Dès que la nouvelle du désastre fut arrivée au camp, un détachement fut expédié, qui nous rapporta le soir même le cadavre de ce malheureux et tous ses effets, car on ne lui avait rien enlevé.

Cet événement arrêta notre marche ; Budja refusant d'avancer tant qu'un rapport n'aurait pas été

transmis régulièrement au roi, « Sans cela, disait-il, les populations,encouragées par l'impunité deviendront intraitables. » De leur côté, les villageois bloquèrent notre camp. « Nous n'étions pas, affirmaient-ils, sur le grand chemin du Pays de Ganda et par conséquent personne n'avait le droit ni de s'emparer de leurs maisons ni de mettre leurs jardins au pillage. » Budja défendit donc qu'on m'accompagnât dans mes excursions de chasse ; mais, comme le temps me semblait long, je n'en promenai pas moins mon fusil un peu partout.

Le 15, au matin, nos gens étant allés chercher de l'eau, quelques naturels, placés en embuscade, leur ont décoché une javeline ; mais cette fois la réplique ne s'est pas fait attendre, car les « cornes, » c'est ainsi qu'ils appellent nos fusils, se trouvaient bien et dûment garnies, et deux d'entre eux ont été régalés de menu plomb. Dans la soirée, comme nous revenions de la chasse, d'autres indigènes, également dissimulés dans un épais fourré, nous ont appelés pour nous demander ce que nous leur voulions : « N'est-ce point assez, disaient-ils, de nous avoir expulsés de nos maisons et de nos plantations, et de nous avoir réduits à vivre comme des animaux sauvages ? » Jamais ils n'ont voulu croire, malgré toutes nos assurances, que nous étions purement et simplement des chasseurs, et fort éloignés de vouloir leur faire aucun mal.

Nous restâmes là jusqu'au 18, où nous nous décidâmes, par suite de l'état de la jambe de Grant, qui ne pouvait plus pour l'instant entreprendre de voyage expé-

ditif, à modifier tous nos projets. Il est convenu que Grant se rendra directement chez Camrasi avec les marchandises, le bétail et les femmes ; il emportera des lettres de moi et une carte qu'il fera tout aussitôt partir pour le Guéni, à l'adresse de Pétherick. Moi, cependant, je remonterai le fleuve jusqu'à sa source, c'est-à-dire jusqu'au point où il sort du lac, et je le descendrai, à partir de cet endroit aussi loin que la navigation sera possible.

Le lendemain, partis ensemble, nous nous séparons au bout de trois milles. Grant tourne à l'ouest, du côté de la grande route qui mène chez Camrasi, tandis que je me dirige dans la direction opposée, vers Rondogani, en traversant la Louajerri, grand canal d'épuisement qui a près de cinq kilomètres de largeur et qu'on passe à gué jusque dans le voisinage de sa rive droite ; là, nous dûmes monter en bateau, et les vaches se mirent à la nage, entraînant après elles ceux de nos hommes qui, nageurs malhabiles, préféraient s'accrocher à leur queue (1). La Louajerri est plus considérable que la Catonga, et aussi plus ennuyeuse à franchir ; cette besogne ne nous prit pas moins de quatre heures, pendant lesquelles des myriades de moustiques dévoraient nos épaules et nos jambes nues. On nous dit que la Louajerri prend naissance dans le lac et va rejoindre le Nil, droit au midi du

(1) Ceci rappelle une des bonnes scènes du *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*, par MM. Milton et Cheadle, celle où M. O'B. traverse triomphalement une rivière en s'accrochant à la queue de Bucéphale. (Ed. fr. p. 283). — J. B.

point où nous l'avons traversée (1). Le buffle sauvage, d'après ce qui nous avait été annoncé, devait abonder sur sa rive droite, mais nous n'en vîmes aucun ; cependant le pays est couvert des jungles les plus favorables à la chasse, entrecoupées çà et là de beaux pâturages. Tel est jusqu'à Rondogani l'aspect général de la contrée ; exceptons-en quelques sites favorisés où les bananiers poussent avec une extrême vigueur et qui sont cultivés aussi soigneusement qu'aucune autre partie du Pays de Ganda. Faute de guides, et trompés à dessein par les Houmas sournois qui sont ici en grand nombre, occupés à soigner le bétail du monarque, nous perdions à chaque instant le bon chemin ; aussi n'arrivâmes-nous que dans la matinée du 21 à la station de bateaux vers laquelle nous nous étions dirigés.

Enfin, le 21 juillet, je me trouvais à Rondogani, sur les bords du Nil!... Rien de plus beau que le spectacle alors offert à mes yeux. J'y voyais réunis par la nature tous les effets de perspective auxquels vise le propriétaire du parc le mieux tenu : un courant magnifique de six à sept cents mètres de large, tigré çà et là de récifs et d'îlots, ceux-ci occupés par des huttes de pêcheurs, ceux-là par des hirondelles de mer et des crocodiles se chauffant au soleil ; il glisse entre de hautes berges recouvertes d'un épais gazon et derrière lesquelles, parmi de beaux arbres, nous pouvions voir

(1) Si nous ne nous trompons pas, la carte de M. Speke met le confluent de la Louajerri et du Nil au nord du point où le premier cours d'eau a été traversé. — J. B.

errer de nombreux troupeaux d'antilopes, tandis que les hippopotames renâclaient dans l'eau, et que, sous nos pieds, à chaque instant, floricans et pintades prenaient leur vol. Mlondo, le commandant du district, était, par malheur, absent de chez lui; mais nous prîmes possession de ses huttes, fort vastes et bien entretenues, et, une fois installés en face du fleuve, nous pensâmes qu'un séjour de quelque durée n'y serait vraiment pas désagréable.

Nous avions alors en face de nous un pays qui, sous le rapport de la richesse et de la beauté, forme le contraste le plus complet avec le Ganda. C'est le Soga, dont les habitants sont armés de javelines courtes à larges pointes de fer, « mieux faites, disaient mes gens, pour déterrer les pommes de terre que pour guerroyer contre les hommes. » Comme nous avions pu en juger par la dévastation des campagnes que nous traversions depuis deux jours, les éléphants doivent abonder dans les environs; mais, tout récemment, il est venu du Nyoro une expédition de chasse qui les a renvoyés plus loin. Les lions sont aussi représentés comme très-nombreux et très-hostiles à l'homme. Les antilopes abondent dans les jungles, et les hippopotames, qui hantent volontiers les jardins plantés de bananiers, se laissent rarement apercevoir à terre, bien qu'on les entende à chaque instant, ce qui tient sans doute à leurs habitudes vagabondes.

On nous annonce, le 24 juillet, de nouvelles cruautés commises dans le palais. Casoro, brodant sur ce thème, raconte que les deux gouverneurs de province et

les deux commandants en chef, comme aussi tous les anciens grands officiers du temps de Sounna, ont été mis à mort par ordre du jeune monarque. Il ajoute que, si Mtésa vient jamais à rêver que son père lui conseille de faire tuer n'importe qui, en le lui désignant comme un personnage dangereux, cet avis, plus ou moins authentique, est religieusement observé. J'ai voulu faire passer un message à Mtésa par un officier qui va lui rendre ses hommages ; mais, bien qu'il s'en soit formellement chargé, Casoro trouve fort plaisant que je compte sur une pareille assurance. « Si important que puisse être l'objet d'une communication quelconque, personne n'oserait enfreindre la règle qui interdit d'adresser la parole au roi, à moins que ce ne soit pour répondre à une question. »

Le lendemain, j'ai remonté la rive gauche du Nil, jusqu'aux chutes d'Isamba, tout au travers de jungles luxuriantes et de jardins pleins de bananiers. Nango, que je connais de vieille date et qui est à la tête de ce district, nous a régalés de bananes en compote et de poisson sec, le tout arrosé de pombé. Les éléphants le menacent souvent de leurs visites à ce qu'il nous dit, « mais il prend soin de les écarter au moyen de talismans, car s'ils venaient à goûter une seule banane, ils ne quitteraient le jardin qu'après l'avoir complétement ravagé. » Nango nous a conduits ensuite aux chutes les plus voisines; elles sont très-belles, mais très-resserrées. L'eau du Nil court profonde entre ses rives couvertes d'épais gazons, d'acacias aux contours nuageux, et de *convolvuli* qui envoient

de toutes parts leurs guirlandes nuancées de lilas. Partout où le sol s'est affaissé sous l'action des eaux, on entrevoit un terreau rouge qui rappelle celui du comté de Devon. Le courant, arrêté ici par une digue naturelle, forme une espèce d'étang sombre et sinistre, où deux crocodiles, tout en se baignant, guettaient leur proie. L'ensemble du tableau était plus féerique, plus sauvage, plus saisissant, que rien de ce que j'ai pu voir, à l'exception des décors de théâtre. En jetant un pont d'une rive à l'autre, et par un beau clair de lune, c'était bien le site le mieux adapté à une scène de brigands assemblés pour quelque hideuse entreprise. Nos engagés eux-mêmes semblaient sous le charme; pas un ne fit mine de s'éloigner jusqu'au moment où la faim nous avertit que la nuit allait venir et qu'il était temps de chercher un abri.

Le 28 juillet, après bien des peines et en traversant un pays complétement ravagé par les éléphants, qui, après avoir mangé tout ce qui était mangeable, n'ont laissé debout ni une cabane ni un bananier, nous sommes arrivés au but final du voyage, sous la même latitude que le palais du roi Mtésa, et justement à soixante-quatre kilomètres de cette royale demeure, dans la direction de l'est.

Nous étions bien payés de nos peines, car « les Pierres, » c'est le nom que les indigènes donnent aux Chutes, nous offraient le spectacle le plus digne d'intérêt que j'aie rencontré dans le cours de nos voyages en Afrique. Quoique la marche eût été longue et fatigante, chacun a pris sa course pour en jouir plus vite.

Le paysage, si beau qu'il fût, n'était pas exactement tel que je l'avais imaginé, car la grande nappe du lac nous était dérobée par une pointe, un promontoire des hauteurs adjacentes; et les chutes, qui ont environ douze pieds de profondeur sur quatre à cinq cents de large, sont coupées çà et là par des rochers. Néanmoins le tumulte des eaux, le bond fréquent des poissons voyageurs, les pêcheurs du Soga et du Ganda, venus en bateau et postés la ligne en main sur toutes les saillies de la roche, les hippopotames et les crocodiles promenant sur l'onde leur oisiveté endormie; au-dessous des chutes, le passage d'une rive à l'autre, les troupeaux qu'on menait boire aux bords du lac: tous ces détails, ajoutant leur charme vivant à celui d'une riante nature, composaient un ensemble aussi attrayant que possible. Qu'eût-ce donc été si, à ce charmant point de vue, l'horizon infini du lac eût prêté sa grandeur?

L'expédition avait désormais atteint son but. Je voyais l'antique Nil sortir du lac Victoria. Je m'assurais que, selon toutes mes prévisions, ce grand lac donne naissance à la rivière sacrée sur laquelle a flotté Moïse enfant. Je regrettais, il est vrai, que mille et mille retards inévitables m'eussent empêché d'aller examiner, à l'angle nord-est du lac, ce détroit mentionné si fréquemment, qui l'unit à un autre lac où les gens du Ganda vont chercher leur sel, et d'où s'écoule vers le nord un second fleuve entourant le Soga d'une véritable ceinture d'eau. Mais je n'en étais pas moins reconnaissant envers la Providence pour ce qu'elle m'avait permis d'accomplir, car enfin j'avais

vu par moi-même une bonne moitié du lac (1) et sur le reste, je m'étais procuré des renseignements qui me permettaient d'éclaircir les points essentiels à la science géographique.

Résumons maintenant les notions acquises, et voyons au juste ce qu'elles valent.

Il résultait pour moi, d'informations soigneusement contrôlées, que, sur la rive orientale du lac, il y a autant d'eau, peut-être même davantage, que sur le bord opposé. Son extrémité la plus reculée forme, après tout, *le vrai point de départ du Nil*, se rapprochant fort du troisième degré de latitude sud, ce qui donne au fleuve, mesuré en ligne droite, l'étonnante longueur de trente-quatre degrés, soit près de quatre mille kilomètres ou une étendue supérieure à la onzième partie de la circonférence du globe (2). Si maintenant, de cette extrémité méridionale, nous longeons la rive occidentale jusqu'au point où émerge du lac la *grande* branche du Nil, nous ne trouvons qu'un tributaire de quelque importance, et c'est la rivière Kitangoulé; de cette même pointe, si nous suivons la côte opposée jusqu'au détroit qui joint les deux lacs, il n'y a, paraît-il, aucune rivière dont on puisse tenir compte. Les Arabes voyageurs déclarent en effet, à l'unanimité, que, depuis le revers occidental du neigeux Kilimand-

(1) Voilà une assertion qui n'est guère d'accord avec les faits, puisque, à l'exception de la partie méridionale, visitée dans un précédent voyage, Speke n'a vu en réalité que la baie Murchison et ses environs immédiats. — J. B.

(2) Il faut comparer à celui-ci le rapport de sir S. Baker.—J. B.

jaro jusqu'aux points où le lac est traversé par le premier et aussi par le second degré de latitude sud, il existe des lacs salés, des plaines salées, et des hauteurs pareilles à celles de l'Ounyamouési; mais ils disent aussi que cette contrée n'est traversée par aucun grand cours fluvial et que, durant leurs voyages de commerce, ils en sont réduits à faire de longues marches pour trouver çà et là quelque misérable petit ruisseau. De plus, ceux d'entre eux qui, durant le dernier interrègne, ont pénétré dans le Soga par le détroit en question, affirment n'avoir pas traversé de fleuve.

Reste à vider la question de ce « lac salé » que je crois fermement être un lac d'eau douce, attendu, je l'ai déjà dit, que les naturels désignent comme lacs salés tous ceux où ils trouvent soit des couches salines, soit des îlots plus ou moins salpêtrés. Le docteur Krapf, parvenu en vue de la montagne Kénia, recueillit de la bouche des indigènes « qu'il existait au nord de cette montagne un grand lac salé; » ils lui dirent aussi « qu'une rivière coulait entre la Kénia et le Nil. » S'il n'a pas été trompé sur ce dernier point, il doit indubitablement exister quelque rapport entre la « rivière » dont il parle et le « lac salé » dont on m'entretenait; on en trouverait de même, selon toute probabilité, entre le lac salé qu'on me signalait et celui qu'on lui a dit porter le nom de Baringo (1). Du reste, à quelque point de vue qu'on l'envisage, cette question, qui demeure indécise, n'intéresse et ne con-

(1) On peut se demander si ce nom ne serait pas la corruption de *Bahr* (mer) *d'Ingo*. — H. S.

tredit en rien ce fait, bien établi, que le point de départ du Nil est sous le troisième degré de latitude sud, au même endroit où, dans le cours de l'année 1858, je signalais l'extrémité méridionale du lac Victoria.

J'ai donné aux chutes en question le nom de Ripon, emprunté au noble président qui, pendant les préparatifs de mon expédition, dirigeait les travaux de la Société royale de Géographie. Le bras d'eau, ou crique, d'où sort le Nil, a reçu celui de canal Napoléon, en témoignage de respect et par reconnaissance pour la Société Géographique Française, qui m'avait décerné sa médaille d'or à cause de la découverte du lac Victoria, au moment même où je quittais l'Angleterre. Un phénomène, tout d'abord, me laissait quelque perplexité : le volume de la Kitangoulé me semblait aussi considérable que celui du Nil ; en revanche, l'une coule très-lentement, l'autre avec une grande vitesse, et je ne pouvais dès lors établir un jugement bien précis sur leur importance relative.

Mécontent de la première esquisse que j'avais faite en arrivant, je n'ai pu m'empêcher de la recommencer, le 29 juillet; ensuite, comme l'état de l'atmosphère chargée de nuages ne se prêtait pas aux travaux nécessaires pour déterminer la latitude, et comme l'officier du district me vantait la vue qu'on a sur le lac, du haut de cette colline qui nous le dérobe, je parlai de nous y rendre; mais Casoro, bien que je l'eusse gratifié de peaux d'antilope nsounnou et de quelques pintades pour son dîner, s'opposa formellement à ce pro-

Les chutes Ripon. (Page 238)



Chutes du Nil dites de Karouma. (Page 239)

jet, sous prétexte qu'on ne pourrait jamais rassasier ma curiosité.

Il me semble qu'avec une femme et des enfants, un yacht et un jardin, une ligne et un fusil, je vivrais ici fort heureux, tant le site me paraît charmant. C'est l'idéal du séjour qu'on peut souhaiter à des missionnaires. Ils n'auraient pas à craindre la famine, le pays est si fertile! Et, s'ils apportaient quelques notions agricoles, on leur enverrait bientôt des centaines d'élèves. Inutile d'insister là-dessus.

Outre les pêcheurs à la ligne, je voyais un certain nombre d'individus, armés de lourdes et longues baguettes à l'extrémité desquelles deux pointes de fer sont fixées et forment fourchette, se diriger vers un rocher au-dessous duquel le poisson fatigué semble volontiers chercher refuge. Ils lancent ces espèces de fourches, dont ils ont soin de retenir le manche, et font ensuite descendre les plongeurs pour dégager la proie et ramener le pesant engin.

Le 31 juillet, cédant au mauvais vouloir de la pluie et de Casoro qui persistaient à me faire obstacle, je me suis décidé à revenir sur mes pas, et j'ai employé quelques jours à chasser agréablement dans cette admirable région. Le 5 août, nous nous sommes installés dans la résidence de Mlondo, dont les femmes ont abondamment pourvu à notre subsistance, que variaient d'ailleurs et la chasse et la pêche, pendant l'absence de Casoro et de Bombay qui partirent le 1er août pour aller voir Mtésa. Bombay et Casoro sont revenus le 10 à Rondogani. Ces honorables messagers ont tra-

versé, pour se rendre au palais, jusqu'à douze cours d'eau, tous fort importants (entre autres, la Louajerri), et qui sortent tous du lac. Dès le lendemain du jour où ils m'avaient quitté dans le Kira, ils ont obtenu une audience royale. Mtésa s'étant imaginé que Bombay venait lui annoncer ma mort, résultat de quelque attaque inopinée, apprit avec beaucoup de surprise que rien de semblable n'était arrivé, mais que les officiers du Rondogani s'étaient montrés intraitables, ne voulant se soumettre qu'à l'autorité du gouverneur.

Irrité de leur désobéissance, le roi fit arrêter, séance tenante, ce grand officier qui se trouvait présent : « Qui donc est le roi? s'écria-t-il avec chaleur, si les ordres de cet homme-ci sont préférés aux miens! » Puis se retournant vers le sakibobo lui-même, il lui demanda « de quel prix il entendait payer son pardon? » Celui-ci, comprenant que sa vie ne tenait qu'à un fil, répondit sans hésiter qu'il fixait sa rançon à quatre-vingts vaches, quatre-vingts chèvres, quatre-vingts esclaves, quatre-vingts vêtements d'écorce, quatre-vingts charges de beurre, autant de café, autant de tabac, autant de tous les produits du Ganda. L'importance de l'amende qu'il s'imposait le fit remettre en liberté.

Enfin Casoro a réussi à nous procurer des barques. De notre côté, nous avons mis à mort deux vaches et préparé leur viande pour le voyage, puis nous avons distribué aux femmes de l'endroit, pour payer leur hospitalité, quelques poignées de verroteries. Ces femmes

sont presque toutes du Nyoro et ont été capturées par Mtésa, qui les a plus tard assignées à Mlondo. On leur a, dès leur jeune âge, disent-elles, arraché une partie de leurs dents (tantôt quatre, tantôt six des incisives inférieures), « parce qu'aucun naturel de ce pays ne laisse boire dans sa coupe, à moins que cette opération n'ait été pratiquée. » Le même usage existe dans le Soga.

Nous nous sommes embarqués le 13 août. Cinq bateaux, chacun de cinq planches reliées ensemble et calfeutrées par des lambeaux d'étoffe d'écorce, constituaient la flottille sur laquelle je suis monté avec douze engagés, Casoro, ses pages, et des rameurs peu nombreux, pour me rendre dans le Nyoro, chez le grand roi Çamrasi.

Bientôt le fleuve, fort différent de ce qu'il était au-dessous des chutes Ripon, participe à la fois de la rivière et du lac. Sa portion centrale est dégagée de tout obstacle, mais ses rives ont une large bordure de grands roseaux, derrière la cime desquels on voit s'abaisser, en pente douce, les berges revêtues de gazons verdoyants. Spectacle charmant et digne d'intérêt, dont le souvenir nous serait resté fort doux si, moins d'une heure après notre départ, Casoro n'avait déshonoré le pavillon britannique par de véritables actes de piraterie.

Un convoi d'habitants du Nyoro, sur une douzaine de canots monoxyles ou creusés dans un arbre, avait remonté le fleuve pour trafiquer avec leurs voisins du Soga. Leurs embarcations étaient chargées d'étoffes

d'écorce, de poisson séché, de bananes cuites et crues, de pombé, etc. Descendus à terre, ils prenaient un dernier repas avant de s'en retourner. Casoro, voyant ceci et cédant tout à coup à un caprice puéril, enjoignit à nos rameurs de naviguer droit sur eux, sauta lui-même à terre, et mit en fuite les Nyoriens avant que j'eusse eu le temps de me reconnaître. Puis il livra au pillage la propriété de ces hommes que nous avions tout intérêt à nous rendre propices, puisqu'ils devaient, avant peu, devenir nos hôtes.

Nous étions encore sur le territoire de Mtésa, et je trouvais assez surprenant que les étrangers s'y fussent hasardés ; néanmoins, dès que je sus à quoi m'en tenir, je fis restituer par nos bateliers tout ce qu'ils avaient pris ; je rappelai les Nyoriens pour les commettre à la garde de ce qui leur appartenait, et j'exigeai de Casoro la promesse formelle qu'il ne se livrerait plus à de pareilles fantaisies, sans quoi le voyage en commun deviendrait impossible.

Rembarqués un peu plus tard, nous nous arrêtâmes à quelque distance pour passer la nuit sur la rive appartenant au Ganda, ce qui permit à ceux que nous avions insultés de prendre les devants, malgré notre supériorité de marche. J'en étais fort contrarié, mais aucun raisonnement ne put décider Casoro à supprimer cette halte inutile. Nous étions au dernier village de la frontière du Ganda, et avant de pousser plus loin, il fallait obtenir de Nyamyonjo, le préposé de Camrasi, la permission de pénétrer dans le Nyoro. Mes guides réclamaient donc une halte qui me permît de

tâter le terrain et qui d'ailleurs, à leur avis, était conforme aux lois de l'étiquette. Mais je pensais que Grant devait avoir aplani tous ces obstacles, d'accord avec Camrasi. Quant à Nyamyonjo, Bombay partit pour le prévenir dès dix heures du matin ; et nous ne franchîmes la frontière qu'après cinq heures du soir.

Je me flattais donc d'autant plus d'achever cette partie du voyage sans mettre pied à terre, et d'avoir seulement à me laisser emporter au courant du Nil, que Camrasi m'avait fait promettre, par Kidgouiga, des barques pour nous transporter au Gani, où, selon les bruits répandus, les vaisseaux de Pétherick stationnaient pour m'attendre; mais il en fut de cet espoir comme de beaucoup d'autres, sur cette terre africaine, fertile en déceptions de tout genre. Au bout de peu d'instants, un canot de grande dimension, garni d'hommes bien vêtus et bien armés, fut signalé comme venant droit à nous. Nous avançâmes, et il prit la fuite comme si notre attitude l'effrayait. Nos équipages forcèrent de rames, et le sien d'en faire autant, les tambours de part et d'autre marquant la mesure, ce qui donnait à cette poursuite un caractère tout à fait belliqueux. Les Nyoriens, cependant, supérieurs en nombre, gardèrent l'avance qu'ils avaient sur nous. Comme le soleil se couchait, au moment où nous allions arriver à la résidence de Nyamyonjo, nous vîmes, sur un rocher, près du fleuve, un certain nombre d'hommes armés, bondissant, babillant, brandissant leurs lances, tout à fait à la manière des guerriers du Ganda. Je les pris d'abord pour tels, et sup-

posai qu'ils nous faisaient bon accueil; mais un regard jeté sur le visage effaré de Casoro m'eut bientôt fait comprendre que, tout au contraire, ce langage animé, ces gestes violents étaient des menaces directes, un défi formel de descendre à terre.

A mesure que nous avancions, la berge, s'élevant toujours, se couronnait de huttes et deplantations, devant lesquelles se tenaient groupés ou alignés des hommes en costume de guerre. A un moment donné, le canot que nous avions jusque-là poursuivi, nous présenta le flanc et se joignit aux démonstrations menaçantes des gens qui garnissaient le rivage. Je ne pouvais m'imaginer qu'il y eût là rien de sérieux; je croyais à une simple méprise, et, debout dans la barque, le chapeau à la main, je manifestais soit par mes paroles, soit par mon attitude, mes intentions pacifiques, sans toutefois produire le moindre effet. « On avait entendu, me criait-on, le bruit d'un tambour, et nécessairement la guerre devait s'ensuivre. » Des deux côtés du fleuve, les tambours de Camrasi donnaient à la population tout entière le signal de courir aux armes. Les choses prenaient donc un aspect redoutable. Pour surcroît de complications, un second canot, rempli de gens armés, sortit des roseaux que nous avions laissés derrière nous, comme si on prétendait nous couper la retraite, et celui qui nous devançait venant à notre rencontre, nous nous trouvions à peu près bloqués. Nous retirer de conserve semblait être notre unique chance de salut, mais il commençait à faire nuit et l'équipage de mes barques était insuffisant. Je

donnai l'ordre de naviguer au plus près les uns des autres, et de battre ainsi en retraite, offrant des munitions de guerre en guise de stimulant. Tous me suivirent, en effet, sauf une des barques dont l'effroi semblait paralyser la manœuvre, et qui virait sur elle-même à la manière des canards blessés.

Les Nyoriens, quand ils nous virent chercher notre salut dans la fuite, se mirent à crier d'un groupe à l'autre : « Vous voyez.... ce sont des femmes.... Ils se sauvent, tâchons de les rattraper!... » De mon côté, je ne cessais d'encourager mes hommes : « Ne nous quittons pas, leur commandais-je incessamment... Venez chercher de la poudre!... » Et je chargeais mon fusil à petit plomb, ce qui égaya Casoro lui-même : « Est-ce à ces gens-là, demandait-il, que vous destinez cette grenaille?... — Comme à des pintades, » répliquai-je; et il éclata de plus belle. Malheureusement, je m'aperçus que ma flotte ne naviguerait pas longtemps de conserve. Un des bateaux, que j'avais pourvu de munitions, faisait force de rames pour se mettre hors de portée, sans s'inquiéter autrement de rester auprès de moi; un autre préférait l'abri des roseaux et leur ombre protectrice à la pleine eau du milieu, que je regardais, quant à moi, comme plus favorable au jeu de nos mousquets. L'obscurité toujours croissante ajoutait maintenant aux embarras de notre situation, et les Nyoriens, que nous entendions sans les voir, gagnaient sur nous de quart d'heure en quart d'heure. Celle des barques qui cherchait, comme je l'ai dit, à se dérober le long des roseaux, fut l'objet de la première attaque :

on lui lança des javelines qui, par bonheur, au lieu de frapper nos hommes, allèrent tomber dans l'eau. J'entendis ensuite le bruit des grappins à l'aide desquels nos ennemis voulaient se saisir de leur proie : « Au secours, seigneur blanc; au secours! criaient mes gens; c'est à notre vie qu'on en veut!... » — « En avant, en avant!... nous aurons bon marché de ces gens-là!... » répondis-je. Mais l'équipage que j'encourageais ainsi demeurait immobile et comme fasciné par la terreur. On aurait pu nous sabrer en détail, l'un après l'autre, sans rien changer aux dispositions de ces misérables gens du Ganda, qui se bornaient à gémir et à répéter lâchement : « Mère! mère! venez à notre aide! » Trois coups de fusil, partis de la barque harponnée, terminèrent alors le combat. Les Nyoriens, pris à leur propre piége, virent tomber deux d'entre eux, l'un tué, et l'autre blessé. On les entendit alors se dire que, « puisqu'ils n'avaient pas affaire à leurs semblables, ils préféraient ne pas insister; » et ils se retirèrent, en effet, nous laissant libres de remonter le fleuve sans nous avoir porté le plus léger dommage.

Mais qu'était devenu Bombay, pendant tout ce temps? Il ne nous rejoignit que beaucoup plus tard, et nous raconta, fort agité, ce qui lui était advenu. En entrant avant midi dans le village de Nyamyonjo, il avait demandé cet officier, qui se trouvait absent pour affaires et dont on l'avait prié d'attendre le retour. Les villageois, cependant, réunis autour de la hutte où on l'avait provisoirement installé, le questionnaient au sujet du vol commis la veille, et dont les victimes

avaient déjà porté plainte. Bombay leur répondit « que le seigneur blanc y était complétement étranger, et qu'après s'y être opposé de tout son pouvoir, il avait obtenu des bateliers la restitution de tous les objets dérobés. »

Moyennant ces explications, les paysans s'étaient éloignés pour ne reparaître qu'à la tombée du jour. Ils demandèrent alors à Bombay, avec une effronterie sans pareille, « pourquoi il s'obstinait à demeurer chez eux sans y avoir été invité? » ajoutant qu'ils mettraient le feu à la hutte, s'il s'entêtait à vouloir y passer la nuit. Bombay, décidé à ne pas bouger, déclara qu'il avait mission de parler à Nyamyonjo, et qu'il ne s'éloignerait certainement pas avant de l'avoir vu : « Soit, lui fut-il répondu, vous êtes averti maintenant; le reste vous regarde. » Et Bombay, ainsi que les gens du Ganda qui l'escortaient, furent derechef laissés à eux-mêmes. Bientôt les tambours battirent; on vit se hâter dans toutes les directions des hommes armés de lances et de boucliers, et enfin, les détonations de nos armes à feu leur ayant fait deviner ce qui se passait, Bombay et ses compagnons, sortis de la hutte, s'élancèrent à travers les jungles sans oser se confier aux chemins battus : aussi m'arrivaient-ils épuisés de fatigue, les pieds en sang, le corps labouré d'épines.

Le lendemain 15 août, quand je voulus pousser en avant, personne ne voulut me suivre. Il fallut donc rebrousser chemin. Le 16, j'étais retourné sur les bords de la Louajerri. Deux journées furent employées à rechercher sans guide les traces de Grant. Enfin, après

maints et maints renseignements, plus ou moins contradictoires, qui nous étaient parvenus sur le compte de Grant, nous avons entendu, dans la soirée d'hier, le roulement lointain de ses tambours; mais ce matin, quand nous pensions le rejoindre, il venait déjà de repartir. On nous affirmait qu'il retournait au palais de Mtésa. Je ne savais, quant à moi, ni ce qui lui était arrivé, ni quelle interprétation donner à sa conduite. Insister sur la conclusion d'un traité, réclamer la réponse due à la reine, me semblait l'unique alternative qui nous restât; j'écrivis donc à Grant, pour obtenir sur ce point des renseignements positifs, et j'attendis ensuite des nouvelles, qu'il vint fort obligeamment me porter lui-même. Nous nous trouvâmes donc réunis le 19 août.

« Il venait, me dit-il, de quitter le Nyoro, où on lui faisait attendre éternellement et inutilement des indications sur les moyens de poursuivre notre route. Il l'avait quitté, d'ailleurs, en vertu des ordres exprès de Camrasi, jugeant que l'obéissance était le meilleur moyen d'arriver au but que nous nous proposions. On élevait, contre nous, deux objections principales : la première, tirée de ce qu'on nous disait anthropophages; l'autre, de ce qu'en abordant le pays par deux points différents, au sortir d'une contrée habituellement hostile, nos intentions pouvaient sembler suspectes. Si nous étions arrivés en droite ligne de chez Roumanica, jamais on n'aurait songé à se méfier de nous. »

Ceci pris en considération, il devint dès lors évident

à mes yeux que le souverain du Nyoro, ce « Père de tous les rois, » était au fond un pauvre être, inquiet et méticuleux, à demi effrayé par nos allures inusitées, mais tourmenté surtout par la crainte des voisins, qui depuis nombre d'années mettaient à sac ses domaines. Puisqu'il est clair que nous eussions été amicalement reçus, arrivant par la route du Caragoué, il devient nécessaire de parlementer de nouveau. D'ailleurs nous voici réunis dans le Ganda, et cette circonstance doit nous affranchir en partie des soupçons qui pesaient sur nous quand nous marchions par deux routes différentes.

Le 20, au milieu de toutes nos incertitudes, nous vîmes arriver, fort à propos et comme s'ils eussent été dans le secret de nos vœux, d'abord Kidgouiga, cet ancien ami, qui, dans le palais de Mtésa, m'avait garanti naguère les intentions favorables de son roi ; puis Vittagoura, commandant en chef de Camrasi; tous deux chargés de nous dire que leur roi désire vivement notre visite. Quant aux naturels du Ganda qui nous escortent, ils sont libres de nous suivre ou de rester chez eux. « Jusqu'à présent, continue la députation, Camrasi s'était méfié des assurances de Budja et du but amical assigné par lui à votre voyage; mais tous ses doutes se sont dissipés quand il vous a vus quitter le pays à première sommation. Les trafiquants venus du nord sont encore au Guéni. Nous n'avons jamais ouï dire qu'aucun Anglais, aucun étranger naviguant sur le Nil, ait manifesté le désir de pénétrer dans notre pays, dont l'accès n'aurait certainement pas été

refusé. Quant à Baraca, il est parti pour le Caragoué, emportant une dent d'éléphant que Camrasi envoie à Roumanica. »

En conséquence, il fut convenu que, le 23, Budja franchirait avec nous la frontière, pendant que plusieurs de ses gens et des miens iraient expliquer à Mtésa la situation où nous nous trouvions et les différentes questions qu'elle soulevait.

CHAPITRE X

LE NIL DANS LE NYORO

Le Nyoro est plus plat et plus marécageux que le Ganda. — Je refuse de retourner sur mes pas. — Désertion de mes engagés. — Résidence de Camrasi à Chagouzi. — Le roi veut nous entraîner à combattre son frère Rionga. — Habitation qu'il nous donne. — Ses audiences et ses visites. — Il est méticuleux et mendiant. — Nous tient au secret, presque en captivité. — Bombay a causé avec les négociants du Nord. — Mtésa nous conseille encore de revenir par le pays des Masaïs. — Nous descendons la Kéfou, puis le Nil jusqu'aux chutes Kérouma.

Enfin, après tant de difficultés, je suis parvenu à franchir, à ma grande joie, la limite qui sépare le Nyoro du Ganda, le 23 août. La première marche, faite sous l'escorte d'officiers députés par Camrasi, nous montre la contrée sous un aspect monotone. Il restera le même jusqu'à notre arrivée dans la capitale. C'est une interminable forêt de menus arbres, de broussailles et de hautes herbes, dans laquelle sont dispersés, à de longues distances, de misérables villages, où

vivent, sous des huttes de dimensions restreintes, des habitants à l'aspect sordide, vêtus uniquement de pelleteries. Pour aliments principaux, en sus des chèvres et des volailles, ils ont la banane, la patate douce, le sésame et l'*oulizi* (millet). On nous dit aussi qu'il existe de nombreux troupeaux de vaches, gardées à l'écart dans de lointains pâturages par les insociables Houmas. On nous le dit; mais c'est à peine si nous rencontrons de temps en temps quelques-uns de ces troupeaux. A l'exception d'un petit nombre de hauteurs coniques, le pays n'offre guère que de vastes plaines insignifiantes, sans intérêt comme paysage. Nous avons bien décidément quitté le Pays de Ganda, et nous ne rencontrerons plus de sites pareils aux siens; car, à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur, où s'exerce l'influence pluvieuse des Montagnes de la Lune, la végétation va toujours en décroissant.

La disette des subsistances nous a forcés, à ma grande satisfaction, de quitter le village-frontière et de pénétrer à l'intérieur du pays jusqu'aux jardins de Kidgouiga. Nous y étions à peine installés quand un page de Mtésa, qui m'avait déjà trois fois remis des messages du roi, reparaît à la tête de cinquante guerriers. Sur ce, grande agitation dans le camp et dans le village : Budja n'est pas sans inquiétude sur la manière dont ses services sont appréciés à la cour; les Nyoriens redoutent quelque entreprise guerrière; et je me demande si leurs terreurs ne vont pas mettre obstacle à l'exécution de mes projets. Mais non : Mtésa veut tout simplement savoir comment se porte « son ami le seigneur blanc. »

Il a ouï parler du combat sur le Nil, et félicite mes engagés de s'être montrés si bons tireurs.

Camrasi, de son côté, nous a dépêché quelques-uns des gens du Caragoué, venus jadis dans le Nyoro sous les ordres de Baraca et de Kyengo. J'apprends par eux que, si Roumanica ne s'était porté garant de notre bonne conduite, les mauvais bruits répandus sur notre compte nous auraient fermé l'accès du pays. Les Nyoriens, dont les dehors sont aussi négligés que ceux des indigènes de l'Ounyamouési, commencent à venir nous proposer des ornements d'ivoire, des bracelets de bronze et de cuivre, du tabac et du sel, en échange de cauries destinés à payer les vaches qu'ils achètent à leurs voisins du Ganda. Comme dans ce pays, les villageois quittent leurs chaumières dès qu'ils entendent parler de l'arrivée des étrangers, hôtes du roi. Pas un d'eux ne semble prendre garde aux voyageurs, si ce n'est quelque chef d'escorte ou quelque trafiquant de profession.

Vittagoura, bien que j'aie ordonné de se mettre en route, ouvre une sorte de grand conseil où se débat la question du renvoi de l'escorte que m'a donnée Mtésa. C'est le désir de Camrasi, formellement exprimé dans un message que Budja est chargé de transmettre à son roi. « Vous direz à mon fils le Mkavia que, lorsque ses sujets sont venus me voir pour la première fois, j'ai perdu coup sur coup trois membres de ma famille; lors de leur seconde visite, trois autres parents m'ont été enlevés de même. Cette mortalité extraordinaire, dont mes annales domestiques ne me fournissent pas

d'exemple, doit tenir à quelque sorcellerie coupable. Dans tous les cas, je n'ai nulle envie de revoir des gens investis, il faut le croire, d'une si funeste influence. » La discussion se termina en nous imposant encore deux jours de halte pour donner le temps de prendre une décision à Camrasi. Avant tout, le roi veut s'assurer si c'est bien le grand homme blanc qui est arrivé dans ses États.

Le 29 août, nous reprenons notre marche et nous nous dirigeons à l'aide de la boussole d'abord sur Tchéguémoyo puis sur Kirétosi. La route indiquée par les gens de Camrasi n'étant pas celle que Budja connaissait, celui-ci se méfiait de leurs intentions et se croyait conduit par eux dans quelque embuscade; j'ai dû le rassurer en lui montrant que les indications de l'aiguille aimantée se trouvaient d'accord avec celles des Nyoriens. L'accueil qu'on nous a fait à Kirétosi n'avait rien de très-flatteur : les habitants déploraient entre eux que nous fussions venus manger leurs moissons. Peu à peu, cependant, ils se sont familiarisés et admiraient, groupés devant nos tentes, notre mobilier portatif. Selon eux, chacune de nos caisses de fer renfermait une paire de nains blancs, assis dos à dos, les jambes croisées, et tout prêts à se jeter sur les gens pour les dévorer aussitôt qu'ils en auraient reçu l'ordre. Parmi nos visiteurs, se trouvait la sœur d'un de mes hommes, nommé Barouti; à peine eut-elle reconnu son frère, qu'elle prit sa tête à deux mains et courut en pleurant chez son mari pour lui raconter ce qu'elle venait de voir. Un espion de Camrasi nous

transmet la nouvelle que les engagés dépêchés par moi à Mtésa sont maintenant en voie de retour; il se hâte ensuite de porter le renseignement à qui de droit.

Cependant mes gens sont restés à la frontière du Ganda ; ils nous y attendent, parce que Mtésa, nous prie de rebrousser chemin, ne fussions-nous qu'à une marche de chez Camrasi : il a des nouvelles très-importantes à me communiquer.

Budja, informé des volontés de son prince, prétend que nous devons revenir sur nos pas, sans le moindre délai. Je fais, au contraire, appeler Kidgouiga : « Il ne me convient pas, lui dis-je, que mes gens aient été retenus dans le Ganda; j'ai donc pris mon parti de n'y plus retourner. Ce serait d'ailleurs une insulte pour Camrasi, maintenant que, sur son invitation formelle, je suis devenu son hôte. Bombay partira de suite avec vous, pour aller rappeler à Mtésa tout ce que j'ai fait jadis afin d'établir la paix entre les deux rois voisins. J'ai quitté l'Angleterre sans autre dessein que d'ouvrir de nouvelles routes au commerce, et c'est uniquement par des voies amicales que j'ai ordre de remplir ma mission. Roumanica s'est associé à mes desseins. Camrasi le sait, depuis la visite de Baraca. Mtésa les a compris, lui aussi, et la preuve, c'est qu'il m'a donné une escorte pour me conduire jusqu'au Guéni. Je ne voudrais donc pas qu'on m'en séparât, car il me serait doux de voir cesser entre les deux peuples cet esprit d'animosité réciproque dont ils ont souffert jusqu'ici. »

Cependant Budja me presse de partir et me menace

de dire à Mtésa que, dans mon ingratitude, je l'ai complétement oublié. Je lui réponds : « Ce n'est pas l'honneur seul qui me commande d'entrer en rapports avec Camrasi ; je me dois aussi d'exécuter les ordres de mon pays, comme vous ceux de votre prince ; de plus, j'ai engagé Pétherick, par une lettre datée du Caragoué, à venir me trouver dans le Nyoro, et il ne me convient guère de l'abandonner aux mains d'un ennemi aussi mal disposé que le serait Camrasi, dans le cas où je rétrograderais maintenant. » Mon interlocuteur crut avoir meilleur marché de moi par des paroles flatteuses; mais, ayant échoué par la douceur, il en revint aux menaces : « Prenez garde aux suites de votre désobéissance, disait-il ; et comptez qu'il dépend de nous de vous fermer les routes du nord.... Camrasi est de tous côtés en guerre avec ses frères, et Mtésa peut s'allier avec eux quand il le voudra.... Le cas échéant, que deviendrez-vous? »

Ces arguments me touchaient peu ; mais nos enrôlés y prêtaient une oreille attentive, et, toujours poltrons comme des lièvres, ils me firent demander une audience où ils comptaient m'exposer « qu'ils étaient décidés à me quitter, si je leur fermais ainsi toute issue en me brouillant avec Mtésa. » Je répondis à Bombay que je regardais comme parfaitement inutile de conférer avec un tas de misérables, aussi dépourvus de courage que de bon sens : « S'ils veulent me quitter, ajoutai-je, qu'ils me laissent seulement leurs fusils.... Au surplus, dès qu'ils arriveront sur la côte, je garantis à chacun d'eux trois bonnes années de cachot. »

Les drôles répondirent en criant : « Allons-nous-en ! » et, courant se grouper autour des tambours de l'escorte, ils battirent la marche du départ.

Le 1er septembre, les hommes du Ganda s'éloignèrent donc, emmenant avec eux vingt-huit de nos enrôlés, qui emportaient vingt-deux carabines. Avec eux s'éloigne la gouvernante Manamaka, jusque-là pénétrée d'un profond respect pour les talents magiques au moyen desquels je dominais, selon elle, la volonté des rois du pays, les décidant à m'accorder passage dans les endroits où pas un homme de ma couleur ne s'était encore montré.

Bien que ma suite se réduisît maintenant à vingt hommes, dont seulement quatorze étaient armés de carabines, j'aurais voulu partir immédiatement pour le palais de Camrasi ; mais je ne disposais plus d'assez de bras, vu la quantité de bagages à transporter. Après un assez court délai, nous vîmes se précipiter dans le camp, la lance haute, une cinquantaine de Nyoriens, tout prêts à tomber sur nos engagés, aux mains desquels ils venaient nous arracher par ordre exprès de leur grand monarque, qui est, maintenant, fort désireux de recevoir chez lui des voyageurs blancs, « attendu, disait-il, que ni son père, ni les pères de son père n'avaient jamais eu de pareille bonne fortune. »

La journée fut employée à régler la marche du lendemain ; une avant-garde ira prévenir le roi de notre arrivée ; on doit aussi nous envoyer une lettre qui, bien avant la mission de Baraca, était parvenue dans le Nyoro, avec une certaine quantité de verroteries.

Kidgouiga nous informe que Camrasi « n'exerce jamais de représailles contre les gens du Ganda, lorsque ceux-ci viennent enlever ses troupeaux. » D'où je conclus que ce prince magnanime n'a ni le pouvoir ni le courage de punir les déprédations commises à son détriment.

Nous repartîmes donc le 2 septembre ; mais, au bout de deux heures, on nous arrêtait encore au milieu des jungles, et comme, le lendemain, je demandais avec instance pourquoi notre halte se prolongeait, Camrasi me fit répondre que notre arrivée ne lui inspirait plus d'inquiétudes, mais qu'il consultait sa corne magique. Je m'impatientai et menaçai de m'unir à ses frères s'il persistait à me fermer le passage. Mes menaces provoquèrent des rires dédaigneux. « Camrasi, me dit-on, gouverne tous les pays voisins : le Soga, le Kidi, le Tchopi, le Guéni, l'Ouléga. Qu'il lève seulement la main, et des milliers de combattants viendront à son aide. » En attendant, on nous remet de sa part cinq volailles et quelques paniers de patates.

Après de courtes marches de deux heures par journée, le 9 septembre, en dépit de toutes les instances qui tendaient à nous arrêter encore, nous poussons en avant, et, au centre d'un véritable océan de verdure marécageuse, nous arrivons devant le palais du grand roi. Il est situé dans un endroit appelé Chagouzi, sur une langue de terre en bas-fond, entre le Nil et la rivière Kéfou. Il se compose d'une hutte massive, écrasée, qu'entourent une quantité d'autres, plus petites ; au demeurant, c'est la résidence la moins royale que nous ayons encore rencontrée depuis notre départ du Sinza.

Cajunjou, chef qui nous avait amené ses guerriers pour nous tirer des mains de nos engagés, nous rejoint tout essoufflé, et blâme les gens qui nous ont fait marcher en avant. Il faut prendre les ordres du roi; il faut savoir quelle demeure on nous assigne. Je n'ai pas oublié ce que m'a dit Mtésa sur les habitudes inhospitalières de Camrasi, qui loge volontiers ses hôtes au bord de la rivière, et je proteste contre toute combinaison qui m'éloignerait du palais. Habiter à portée de la cour est un droit qui m'est acquis, et j'attends qu'on me donne satisfaction. Cajunjou revient cependant avec force pombé : « il faudra, dit-il, me contenter de quelques huttes assez mal rangées et assez malpropres, au-delà de la rivière Kéfou (1). On avisera demain à nous installer mieux, dans le palais même. »

Kidgouiga, qui cherche évidemment à nous distraire, y réussit presque, en nous racontant que Camrasi et Mtésa (comme tous les Houmas) tirent leur origine commune de certaine tribu résidant au-delà du Kidi. C'est ainsi que beaucoup de coutumes, venues de ce pays, se sont introduites dans le Ganda et dans le Nyoro, notamment celles qui règlent les funérailles des chefs et des principaux notables. Quant aux indigènes du Kidi, qu'on prétend habiter à la cime des arbres, notre narrateur modifie quelque peu la tradition. Ce sont les célibataires seulement qui ont élu ce domicile aérien; les gens mariés couchent sous des

(1) Speke confond la Kéfou avec la Mouérango, tandis que, d'après sir S. Baker, nous l'avons déjà dit, le premier de ces cours d'eau a sa source dans le Nyoro. — J. B.

huttes. Voici, je crois, comment il faut entendre la chose : les gens du Kidi, quand ils traversent en voyageant leurs forêts peuplées de lions, se réfugient, pour passer la nuit, partout où ces animaux ne peuvent venir les atteindre.

Camrasi est décidément un pauvre homme, sans cesse tourmenté de craintes nouvelles, et fort indécis lorsqu'il s'agit de prendre un parti quelconque. Avec tous les dehors d'une politesse contrainte, il nous fait demander de nos nouvelles le 11 septembre. Il nous recevra demain, nous installera selon nos vœux et fera jeter des ponts sur les ruisseaux qui nous séparent de son palais. En attendant, il demande deux paquets de cartouches, l'un qu'on tirera devant ses femmes, et l'autre, devant les gens du Kidi, admis en ce moment à profiter de son hospitalité. Bombay a beaucoup étonné ces derniers en tuant une vache d'un coup de feu. Dans leur effroi, ils demandent à s'en aller de suite. Le roi paraît flatté, mais ne veut pas encore se départir de ces retards qui constatent à ses propres yeux la haute dignité de sa couronne. Il s'est expliqué avec Bombay sur les motifs réels qui lui faisaient craindre notre visite. Les rapports venus du Ganda nous représentaient comme de véritables ogres, « mangeant des montagnes de bœuf, et buvant des fleuves de pombé. » Camrasi aurait encore pu se résigner à cette voracité ; mais on ajoutait que, trois fois par jour, nous dévorions certaines parties de quelque être humain. « Et vraiment, ajoute le roi, il m'était impossible de vous sacrifier un aussi grand nombre de mes sujets. »

Il annonce l'intention de nous mener ultérieurement vers une île du Kidi, où sont réfugiés certains rebelles (ses frères) que nous l'aiderons à mettre en fuite. Cependant, ennuyé de l'inutilité de mes reproches, un jour, je m'avise d'un expédient diplomatique à la portée de ce sauvage. Le roi sera prévenu que Grant et moi venons de nous décider à couper nos cheveux et à noircir nos visages, afin qu'il n'ait plus lieu de nous craindre. A cette nouvelle, Camrasi nous supplie de ne pas nous défigurer ainsi. Ses gens ont ordre de transporter nos bagages dans le quartier aristocratique. Kidgouiga, Vittagoura, Cajunjou arrivent coup sur coup pour nous détourner d'exécuter notre menace... Bref, on nous a installés dans le quartier aristocratique de Chagouzi, et on a mis à notre disposition un groupe de huttes tout à fait commodes, au bord de la Kéfou. Cette rivière nous sépare seule du palais. Ce n'est pas que notre nouveau séjour soit de tout point l'idéal d'une habitation. Nous sommes au sein d'une vaste prairie, inondée en partie, et dont l'herbe nous monte à la hauteur du menton. Impossible de nous promener, et, comme vue, nous avons uniquement celle du palais de Camrasi; puis, par delà, quelques montagnes coniques, dont l'une, Oudongo, nous paraît être le Padongo mentionné par Brun-Rollet, qui le place sous le 1er degré de latitude sud et le 33e de longitude est.

Nous ne tardâmes pas à nous fatiguer de la captivité où on nous laissait, entre une rivière peuplée de crocodiles et des marais qui nous environnent

de toute autre part. Le 17 septembre, j'ai donc fait informer le roi par Cajunjou qu'il nous était impossible d'y tenir plus longtemps. « Puisqu'il ne se soucie pas de voir les hommes blancs, nous demandons l'autorisation et les moyens de partir immédiatement pour le Guéni. » Les officiers, qui apprécient assez bien les inconvénients de notre situation, se hâtent de transmettre nos paroles. Camrasi répond « qu'il fait des préparatifs pour nous recevoir avec toute la solennité requise; hier, s'il n'avait pas plu, nous aurions été admis à nous présenter devant lui. Dans aucun cas, il ne nous laissera partir sans l'avoir vu. »

Le 18, nous avons eu notre audience, mais non sans de nouvelles difficultés. Notre hôte, obéissant à ses instincts soupçonneux, prétendait faire examiner d'avance, par ses officiers, les objets que nous lui destinions. Il ne me convenait pas d'accepter de pareilles méfiances, et je me suis obstinément refusé à cette investigation préalable. Camrasi a fini par y renoncer, et nous sommes partis, le pavillon britannique en tête, pour nous embarquer sur trois grands canots qui devaient nous faire traverser la Kéfou. Sur la rive en face de nous on avait dressé, tout exprès pour la circonstance, une petite hutte où le lever aura lieu dans un fond abrité, loin de tout regard curieux. C'est là que le grand roi nous attendait sur un tabouret de bois posé au sommet d'un tertre gazonné, sur deux tapis, l'un de peau de vache et le second de peaux de léopard. Ainsi enveloppé d'étoffe d'écorce, calme, impassible et muet,

on aurait dit un pape dans toute la majesté de son rôle pontifical. Ses cheveux, longs d'un demi-pouce, formaient de petits nœuds autour de sa tête. Il a les yeux très-fendus, le visage étroit, le nez proéminent, et, quoique fort bel homme, est moins grand que Roumanica. Une peau de vache, formant dais sur le toit, arrêtait la poussière dans sa chute; un rideau d'écorce masquait la portion inférieure du petit édifice, en dehors duquel étaient assis douze à quinze des principaux courtisans.

C'était tout. Nous prîmes séance sur nos tabourets de fer, et Bombay étala nos présents au pied du trône. Nous en donnons la liste dans la note ci-dessous placée (1). A cette cérémonie, succéda un silence de mort que je finis par rompre en m'informant de la santé du monarque, et en lui racontant « que j'avais voyagé six longues années (l'année africaine est de cinq mois) pour en venir à cette entrevue qui comblait tous mes vœux. Si j'arrivais par le Caragoué au lieu de descendre le Nil, c'était parce que les Béris de Gondocoro avaient jusqu'à présent contrecarré toutes les tenta-

(1) Une carabine double, une boîte de fer-blanc, une couverture brune et une rouge, dix paquets de fil d'archal, quatre chaussettes pleines de verroteries diverses, deux autres d'*œufs de pigeon* bleus et blancs, un canif, deux volumes, un anneau de caoutchouc, un mouchoir rouge, un sac de capsules, une paire de ciseaux, un pot de pommade, une bouteille, une poire à poudre, sept livres de poudre, un nécessaire, une boîte à cirage, une serrure et sa clef, quatre poignées de bronze, huit douilles de même métal, sept pièces d'indienne, sept de cotonnade rouge, un sac d'étoffe rouge, une paire de lunettes, une boîte d'allumettes phosphoriques. — H. S.

tives des hommes blancs pour se frayer cette voie vers le Nyoro. Le but de ma visite était de savoir s'il ne conviendrait point à Sa Majesté de commercer avec notre pays et d'échanger de l'ivoire contre nos marchandises européennes. »

Ce qui dans cette entrevue charma le plus notre hôte, ce fut de voir que, si nos cheveux étaient droits et nos peaux blanches, cela ne nous empêchait pas d'avoir des mains et des pieds faits comme ceux des autres hommes.

Le lendemain, Camrasi m'assura que, m'aimant beaucoup et désireux de donner à son nom une gloire durable, il ne me laisserait manquer de rien. En attendant, il m'envoie deux pots de pombé, un sac de sel et une boule de beurre. Le sel, très-blanc et très-pur, vient d'une île située dans le lac qu'on appelle « le petit Louta Nzigé (1) » à soixante milles du palais où nous sommes, dans la direction de l'ouest. En me parlant de ce lac et des pays qui l'entourent, le Ganda, l'Ouléga, le Namachi, on mentionne, au-delà de cette dernière contrée, et à peu près sous le 2e degré de latitude nord, les *Vouilyanvouantou* (cannibales) qui « enterrent les vaches et mangent les hommes. » Ce sont sans doute ces Nyam-Nyams chez lesquels Pétherick prétend avoir pénétré en 1857 et 1858. On assure qu'ils créent entre eux une sorte de lien fraternel en buvant le sang l'un de l'autre, et qu'ils remplacent

(1) Il s'agit ici du grand lac appelé Mwoutan Nzigé et que sir S. Baker a surnommé le lac Albert. — J. B.

le beurre dans leur soupe par la graisse de chair humaine, préalablement passée au feu.

Le 20 septembre, j'ai cru devoir faire un sacrifice au désir que j'ai de marcher vers le Guéni, et je me suis dépossédé en faveur de Camrasi d'un chronomètre qui m'avait coûté 1250 fr., et que je ne pouvais pas remplacer. Il l'a cassé le jour même. Mes nouvelles instances pour passer outre firent le lendemain croire au roi que je lui en voulais de m'avoir privé de ma montre. Il me pria de la lui garder jusqu'au moment où j'aurais pu m'en procurer une autre, mais en même temps de ne plus lui répéter que je voulais partir. Évidemment son dessein secret, maintes fois exprimé d'ailleurs, est de nous entraîner à prendre pour lui parti contre ses frères; mais j'ai toujours répondu que ceci nous est interdit par notre mère la Reine.

Le 22, nous obtenons que Bombay parte avec une escorte de quinze hommes, dont cinq du Nyoro, cinq du Tchopi, et cinq du Guéni.

Le 25, Camrasi nous fait une visite solennelle. Mes hommes saluent son débarquement par trois coups de fusil, et tandis que Frij, sur son sifflet de contre-maître, exécute une marche comique, nous accueillons chapeau bas Sa Majesté, qui se montre très-disposée à tout admirer. Elle le serait aussi à tout emporter : nos moustiquaires, nos lits de camp, notre sextant, nos couverts de table, nos albums. Il faut tout défendre, tout refuser, et ce, au grand étonnement du prince, qui s'attendait évidemment à voir ses moindres désirs aussitôt satisfaits. Comparé à Mtésa, Camrasi n'est

qu'un mendiant. Je le lui fis dire le lendemain et, en sollicitant de nous son pardon, il me répondit : « Mendiant, je ne le suis point ; car j'ai des vaches ; seulement j'ai besoin d'avoir des perles. » Frij, qui faisait partie de mes envoyés, a surpris les propos de quelques chefs, d'après lesquels un détachement des gens du Ganda serait chargé de venir nous enlever. Camrasi, fort ému de la nouvelle, a brandi sa lance d'un air martial, en demandant à ses capitaines « s'ils laisseraient accomplir un pareil projet ! » Puis il a interrogé Frij pour savoir ce que nous ferions dans de telles circonstances. « Nous nous laisserions couper la tête plutôt que de ne pas aller au Guéni, » a répondu ce fidèle serviteur. Pour moi, je fais conseiller au monarque, par Kidgouiga, de laisser arriver Budja, qui est le chef de l'ambassade. Le fera-t-il? je ne sais : mais, en attendant, on bat le tambour de tous côtés, et il est fort question de bâtir un retranchement autour de notre hutte. Le lendemain, je fais représenter à Camrasi que le parti le plus sage et le plus utile serait de vaincre sa répugnance pour les gens du Ganda et de laisser parvenir jusqu'à nous les envoyés de Mtésa. Enfin, le 30, Casoro, laissant Budja en arrière, arrive sans permission jusque dans notre camp. Je ne puis cependant pas lui accorder d'audience sans l'autorisation préalable de notre hôte. Celui-ci nous le permet par l'entremise de son commandant en chef, et Casoro, admis en ma présence, sous l'expresse condition que notre conférence aura lieu devant les officiers de Camrasi, me donne des nouvelles du Ganda. Mes déserteurs ont été fort malmenés

par Mtésa, qui leur a reproché de m'avoir abandonné lâchement malgré l'ordre formel qu'il leur avait donné de m'escorter jusqu'au Guéni. En revanche, il leur a laissé leurs armes, ne voulant rien s'approprier de ce qui m'appartenait, et il ne les a point déportés, comme je le lui avais conseillé, dans une des îles du lac Victoria. Enfin il a donné l'ordre à Casoro de m'escorter jusqu'au Guéni. Cela était impossible; je renvoyai donc Casoro, en le chargeant de dire à Mtésa de désarmer mes déserteurs.

Deux jours après, j'ai appris, en causant avec le commandant en chef, la véritable cause de notre emprisonnement, car notre installation n'est pas autre chose. Nous en sommes redevables aux frères du roi, qui lui ont amèrement reproché, avant notre arrivée, « de donner l'hospitalité à de méchants sorciers, capables de lui nuire par toutes sortes d'abominables expédients. » Le roi, toujours faible, s'en est tiré en leur promettant que personne ne nous verrait, et c'est ainsi que nous sommes relégués dans une enceinte de marécages, sans autre issue que la route du palais, une des plus puantes venelles dont on puisse se faire une idée. C'est encore pour cela que la hutte, bâtie à notre intention et où le roi nous donne audience, est située loin de tous les regards, dans un bas-fond où l'on ne peut la découvrir que difficilement.

Un beau matin, m'étant aperçu qu'il me manquait un pluviomètre, je m'en suis plaint, et nous avons assisté aux opérations magiques destinées à nous le faire recouvrer. Le sorcier mandé à cet effet était un pauvre

vieillard, succinctement vêtu de quelques bandelettes de cuir. Il avait à la main une corne magique remplie de poudre et soigneusement bouchée, à laquelle pendait une petite cloche d'airain. Accroupi au milieu de nous, tantôt lorgnant celui-ci, tantôt dévisageant celui-là, puis grommelant entre ses dents quelques incantations mal articulées, enfin faisant de temps à autre tinter sa petite clochette, il nous a déclaré tout à coup, d'un air satisfait, que l'objet perdu reviendrait dans nos mains.

Nos gens avaient reçu ordre de s'accroupir devant la hutte, et le magicien qui les passait en revue, menaçant l'un de sa corne ou flairant la tête d'un autre, a fini par se prétendre assuré ainsi que le voleur ne se trouvait point parmi eux, ce que la clochette, qu'il portait de temps en temps à son oreille, lui confirmait d'ailleurs pleinement. De ma hutte il s'est transporté dans celle de Grant, puis à l'endroit même où le pluviomètre avait été placé. Là, quelques recherches lui firent découvrir la piste d'une hyène. Il la suivit avec empressement, et quelques pas plus loin le vase se retrouva. Une hyène s'en était emparée et l'avait ensuite laissé retomber. Le vieux docteur avait donc, après tout, partie gagnée. Il demandait pour sa peine un pot de pombé; nous y ajoutâmes une chèvre.

Kidgouiga nous a dit que les sœurs du roi (il en a une trentaine) n'ont pas le droit de contracter mariage. Elles vivent et meurent dans son palais. Leur seule occupation est de boire du lait pour gagner de l'embon-

point (1). Chacune d'elles absorbe le produit de dix à vingt vaches, et ce régime extraordinaire les engraisse tellement que la marche leur devient impossible. Dans les rares occasions où il faut absolument que quelqu'une d'elles quitte la hutte, huit hommes sont mis en réquisition pour la transporter sur une litière. Les frères du roi sont également confinés dans le palais, de peur qu'ils ne suscitent des guerres civiles. Dans le Ganda, on les met à mort en vertu du même principe.

La pluie nous ayant retenus chez nous, bien que nous eussions promis à Camrasi de lui porter des médecines, l'entrevue a eu lieu vingt-quatre heures plus tard. Notre pharmacie a été minutieusement explorée. Le roi voulait la moitié de chaque drogue ; puis il s'est rabattu sur nos moustiquaires, nos couteaux, nos fourchettes, etc. En repoussant toutes ces indiscrètes demandes, je me suis permis de lui donner un conseil : c'était de faire acheter tous ces objets au Guéni moyennant une certaine quantité d'ivoire. Ceci a mis en lumière un fait qui n'est pas sans intérêt pour nous; c'est que le messager de Pétherick, qui est venu ici s'informer de nous, et dont la mission était de remettre un collier de verroteries au roi du Nyoro, a reçu pour sa peine quatorze dents d'éléphant, treize femmes et sept couvertures d'étoffe d'écorce. Un officier qui l'a reconduit jusqu'à la station a vu Pétherick accepter l'ivoire et refuser les femmes (2).

(1) Le même usage existe au Caragoué. V. chap. v. — J. B.

(2) C'est toujours des gens de Debono qu'il s'agit et que Speke croyait être ceux de Pétherick. — J. B.

Il circule des bruits sinistres au sujet du malheureux Budja. Lors de sa venue, l'officier chargé de la garde des frontières lui a fait boire du pombé, dans lequel un « charme » avait été jeté au préalable, et ce charme était de telle nature que les femmes de son hôte, prévoyant des résultats funestes, prirent la fuite avec une hâte significative. Le pauvre ambassadeur est resté malade pendant tout le temps de son séjour, et, la frontière à peine franchie, il vient de succomber, à ce qu'il paraît, dans le premier poste du Ganda.

Cependant Kamrasi refuse de nous voir, sous prétexte qu'il fait construire une nouvelle hutte destinée à nos conférences, l'autre ayant été emportée par une inondation. Il prétend « que Bombay a été retenu au Guéni par les gens de Pétherick et qu'il ne faut plus l'attendre avant la nouvelle lune. » Je repousse avec énergie cette explication mensongère. Mes « enfants » ne se seraient pas permis de contrevenir ainsi à mes ordres formels. Ce sont les officiers de Camrasi qui, n'obéissant à ses instructions secrètes, ont retardé le voyage de mon messager.

A la date des dernières nouvelles qu'on ait pu se procurer (elles remontent au 13 d'octobre courant), un de mes anciens serviteurs, avec deux cents indigènes du Ganda, se trouvait dans le village où la désertion a eu lieu. Ils n'avaient point de vaches qui me fussent destinées, mais chacun d'eux portait une bûche dont Mtésa leur avait enjoint de se charger, jusqu'à ce qu'ils revinssent vers lui, nantis d'une caisse de poudre ; à défaut d'icelle, ils doivent être brûlés sur un

bûcher formé de ce bois même en compagnie duquel ils voyagent. Camrasi, fidèle à sa politique passive et dilatoire, n'a pas voulu leur permettre d'entrer dans ses domaines. Il m'offre de faire venir leur chef, si j'ai pour lui quelque communication, et de recevoir mes déserteurs s'ils viennent se replacer sous mes ordres. « Mtésa, lui et moi, nous sommes, à ce qu'il dit, trois souverains indépendants, et chacun de nous peut faire ce qu'il veut de ses sujets. »

Mtésa prépare, assure-t-on, les cérémonies de son couronnement. En conséquence, il a renvoyé mes déserteurs en leur assignant pour résidence le village de Cari, avec un jardin et des vaches, attendu que les étrangers ne sont pas admis à la cour pendant les fêtes de l'intronisation. Des trente et quelques frères qu'il a et qui doivent être brûlés, deux ou trois seulement auront la vie sauve. L'un deux viendra vivre dans le Nyoro. Les autres resteront auprès de Mtésa, jusqu'à sa mort, à titre de « compagnons de plaisir. » Ils auront alors leur congé définitif et une pension de retraite. On croit généralement que Mtésa, une fois couronné, ira porter la guerre, d'abord dans le Kittara (1), puis contre le Soga, dans une direction tout opposée. Nous pensons, Grant et moi, que, s'il a des projets belliqueux, c'est surtout à l'adresse de Camrasi.

J'ai demandé à notre hôte la permission de visiter le Louta Nzigé durant l'absence de Bombay; mais jus-

(1) « A l'ouest du Ganda, » selon Speke; sir S. Baker dit que le Kittara ou Kitwara est le nom donné à la région dont le Nyoro n'est qu'une partie. — J. B.

tement c'est au retour de mon envoyé qu'il remet cette visite.

Bombay est revenu, le 1er novembre, avec Mabrouki, tous deux dispos et gaillards. Ils ont des vestes et des caleçons de coton qui leur ont été donnés aux avant-postes de Pétherick; mais ils n'ont pas vu ce négociant. Le voyage leur a pris quatorze jours de marche effective. Le reste a été du temps perdu par la faute des guides. Le *djémadar*, ou lieutenant, auquel ils ont eu affaire, commande encore deux cents Turcs, et il a ordre de m'attendre, sans limite de temps, jusqu'à ce que je sois arrivé. Comme signe de reconnaissance, on me montrera le nom de Pétherick gravé sur l'écorce d'un arbre. Du reste, personne au camp ne s'est trouvé en état de déchiffrer ma lettre, et, par conséquent, on ne sait pas au juste si nous sommes l'expédition au-devant de laquelle on est venu. En attendant, armés de fusils spéciaux pour cette chasse, le *djémadar* et ses hommes ont déjà tué seize éléphants. Pétherick était parti pour un voyage de huit jours, en aval du fleuve; mais on espérait son retour d'un moment à l'autre.

Bombay va présenter à Camrasi nos présents d'adieu : une tente, un moustiquaire, un rouleau de cotonnade rouge, une marmite, une scie, une caisse de verroteries variées de premier choix et six paquets de fils de cuivre. J'y ajoute une requête pressante pour être autorisés à quitter ses États. Le roi s'est empressé de faire dresser la tente, et il a vanté l'adresse des hommes blancs « qui, au lieu de pots de terre, savent

Une chasse aux éléphants. (Page 272)

en fabriquer avec du fer. » Mais tout s'est borné là.

Quelques jours plus tard, Bombay a rencontré, à son retour du palais, des officiers de la reine-mère du Ganda, auxquels il a reproché la conduite tenue par Mtésa relativement à nos déserteurs. Voici comment cet officier s'explique là-dessus : « Le roi, prescrivant à ses hommes de venir me rejoindre, leur a donné une trentaine de vaches et quatre femmes ; mais, comme ils pillaient sur leur passage, ils ont voyagé très-lentement, au milieu des populations révoltées par leurs excès. Mtésa, du reste, si nous étions revenus par le Ganda, s'apprêtait à nous faire traverser le pays des Masaïs, route plus courte que celle où nous allons nous engager. »

L'officier en question demandait de plus à me parler, mais Camrasi n'a pas voulu le permettre, de peur que Mtésa, sachant au juste où venir nous prendre, n'envoie une armée à cette intention.

Nous avons procédé, le 5 novembre, à nos adieux. Après une courte harangue, dont le sens général était « que nous désirons revoir nos pénates pour ne pas abuser plus longtemps de l'hospitalité des rois du pays, et que nous porterons à notre souveraine tous les messages dont il voudra nous charger pour elle, » le roi, dans une laborieuse et prolixe improvisation, nous a expliqué les précautions exagérées dont il avait cru devoir s'entourer avant de nous laisser pénétrer dans le Nyoro. « Des méchants l'avaient injustement prévenu contre nous. Maintenant, il ne pouvait en aucune manière gêner notre liberté ; mais la prudence devrait

nous conseiller d'attendre qu'on eût écarté de notre route les obstacles dont elle peut être semée. » Nous n'avons tenu aucun compte de ces excuses dilatoires, dont le motif secret était toujours de nous pousser contre ses frères et, le 7 novembre, nous avons eu notre audience définitive. Rien de plus amusant, après tous les marchandages mesquins, les instances éhontées auxquelles nous avons été en butte, que l'attitude majestueuse de Camrasi lorsqu'il nous a reçus pour la dernière fois dans son palais. Du haut de son trône de peaux, il semblait nous traiter comme d'humbles esclaves.

C'est Kidgouiga qui part avec nous. Vingt-quatre hommes nous escortent jusqu'au Guéni, d'où ils rapporteront pour le roi, nos présents stipulés d'avance et dont voici la liste : « Six carabines et un approvisionnement de munitions, un grand pot de métal, en bronze ou en fer, une brosse à cheveux, des allumettes, un couteau de table, et tout ce qu'on pourra se procurer d'objets inconnus aux naturels du Nyoro. »

Jusqu'au dernier moment, Camrasi s'est obstiné à nous soustraire aux regards du public; et, le 9 novembre, nous nous sommes embarqués dans deux canots pour descendre la Kéfou jusqu'au point d'où l'expédition doit partir, à deux milles du palais de Chagouzi. Mais une foule de spectateurs, et entre autres la nourrice du roi, s'étaient rangés sur la rive opposée pour assister à notre départ.

Bientôt, passant de nos légers canots sur une grande barque, nous nous trouvâmes au sortir de la Kéfou



Notre dernier présent à Camrasi. (Page 274)

dans ce qui nous sembla un lac oblong, dont la largeur varie entre deux cents et mille mètres ; ce prétendu lac était tout simplement le Nil, que nous retrouvions, et dont la navigation n'est plus interrompue à partir de Rondogani.

Ce grand fleuve coule entre deux marges épaisses de roseaux-papyrus. Sa rive gauche est basse et marécageuse. La rive droite, au contraire, où viennent parfois chasser les habitants du Kidi et ceux du Nyoro, s'élève en pentes douces, couvertes d'arbres et de beaux *convolvuli* disposés en guirlandes. Des îles flottantes, qu'on voit descendre lentement à la surface du courant, chargées de roseaux, de gazons et de fougères, nous prouvent que le Nil est en pleine voie d'inondation. Parfois se montrait un hippopotame, « effrayé, disaient nos gens, par la volaille que nous avions à bord. »

La route de terre, par laquelle s'en allait notre bétail, offrait bien moins d'intérêt : elle traverse d'interminables marécages, coupés çà et là de cours d'eau, sur l'un desquels nos gens, obligés de le traverser en bateau, se sont vus assaillis par des sauvages et ont failli perdre leurs chèvres.

Nous nous sommes procuré à grand'peine, et après bien des retards, deux petites barques, plus commodes à manœuvrer que celles où nous étions, et après une heure et demie de *pagayage*, aussi mollement mené que possible, nous sommes arrivés le 11, à Coki, où nous devions réunir une partie de notre escorte.

La grande barque, qui nous convoyait d'un peu loin,

a fini par nous fausser compagnie. Nous l'avons remplacée par six petits bateaux et tous nos gens, du coup, se sont trouvés matelots. Nous y gagnons de marcher à notre fantaisie. Le fleuve, par son aspect, continue à charmer nos regards; mais, après trois heures de navigation, il s'infléchit et se rétrécit notablement. Tout au plus garde-t-il deux cents mètres de large, et sa profondeur moyenne varie de deux à trois brasses (3 m. 658 à 5 m. 487). Nous nous sommes ensuite arrêtés pour attendre notre bétail, que nous supposons fort en arrière de nous, chez Yaragonjo, le gouverneur de ces contrées. Ici, les femmes, d'une beauté toute négative, portent leur vêtement d'écorce coupé en deux falbalas, qu'elles fixent autour de leur taille par un cordon à coulisse. Elles ont, en guise de bas, des chapelets de grenaille de fer, très-bien entretenus et très-brillants, qui recouvrent la jambe depuis l'orteil jusqu'à la naissance du mollet.

Le 15 novembre, nous avons eu deux milles à faire avant de remonter en bateau et de continuer à descendre le fleuve, toujours en regard d'une montagne conique à laquelle on donne le nom de Kicungourou. L'officier du district nous a reçus à merveille, et nous promet pour demain l'unique bateau dont il puisse disposer, encore qu'il ait grand'peur de se le voir enlever par les sauvages dont nous allons traverser le territoire.

Le lendemain, tandis que je descendais le fleuve sur le misérable petit canot qui venait d'être mis à ma disposition, Grant et les bagages suivaient par terre,

sous l'escorte du jeune chef. Des gens du Kidi, qui vont rendre visite à Camrasi, s'arrêtent en notre honneur et viennent examiner les « hommes blancs. » Généralement, cette race dédaigne de se vêtir. Mais, par égard pour leur hôte royal, et sans que cela tire à conséquence, ceux-ci ont dérogé à la coutume. Leurs perruques, d'une forme singulière, sont faites avec des cheveux étrangers, ceux des nègres n'ayant pas la longueur requise.

Les deux jours suivants, nous nous sommes dérobés par une manœuvre prompte et furtive, pour éviter les officiers de Camrasi. Très-nombreux dans ce pays, tous ils voulaient absolument se ménager les profits d'une journée d'hospitalité. La persuasion n'y pouvant rien, ils ont essayé d'un autre moyen : celui de griser nos gens; aussi les envois de pombé se succèdent au camp avec une menaçante rapidité. Dans ce district, très-bien cultivé, très-irrégulièrement arrosé, nous avons remarqué l'arbre à *papier-de-verre*, dont les feuilles ont la rudesse d'une langue de chat; on les emploie ici pour polir les massues et les bois de lance. Le paysage, du reste, n'offrait plus grand intérêt, lorsque, tout à coup, le fleuve, jusque-là paisible, et dont nos bateaux à vapeur remonteraient aisément le courant sur deux ou trois de front, s'effondre dans un ravin à plus de cent mètres au-dessous de nous, et prend l'aspect d'un torrent impétueux. Par delà, on aperçoit le Kidi, vraie forêt de mimosas qui semblent sortir de l'eau et monter vers le ciel en nuages de verdure. Le gouverneur du district, nommé Kya, dépeint cette

contrée comme un rendez-vous de chasse fréquenté par les habitants des deux rives. L'éléphant, le buffle et l'hippopotame y sont tour à tour l'objet de poursuites acharnées. Pour tuer le premier de ces animaux, on emploie une espèce de lance que je ne connaissais pas encore : le fer, à double tranchant, est long d'un mètre; la poignée, en forme de poire, l'équilibre parfaitement, et rend le maniement de l'arme on ne peut plus facile. Munis de pareils engins, quelques-uns de ces chasseurs grimpent aux arbres et attendent le passage du gibier que les autres poussent de leur côté. On ne chasse pas l'hippopotame, on lui creuse une fosse habilement masquée, au centre de laquelle est fiché un fer aigu, sur le passage qu'il a l'habitude de prendre.

Les Chutes Kérouma, si tant est qu'elles méritent ce nom, consistent en une espèce d'écluse naturelle qui précipite les eaux entre deux roches de siénite, sur une assez longue pente d'environ dix mètres. Il y en a quelques autres de moindre importance, et une enfin, dont le bruit lointain arrive jusqu'à nos oreilles, nous est signalée comme très-considérable. Le nom de Kérouma leur vient d'un esprit qui, d'après les superstitions locales, aurait disposé dans le courant les roches dont il vient d'être question.

Pendant la soiré du 22 novembre, qui est la dernière que nous passions dans les États soumis à Camrasi, Kidgouiga et ses gens ont régalé le « seigneur blanc, » d'un *nyanzig* tout pareil à ceux que j'avais vu pratiquer devant le trône de Mtésa.

CHAPITRE XI

LE NIL AU NORD DU KIDI

Le Kidi et ses hautes herbes. — Le Guéni et ses habitants. — Le Médi. — Jonction avec la prétendue avant-garde de Pétherick. — C'est celle des Turcs de Debono. — Faloro. — Les Nyoriens désertent. — Je mets fin à la mission de Kidgouiga. — Je dois renoncer à chercher le Nil. — Mahamed s'allie à Rionga. — Le Nil est revu près de Paira. — L'arbre de Miani. — Les Turcs ruinent et dépeuplent le pays. — Trève ordonnée par Mahamed pour le transport de son ivoire. — Le Nil et l'Ésoua. — Le pays des Béris. — A Gondocoro, nous trouvons Baker. — Petherick m'avait délaissé. — Baker se décide à compléter nos découvertes. — Échec des missionnaires autrichiens. — Arrivée de Pétherick. — Grande médaille de la Société Royale de géographie.

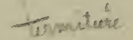
Le passage du Nil au-dessus de Kérouma nous a pris toute une journée et nous a coûté une belle vache donnée au propriétaire du bac. Les gens de Kidgouiga avaient, suivant les conseils d'un vieux prêtre attaché au service religieux de ces chûtes, immolé un chevreau sur chacune des rives ; et tout passager, pour obtenir une

heureuse traversée, devait franchir l'espèce de barrière sanglante que formaient ces corps fendus en deux et étalés à plat sur le sol.

Le lendemain, malgré les mesures rigoureuses adoptées par Kidgouiga, nous ne vîmes arriver que vingt-cinq des quarante hommes qu'avait commandés Camrasi « pour transporter nos bagages jusqu'aux bâtiments de notre nation, en quelque lieu qu'ils se pussent trouver. » Avec la vingtaine de nos engagés restés fidèles et les trente-cinq « enfants » de Kidgouiga, nous étions encore à la tête de soixante-dix-huit hommes. Aussi, sans nous arrêter aux craintes qu'on prétendait nous inspirer à propos des desseins de Rionga, nous nous remîmes en route, en suivant un sentier souvent effacé par d'interminables fouillis d'herbe, ou coupé par des marais.

Le quatrième jour, comme les fourrés s'étaient un peu éclaircis, nous parvînmes tout-à-coup sur la limite d'un plateau à l'ouest duquel s'étendait, à perte de vue, une immense prairie dorée par le soleil et parsemée de bouquets d'arbres; vers le sud-ouest, se dressait, à quinze ou vingt milles derrière nous, la montagne de Kisouga, située, dit-on, dans le Tchopi, et près de laquelle se sont établis Rionga et ses partisans. Ce ne fut qu'une apparition passagère. Nous nous replongeâmes aussitôt parmi les hautes herbes, pour nous y frayer un pénible chemin.

Une butte à fourmis nous donna le lendemain l'occasion d'entrevoir de nouveau ce splendide panorama et d'apercevoir au nord, par-delà quelques dunes her-



bues, les cimes de coteaux situés près de Coki, premier village du Guéni.

Composé de huttes coniques, ce village domine le faîte d'une petite chaîne de hauteurs granitiques qui s'étendent vers le nord-ouest. Le gouverneur de ce district, le plus septentrionnal de l'ancien royaume de Kitéra (1), se nomme Chongi et est vassal de Camrasi. Il nous promit une cordiale réception et nous continuions notre marche quand nous vîmes accourir à nous, peinte de leurs couleurs de combat, l'élite des guerriers de l'endroit. La lance haute, ils s'élançaient sur nous comme pour nous attaquer; mais, après plusieurs évolutions de pure étiquette, ils se mêlèrent joyeusement à nous.

Jamais je n'avais vu jusqu'ici de gens si peu vêtus. Leur costume ne se compose guère que des couleurs étendues sur leur peau, de verroteries, d'anneaux de fer ou de bronze, et de quelques plumes ou de quelques chapelets de cauries dont ils se font une coiffure plus ou moins fantastique. Les femmes elles-mêmes se contentent de certaines fibres végétales, formant une frange assez lâche, et qui pendent négligemment autour de leurs hanches. Ceux de nos gens qui ont vu les Toutas du Tambara, prétendent qu'il y a identité complète dans le costume des deux races. Les hommes dressent leur chevelure avec la même bizarrerie, et l'enfant, sur le dos de sa mère, est également protégé par une moitié

(1) Ou Kittouéra. C'est le nom que portait l'espace compris entre les lacs Albert et Victoria, du temps qu'il ne composait qu'un puissant royaume. V. notre chap. XII. — J. B.

de gourde. Comme les gens du Kidi, qu'ils paraissent redouter beaucoup, ceux-ci ne se séparent pas d'une espèce de siége très-léger et très-bas qu'ils portent partout avec eux (1). Leur pays s'étend d'ici à la rivière Ésoua; le Médi, au contraire, occupe toute la contrée, depuis l'ouest de ce méridien jusqu'au Nil dont nous sommes séparés par de vastes espaces. Les villages sont composés de petites huttes coniques, véritables cages de bambous, posées sur un mur d'argile et revêtues de terreau gazonné. Chacune de ces petites communautés élit son propre chef, car le pays ne compte pas de sultans dont l'autorité soit reconnue dans un rayon de quelque importance. Les montagnes boisées du Guéni présentent l'aspect le plus riant et toute cette région a l'air d'un paradis.

L'accueil de Chongi a été caractéristique. Ce bon vieillard est venu au-devant de nous avec une espèce d'aide de camp; le premier, portant un poule blanche, l'autre, une petite gourde remplie de pombé. Après une harangue de félicitations, prenant la poule par une patte, Chongi l'a promenée, à quelque distance du sol, devant ses hôtes rangés en ligne; puis il s'est emparé de la gourde, et, à l'aide d'un petit rameau d'arbre qui lui servait de goupillon, il arrosait la terre à nos pieds. Chacun de ces rites était une seconde fois accompli par

(1) Baker a remarqué qu'en remontant le Nil l'usage de cette espèce de tabouret porté par des hommes et des queues dont les femmes s'ornent par derrière, commence dès le pays des Chirs et se continue dans celui des Béris. V. *L'Albert Nyanza*. — J. B.

l'espèce de suppléant qu'il avait amené. Se retirant ensuite vers la maison magique, une hutte de dimensions très-restreintes, il l'a de même aspergée de pombé; après quoi, étendant une peau de vache sous un arbre, il nous a offert une cruche de cette liqueur bienfaisante, en s'excusant sur la famine qui sévit ici, « de si mal remplir vis-à-vis de nous les devoirs de l'hospitalité. » Que de courtoisie, après tout, chez ces sauvages (1)!

Ce n'est pas sans peine que nous avons pu quitter Coki, parce que les porteurs sortis du Tchopi, se regardant quittes envers nous, ont laissé à nos hôtes du Guéni le soin de faire parvenir plus loin nos bagages. Dès lors, à chaque bourgade, nous avons dû changer d'équipage. Peu à peu les gens du Guéni ont été ainsi remplacés par ceux du Médi. Ces derniers ne sont pas plus vêtus; ils ont pour armes l'arc et les flèches, et entourent leurs villages d'enceintes palissadées. Parfois très-bien reçus, nous voyons ailleurs la population fuir à notre approche. Un chef de village, qui nous avait d'abord pris pour des êtres dangereux, s'est rassuré en s'apercevant que nous mangions comme le reste des mortels, et nous a témoigné, en nous présentant sa famille, combien il regrettait de nous avoir fait un mauvais accueil. Enfin le 3 décembre, au coucher du soleil, nous sommes arrivés en vue d'un détachement

(1) Dans le même ouvrage, t. I, ch. VIII, en contant sa réception à Farajoke, Baker considère des cérémonies analogues plutôt comme des purifications ou des exorcismes, que comme des actes de civilité. — J. B.

que nous prenions pour l'avant-garde de Pétherik. Mes gens eurent la permission de tirer une salve de mousqueterie pour avertir les Turcs que nous étions là. Aux détonations de leurs carabines, riposta presque aussitôt un feu roulant, et, comme autant d'abeilles, les gens du nord essaimèrent hors de leurs ruches, sur toutes les hauteurs voisines. Il faut avoir subi un long exil chez les barbares pour comprendre le battement de cœur par lequel un voyageur salue l'approche du moment où il va se retrouver parmi ses frères en civilisation. A chaque instant, nous nous sentions plus émus. Un cortége militaire venait de se former et sortait du camp, précédé par trois grands drapeaux rouges, au bruit des tambours et des fifres. Je fis faire halte pour attendre ceux qui venaient ainsi au-devant de nous. Quand ils nous eurent rejoints, un officier, nommé Mahamed (1), portant l'uniforme égyptien, vint se jeter dans mes bras et semblait vouloir à toute force me donner le baiser de bienvenue. Je lui rendis vigoureusement son étreinte, tout en reculant la tête pour soustraire mes lèvres à cette accolade par trop fraternelle :

« Sous les ordres de qui êtes-vous? lui demandai-je.

— Petrik, répondit-il.

— Et lui-même, Pétherick, où se trouve-t-il pour le moment?

— Vous le verrez sous peu.

(1) Ce lieutenant de Debono est appelé Mohammed-Ouat-el-Mek par Baker qui n'a pas eu à s'en louer. V. *L'Albert Nyanza*.— J. B.

— Comment se fait-il, alors, que vous n'arboriez pas les couleurs anglaises ?

— Nos couleurs sont celles de Debono.

— Quel est ce personnage?

— Le même que Petrik.... Mais venez vous installer dans le camp : nous y causerons plus à notre aise.... »

Et ce disant, Mahamed fit faire volte-face à « son régiment, » deux cents hommes environ, ramassis de Nubiens, d'Égyptiens et d'esclaves de toute race, qui ne cessaient de tambouriner, de présenter les armes et de faire feu sans rime ni raison. Quand nous fûmes arrivés à ces huttes, pareilles de tout point aux habitations indigènes, Mahamed nous fit asseoir sur deux lits, et ses femmes vinrent nous offrir à genoux des tasses de café, tandis que d'autres serviteurs, apportant le pombé, nous préparaient un dîner dont le pain, le mouton et le miel constituaient les principaux éléments.

On vida pour nous un vaste hangar, et, lorsque j'y fus installé avec Grant, nos hommes reçurent ordre de se répartir comme ils voudraient dans les divers taudis où gisaient déjà les soldats de Mahamed (1). Quant

(1) Il transpira peu après que Mahamed avait expédié vers Camrasi deux hommes du Médi, porteurs de verroteries. Comme ils étaient vêtus d'étoffe, on les a, dans le Nyoro et dans le Ganda, pris pour des Européens. De là tous ces malentendus, consignés à leur date dans notre journal, au sujet de ces « hommes blancs » qu'on prétendait avoir vus dans le palais de Camrasi. (*Note de l'auteur anglais*, ajoutée à la seconde édition de son livre.)

à ce dernier, il semblait, depuis que nous étions là, regarder sa mission comme accomplie.

« S'il en est ainsi, lui dis-je, veuillez me faire connaître les ordres que vous avez reçus.... On a dû également vous laisser quelques lettres.

— Non, me répondit-il ; je n'ai ni lettres, ni ordres écrits : on m'a simplement recommandé de vous conduire à Gondocoro, dès que vous seriez arrivé. Je suis le représentant ou *vakil* de Debono, et il me tardait bien de vous voir ici, car il y a longtemps que nous vous attendons..... Nous avons employé à nous procurer de l'ivoire les loisirs que vos retards nous ont faits.

— Comment dois-je m'expliquer, repris-je, que Pétherick ne soit pas venu en personne à notre rencontre ?... Quelque mariage, par hasard, l'en aurait-il empêché?

— Vous ne vous trompez pas ; il a pris femme, et je l'ai vu mener en croupe sa nouvelle épouse, pendant notre séjour à Khartoum.

— Et l'arbre sur l'écorce duquel Bombay m'a dit que vous nous montreriez le nom de Pétherick ?

— Vous le verrez chemin faisant..... Au surplus, ce n'est pas Pétherick qui a écrit le nom ; c'est une autre personne, la même qui m'a chargé de guetter votre arrivée dans ces parages..... Nous ne connaissions pas ce nom ; mais elle nous a garanti qu'en vous le montrant, vous sauriez de suite ce dont il est question. »

En flânant, le lendemain matin, dans notre nou-

velle résidence de Faloro, j'ai pu constater que les Turcs se sont tous mariés à des femmes du pays, maintenant habillées d'étoffe et couvertes de verroteries. Ils ont déjà beaucoup d'enfants, et d'infaillibles symptômes assignent une date prochaine à un nouvel accroissement de population. Au surplus, la plupart de ces unions n'ont eu lieu qu'à titre provisoire et, en vertu d'un contrat de louage, valable pour tout le temps du trafic. A l'expiration du bail, c'est-à-dire au moment du départ pour Gondocoro, les jeunes villageoises qu'ils ont adjointes à leurs esclaves, s'en retourneront chez leurs parents. Ces Turcs possédaient aussi un nombreux bétail dû à leurs rapines. Ils s'en nourrissent et le surplus leur sert à payer les dents d'éléphant, dont ils augmentent chaque jour le nombre, déjà considérable.

Aux instances que je faisais pour partir immédiatement, ne fût-ce qu'avec un interprète, Mahamed répondit que j'avais à traverser un large cours d'eau qui ne serait guéable que dans plusieurs semaines, et le pays des Béris, où je ne devais m'aventurer que sous bonne escorte; enfin il n'y aurait pas de navires à Gondocoro avant une couple de mois.

Dans une espèce de conseil de guerre tenu le lendemain, je ne trouvai personne qui considérât comme possible mon départ immédiat. On m'y fit l'offre de me conduire sous escorte à dix journées de marche dans un dépôt formé sur la frontière du Médi, où je pourrais attendre l'arrivée du reste de la bande. J'acceptai l'offre, car je trouvais plus avantageux de partir

que de demeurer dans un camp où mes gens prenaient des habitudes d'ivrognerie ; mais, quand je voulus la réaliser, Mahamed trouva de nouvelles raisons pour s'y opposer. « Ses gens, disait-il, ne pouvaient partir qu'après avoir moissonné le blé qu'ils cultivaient pour leur nourriture; et, quant à lui, avec tout son ivoire, il était dans l'impossibilité de se procurer les porteurs indispensables avant la récolte, époque où les naturels deviendraient disponibles. » Je persistai et, quand je crus avoir surmonté tous les obstacles, au moment de nous mettre en route, les « enfants » de Kidgouiga désertèrent en masse et aucun guide ne consentit à diriger notre marche.

Ne pouvant plus évidemment compter sur Kidgouiga pour amener de Gondocoro qui que ce fût à Camrasi, je l'appelai, lui expliquai les circonstances où nous nous trouvions et l'engageai à retourner chez son maître. Il n'y consentit qu'avec beaucoup de répugnance parce que sa mission n'était pas terminée; mais il partit très-satisfait de nos relations, en emportant pour le roi un fusil double, des munitions et des verroteries précieuses.

Immédiatement après le départ des officiers de notre escorte, je me suis occupé de monter une chasse à l'éléphant pour aller, sous ce prétexte, à la recherche du Nil dans la direction de l'ouest. Personne, depuis notre départ du Tchopi, n'a pu ou n'a voulu me dire ce qu'est devenu le fleuve, que je ne crois pas fort éloigné. Cependant il m'a fallu encore renoncer à ce dessein, car on s'est obstiné à me soutenir que cette

investigation, pour l'aller et le retour, me prendrait un bon mois, et je n'ai pas de quoi solder le prix exorbitant que Mahamed me demande pour le loyer de trente-six de ses soldats.

Durant l'oisiveté à laquelle j'étais ainsi obligé, des gens de Rionga sont venus se joindre pour une expédition à ceux de Mahamed.

Effectivement, j'ai vu partir Mahamed à la tête de son régiment, enseignes déployées, au bruit des tambours et des fifres. Les soldats faisaient feu de tous côtés; les officiers étaient montés, quelques-uns sur des ânes, et les autres, le croira-t-on? sur des vaches!...(1) Derrière eux marchaient une foule d'indigènes, y compris les gens de Rionga, les uns munis de lances, les autres d'arcs et de flèches; le tout ressemblait à une expédition de maraudeurs, bien plus qu'à une paisible caravane. Depuis, j'ai appris qu'ils ne s'étaient point rendus chez Rionga lui-même, et qu'ils avaient seulement conduit les gens de ce chef auprès du vieux Chongi. Celui-ci, de son côté, avait invité Mahamed à venir combattre un de ses ennemis, sur le territoire duquel on espère trouver une immense accumulation de dents d'éléphant, et qui, vivant de pillage, possède en outre un bétail considérable. Tel était, en réalité, le but de l'expédition.

Je m'étais étonné souvent que les indigènes consentissent à subir les brutalités auxquelles ils sont exposés

(1) N'est-il pas extraordinaire qu'un usage commun en Afrique, depuis le fleuve Orange jusqu'à Gondocoro, ait étonné Speke? — J. B.

de la part des tyrans que l'Égypte leur envoie. Je constate donc, sans la moindre surprise, qu'ils ont fréquemment recours, pour s'y soustraire, à de lointaines émigrations. Ils enlèvent leurs huttes, emportent leurs effets mobiliers, et, poussant devant eux leur bétail, transfèrent leur village sur un autre point du territoire. La principale femme de Mahamed m'annonçait, le jour de Noël, que les Turcs, ayant mis à sac et brûlé trois villages, rentreraient d'ici à peu avec leur butin. Elle devinait juste, car Mahamed est revenu le 31 décembre, à la tête de sa bande triomphante, avec des masses d'ivoire ; il ramène aussi cinq jeunes prisonnières et trente têtes de bétail.

Les jours suivants ont été employés à préparer des vivres pour la caravane et à faire les faisceaux entre lesquels on répartit les plus petites défenses pour égaliser à peu près le poids des charges à confier aux porteurs. Cependant les lenteurs et les retards de Mahamed ont fini par lasser ma patience, et, le 11 janvier 1863, je suis parti sans l'attendre.

Le lendemain, une avant-garde m'a rejoint à Panyoro, avec l'ordre de m'escorter jusqu'au village d'Apuddo où nous resterions jusqu'à l'arrivée du chef, qui hâtait de tout son pouvoir l'enrôlement des porteurs dont il avait besoin.

Dès le troisième jour, le Nil, que je ne devais, suivant les menteurs, rencontrer qu'au bout d'une quinzaine de marches, m'apparaissait aux environs d'un groupe de villages appelé Paira. Il s'offrait à nos regards en déployant sa nappe majestueuse sur un lit à

peine creusé, dans la direction de l'ouest à l'est. Par delà on voyait se dresser, à deux mille pieds au-dessus de ses eaux, les monts Coucou. Mais ce ne fut que le lendemain, quand nous fûmes arrivés à Jaisi (14 janvier) et en suivant une route parallèle au fleuve, que nous pûmes embrasser l'ensemble de ce vaste panorama.

Nous parvînmes ainsi près d'Apuddo. Dès que l'installation y eut été faite, je demandai qu'on me montrât l'arbre où, selon le récit de Mahamed, deux ans auparavant, un de mes compatriotes avait gravé une inscription. Deux signes, qui rappelaient assez vaguement la forme d'un M et d'un J, se voyaient effectivement sur l'écorce; mais le travail de la végétation les avait rendus à peu près méconnaissables. En me dépeignant l'individu qui les avait tracés, les Turcs me dirent « qu'il me ressemblait beaucoup et portait une barbe aussi longue que la mienne. » Il était venu de Gondocoro, voici deux ans, avec Mahamed, mais n'avait pas osé passer au-delà d'Apuddo, tant on lui disait de mal des populations méridionales et tant il lui paraissait pénible de rester enfermé à Faloro, durant toute la saison des pluies, tête à tête avec l'officier égyptien. Il savait, du reste, que nous devions arriver dans ces parages, et avait recommandé à Mahamed de nous montrer son nom, dans le cas où cette prévision viendrait à se réaliser (1).

(1) Ce voyageur s'appelait Miani. Baker a, dans son voyage, eu l'occasion de constater que Miani a été obligé de renoncer à pousser plus au sud par les intrigues des Turcs, qui voulaient

Comme d'ordinaire, nous étions logés dans le village d'Apuddo; mais les Turcs restés à l'extérieur enlevaient la toiture des habitations pour la transporter dans leur camp. A mes remontrances touchant ce procédé sommaire, ils me répondaient avec douceur, « que n'ayant ni huttes, ni ustensiles culinaires, ni approvisionnements d'aucun genre, il fallait bien emprunter ceux des indigènes. Mieux avisés et plus prévoyants, ces derniers se mettraient en mesure d'avoir à vendre tout ce qu'on était obligé de leur confisquer, puisque, après tout, le gouvernement ne pouvait être frustré de l'ivoire sur lequel il comptait. »

La misère est grande dans ces contrées; et, tandis que les Turcs vivent aux dépens des silos à demi vides, les pauvres paysans en sont réduits à se nourrir de racines et de fruits. Comme pour empirer une situation déjà si triste, les chefs de village se font l'un à l'autre une guerre acharnée.

Après une quinzaine de jours employés à chasser avec des succès variés dans une espèce d'immense parc borné, d'un côté, par le Nil, et de l'autre, par cette rivière Ésoua, objet de tant de récits, et qui coule au pied de montagnes encore plus élevées que les monts Coucou à la gauche du fleuve, nous vîmes arriver, commandant la plus grande partie de la caravane turque, Boukhet, le factotum de Mahamed. Son maître, paraît-il, l'avait acheminé vers nous déjà depuis quelques jours; mais, en arrivant à Panyoro, une rixe avec les habi-

empêcher tout Européen de pénétrer les secrets du pays, où ils font leurs provisions d'esclaves et d'ivoire. — J. B.

tants avait eu pour conséquence la perte de presque tous les bagages. Mahamed, auquel il alla rendre compte de ce fâcheux événement, le somma, dans les termes les plus péremptoires, de retourner à la charge et de réparer un échec inacceptable : « Sans cela, disait-il, comment voulez-vous que je fasse mon rapport à Gondocoro ? » Convaincu par la force de cet argument, Boukhet retourna sur le théâtre de sa défaite et attaqua vigoureusement Panyoro. Trois de ses hommes furent blessés tout d'abord ; mais il parvint à incendier le village, tua une quinzaine des habitants et, en sus des objets qu'ils lui avaient enlevés, leur prit environ cent têtes de bétail.

Mahamed, arrivé le 30 janvier, se prépare à marcher en avant. L'entreprise ne laisse pas que d'offrir certaines difficultés, car les Turcs, à eux seuls, ont besoin de six cents porteurs, dont la moitié pour leur ivoire et le reste pour leurs effets de campement ; or, il n'est pas de village qui puisse fournir au-delà de cinquante à soixante hommes ; et de plus, nous l'avons déjà dit, les chefs se font l'un à l'autre une guerre continuelle. Voici l'expédient adopté par Mahamed : sous peine de confiscation, il convoqua devant lui ces petits souverains municipaux et taxa chacun d'eux à tant de porteurs, requis pour le service du « grand gouvernement, » dont l'intérêt doit passer avant tout. Se figure-t-on les richesses du gouvernement laissées à terre faute de bras ? Il exige donc le sacrifice de toutes les rivalités, et proclame pour un temps la trêve de Dieu : les villages qui se seront dépouillés, pour le

service public, de leurs défenseurs habituels, devront, par cela même, rester inviolables. Malheur à celui qui les attaquerait en l'absence de Mahamed : on n'épargnera pas les balles pour le punir.

Une centaine d'œufs, trouvés dans un nid de crocodile, ont été pour nos Égyptiens l'occasion d'un grand régal. On nous a donné deux de ces œufs que nous avons mangés par curiosité, mais dont la saveur musquée n'a rien d'agréable pour un palais européen.

Nous sommes repartis avec Boukhet et la première moitié du convoi de Mahamed, qui n'a jamais pu réunir assez d'hommes pour tout emporter à la fois. Le Nil, que nous avons bientôt rencontré, roulant ses flots limpides parmi les hauteurs schisteuses de Coucou ressemblait à une rivière des régions montagneuses de l'Écosse. Nous l'avons suivi jusque dans le voisinage du point où l'Ésoua vient le rejoindre. Ses eaux n'étaient pas, à beaucoup près, aussi abondantes, que lorsque nous l'avions traversé au-dessous des chutes de Kérouma ; et cependant, selon les calculs du docteur Khoblecher (1), il aurait dû déborder justement à cette époque ; cela étant, il eût été navigable, et nous en aurions profité pour ne pas le perdre de vue. Nous le quittâmes au contraire de nouveau, lui laissant faire un détour dans la direction de l'ouest, et passâmes à gué la rivière Ésoua, dont les eaux rapides nous montaient jusqu'à la poitrine, mais dont le lit manque de largeur.

(1) Le docteur Khoblecher, fondateur de la mission autrichienne de Gondocoro, a établi que le Nil y atteint son niveau le plus bas vers le milieu de janvier. — H. S.

en amont

Le Nil au-dessus du confluent de l'Asoua. (Page 294)

Pas une embarcation ne saurait la remonter, et sous aucun rapport on ne peut la comparer au Nil lui-même. Les membres de l'expédition envoyée par Méhémet-Ali ont singulièrement exagéré le volume de ce cours d'eau (1); mais nous n'en sommes pas autrement étonnés, car ils se sont mépris sur sa situation. Nous étions en effet sous le troisième degré 42 minutes de latitude nord, et par conséquent à une vingtaine de milles au-delà du point extrême de leurs investigations.

Les jours suivants, nous avons peu avancé dans notre marche à cause des difficultés qu'éprouvait Mahamed pour achever le recrutement des porteurs dont il avait besoin pour traverser le pays des Béris. Effectivement ces indigènes se refusent obstinément à faire le métier de portefaix et par conséquent sont en butte à la haine et aux hostilités de nos Egyptiens.

Mahamed a distribué aux chefs des villages, en récompense des porteurs qu'ils ont fournis, la moitié des bestiaux dont il dispose. C'est celle qu'il dit appartenir au gouvernement. L'autre moitié du butin, qui comprend les chèvres, les moutons et tous les esclaves, constitue la paie des soldats attachés à l'expédition.

A la sortie du Médi, les verroteries n'ont plus aucune valeur parce que les Béris emploient pour leurs colliers et leurs ceintures les œufs d'autruche, qu'ils découpent en petites plaques de la grandeur d'un bouton de chemise, percées ensuite d'un petit trou central où passe le fil destiné à les réunir.

(1) Le volume des cours d'eau, plus que partout ailleurs, dépend, en Afrique, de la saison où on l'examine. — J. B.

Le pays des Béris, borné à l'E. par des montagnes, est inégal et richement boisé. On y rencontrait de nombreuses bourgades; mais les populations disparaissaient à notre approche, sauf quelques hommes qui avaient la hardiesse de nous regarder passer. Les Turcs battaient le tambour matin et soir et ne se gênaient guère pour piller les villages où nous prenions nos repas.

A Doro, comme ils venaient encore de saccager plusieurs villages des environs, la population se souleva. Tout faisait présager une attaque. Les Égyptiens s'en montrèrent assez préoccupés et indépendamment de leur grand'garde, ils envoyèrent des patrouilles dans toutes les directions. Ces précautions militaires suffirent pour déjouer les projets de l'ennemi, et, le lendemain matin, 15 février, nous entrions à Gondocoro.

Après avoir tiré une salve pour annoncer notre approche triomphale, Mahamed nous a condui tsimmédiatement chez un négociant circassien nommé Courchid Aga. Nos premières questions eurent naturellement trait à Pétherick; on y répondit d'abord par un silence dont le sens nous échappait; mais nous apprîmes en insistant que nous étions redevables à M. Debono, et à personne autre, de l'assistance qui nous avait été donnée à partir du Médi. Remerciant en peu de mots l'ami de Mahamed, qui était aussi le représentant de notre bienfaiteur, nous prîmes congé de lui. Au bord du fleuve, où plusieurs navires étaient amarrés, nous vîmes accourir de loin un personnage

qu'au premier coup d'œil nous supposâmes être Pétherick; mais, l'instant d'après, je fus désabusé par la cordiale poignée de main de mon vieil ami Baker, qui doit une certaine célébrité à ses chasses dans l'île de Ceylan. Je ne saurais rendre les émotions d'une pareille rencontre : les mots sont sur les lèvres, et cependant on ne peut parler. Ce fut seulement un peu plus tard que, profitant de sa bonne hospitalité, nous apprîmes de lui, tout à loisir, ce qui s'était passé pendant notre longue absence; entre autres, la terrible guerre d'Amérique et la mort du prince Albert, à qui sir Roderick Murchison m'avait présenté, peu de jours avant mon départ pour l'Afrique, et dont je me rappelais presque mot pour mot les flatteurs encouragements.

Baker nous dit aussi qu'il avait emmené trois bâtiments, avec des équipages bien armés, des chameaux, des chevaux, des ânes, des verroteries, du fil d'archal; bref, tout ce qui était nécessaire pour un long voyage, et ceci, dans le but exprès de contribuer à notre salut : « Vous me désappointez, ajoutait-il en riant; car j'espérais vous trouver sous l'équateur aux prises avec quelque situation terrible, dont je vous aurais aidé à sortir. »

Instruit du prochain retour de Mahamed, il l'attendait pour associer à sa fortune ceux des naturels qui auraient à s'en retourner dans leurs foyers. Trois dames hollandaises (1), obéissant à la même pensée phi-

(1) Mlle la baronne Van Capellen, Mme et Mlle Tinne.

lanthropique, étaient également arrivées ici sur un bateau à vapeur; mais le mauvais état de leur santé les avait obligées de rétrograder jusques à Khartoum. Personne, au reste, n'avait supposé possible le voyage que nous venions d'accomplir. Mais Pétherick, qu'était-il devenu? Il trafiquait pour le moment du côté de Nyambara, c'est-à-dire à soixante et dix milles de Gondocoro, bien qu'il eût pris soin, après mon départ d'Angleterre, d'ouvrir une souscription couverte jusqu'à concurrence de mille livres sterling par les amis qui, me croyant en danger, voulaient le mettre à même de nous venir en aide. C'est à eux que je dédie ce livre, faute de pouvoir leur témoigner autrement ma vive reconnaissance.

Au lieu de remonter le Nil immédiatement, comme il aurait pu le faire, au dire des personnes les plus compétentes, Pétherick, s'attardant à construire une embarcation, avait laissé passer en grande partie la saison favorable. Les vents du Nord lui manquèrent sous le 7e degré de latitude, et il partit alors par la voie de terre pour se rendre à son entrepôt de Nyambara. Je dois dire qu'il avait envoyé ici un de ses lieutenants et quelques barques, qui avaient ordre d'aller le rejoindre à Nyambara et de marcher ensuite au sud de cette station, dans le but ostensible de découvrir où je pouvais être : mais ceci était contraire aux instructions que je lui avais données en quittant l'Angleterre, non moins contraire aux intentions qu'il exprimait en ouvrant la souscription dont j'ai parlé; contraire enfin à l'opinion hautement exprimée de tous les Européens

engagés dans le même commerce que lui. Ils étaient unanimes à dire que Pétherick serait allé directement à Faloro, et de là plus avant dans la direction du Sud, si son commerce à l'ouest du Nil ne l'avait détourné dans une autre direction.

Baker m'offrit ses barques pour descendre à Khartoum, mais il me demandait en même temps si je n'avais pas laissé derrière moi quelque entreprise à compléter, quelques résultats à obtenir qui pussent compenser pour lui les fatigues et la dépense considérable de l'expédition qu'il avait organisée.

Je lui parlai naturellement de ce louta (ou lac) Nzigé que j'avais eu le regret de ne pas pouvoir explorer. Je lui décrivis le Nil, tel que nous l'avions laissé dans le Tchopi, se dirigeant vers l'ouest; tel que nous l'avions retrouvé dans le Médi, venant de la même direction, navigable, assurait-on, jusqu'à Cochi et probablement aussi jusqu'au petit louta Nzigé. Si donc il en était ainsi, on pouvait, au moyen de barques construites dans le Médi, plus haut que les cataractes, ouvrir de vastes contrées aux bienfaisantes influences de la navigation. Je lui parlai, enfin, des conventions faites avec Camrasi, des marchandises que j'avais laissées derrière moi, et du droit qu'aurait à les réclamer tout homme assez entreprenant pour tenir les promesses que j'avais faites au roi du Nyoro. Tout en écartant l'idée de revendiquer ce qui m'appartenait, Baker parut disposé à exécuter ce plan de campagne; il se lia peu à peu avec Mahamed, qui promit de le conduire

jusqu'à Faloro, et auquel j'offris trois carabines par manière de gratification (1).

Si la lune avait été placée de manière à déterminer immédiatement la longitude, j'aurais descendu le Nil sans plus tarder. Mais comme il n'en était pas ainsi, je demeurai à Gondocoro, chez Baker, et ceci me procura l'occasion de causer, à mainte et mainte reprise, avec le chef de la mission autrichienne (M. Morlang) et deux de ses collègues, qui, avant de quitter le pays des Kitchs pour retourner à Khartoum, étaient venus jeter un dernier regard sur leur ancien établissement.

Il est aisé de comprendre que le gouvernement autrichien se soit lassé d'entretenir ici des prédicateurs de l'Évangile. Sur vingt missionnaires qui, depuis treize ans, sont venus porter la parole de Dieu aux bords du Nil, treize sont morts de la fièvre, deux de la dyssenterie, deux autres ont dû fuir avec une santé à jamais détruite; et, en regard de tant de sacrifices, il serait impossible de placer une seule conversion qui méritât d'être signalée. Les missionnaires, cependant, reconnaissent aux habitants du Béri un certain degré d'élévation morale, d'intelligence naturelle et de courage; mais les nécessités de la vie matérielle, l'absence

(1) Les lecteurs du *Tour du Monde* (1867, t. I, nos 366, 367, 368 de la collection) peuvent se rappeler que Mahamed-Ouat-el-Mek, le lieutenant de Debono, dont il s'agit ici, a fort mal tenu sa promesse, jusqu'au point de menacer de tuer Baker s'il persistait à remonter le Nil. M. et Mme Baker ont réussi à pénétrer chez Camrasi, puis à visiter le M'woutan Nzigé; mais ils ne le doivent qu'à leur audace, à leur habile honnêteté et à leur persévérance indomptable. — J. B.

de toute autorité protectrice et l'insécurité qui engendre nécessairement la paresse, constituent des obstacles à peu près insurmontables. Les enfants indigènes viennent volontiers écouter la parole des prêtres ; plus volontiers encore, ils regardent les images et les signes extérieurs du culte ; mais, au bout de peu de temps, n'ayant aucun profit immédiat à tirer de leur docilité, ils s'éloignent « pour aller, disent-ils, chercher de quoi vivre. » Le fait est que la disette règne en général dans le pays, non par la faute du sol, naturellement fertile, mais par celle des habitants qui le cultivent à peine, dévorent les moissons à moitié vertes, et vivent ensuite ou de poisson pêché dans le fleuve, ou de tortues ramassées à l'intérieur des terres.

Les dignes prêtres dont je parle n'ont jamais eu à se plaindre des sauvages. Ceux-ci étaient même favorablement disposés pour les Européens, jusqu'au moment où les trafiquants du Nil Blanc sont venus, par des atrocités sans pareilles, semer ici des ferments de haine et de vengeance. C'est à partir de ce temps que les missionnaires, envisagés comme précurseurs de toutes ces abominations, ont vu leurs pieux efforts frappés d'une stérilité irrémédiable. L'oisiveté forcée, à laquelle ils se trouvaient ainsi condamnés, a plus fait que tout le reste pour décimer leur petite cohorte, en les poussant à des excès de régime que l'ardeur du climat rend essentiellement insalubres.

Le 18, trois jours après notre arrivée, Courchid Aga, réveillé par un feu roulant de mousqueterie, alla sur ses bateaux porter secours à quelques-uns de ses gens

qui, revenant avec de l'ivoire d'une expédition dans le Nyambara, étaient aux prises, sur les bords du Nil, à deux ou trois milles au-dessous de Gondocoro, avec des indigènes. Le lendemain, il était de retour après avoir tué plusieurs hommes à l'ennemi et lui avoir pris une certaine quantité de bétail. Nous avions appris que Pétherick était, lui aussi, dans une mauvaise passe de ce genre, et je me préparais à marcher à son secours avec Baker et Grant, lorsqu'il arriva fort à propos pour nous épargner cette peine. « Il ramenait, disait-il, un grand nombre de porteurs, en vue des recherches qu'il comptait faire *maintenant* à notre intention sur la rive orientale du Nil, bien qu'en apprenant la désertion dont j'avais été victime dans le Gogo, il eût cru devoir renoncer à toute espérance de me revoir jamais. » Il mit d'ailleurs à ma disposition complète et son navire et en général toutes les ressources dont il était muni ; mais je n'en usai que discrètement, grâce aux générosités de Baker, et seulement pour ne pas me refuser à ses pressantes instances. Je lui en voulais au fond, je l'avoue ; et le lecteur le comprendra, s'il veut se rappeler combien de fois, dans le cours de l'expédition, j'avais modifié mes vues, bouleversé mes projets, contrarié mes convenances, afin de tenir mes engagements envers Pétherick. Cependant, je ne voulus pas rompre avec lui, et nous fîmes table commune. J'eus ainsi l'occasion de lui faire observer qu'il avait perdu de belles chances en ne remontant pas le fleuve pour venir à moi : il eût été doublement récompensé d'avoir tenu sa promesse, d'abord par une abondante

moisson d'ivoire, et en second lieu, par les avantages matériels que lui aurait procurés un navire construit dans le Médi, au-dessus des cataractes. Il suffisait de celà pour ouvrir à ses marchandises un parcours, navigable selon moi, de plusieurs centaines de milles. On voit que, pour tous deux, il eût mieux fait de s'en tenir au plan développé dans la lettre par laquelle il sollicitait la souscription de nos amis (1).

Ce fut à Gondocoro que je reçus mes premières correspondances d'Angleterre; ce fut là que sir Roderick Murchison m'annonça que la Société royale de Géographie m'avait décerné sa grande médaille (*Founder's Medal*) pour avoir découvert, en 1858, le lac Victoria.

(1) Voir cette lettre, adressée au *très-honorable* lord Ashburton, président de la *Royal Geographical Society*, dans les comptes-rendus de cette savante compagnie, à la date du 19 juin 1860. — H. S.

CHAPITRE XII

CONCLUSION

Populations sémitiques et malaisiennes du littoral africain. — Les Houmas sont de même race que les Abyssiniens, les Gallas et les Cafres. — Ils dominent dans l'ancien Kittéra. — Les nègres les enveloppent, mais ne forment pas comme eux des États. — Gouvernements des nègres; leurs usages, leurs guerres et leurs rites religieux. — Causes de leur infériorité. — Animaux domestiques. — Gibier. — Végétation luxuriante et climat agréable entre les dix degrés voisins de l'équateur. — — Conformation physique de l'intérieur de l'Afrique. — Vallée du Nil. — Rapatriement de nos engagés restés fidèles.

Le reste de mon voyage vers Alexandrie ne fut point sans incidents, et fit passer sous mes yeux des tableaux tout à fait dignes de la description que j'aurais pu leur consacrer en d'autres circonstances. Mais il me semble que j'ai mis la patience du lecteur à une épreuve très-suffisante, et je ne veux pas surcharger mon volume de ce qui ne se rattache pas directement au grand problème dont j'ai poursuivi la solution. Je termine donc ce journal, après vingt-huit mois de travaux, par

quelques explications relatives aux diverses races qui peuplent l'Afrique et à leurs usages, aux animaux qu'on y rencontre le plus communément, à la végétation, à la géographie générale de cette partie du monde et plus particulièrement au bassin du Nil. Je dirai aussi ce que sont devenus ceux de nos engagés qui nous étaient restés fidèles.

Les principaux obstacles que rencontreront longtemps encore les progrès de la civilisation européenne en Afrique sont causés par les populations d'origine sémitique ou malaisienne. Sous les noms de Pellani, de Berbères, d'Arabes, de Turcs ou de Maures, elles occupent les côtes qu'elles ont conquises et, à l'intérieur, elles emploient tous les moyens possibles, calomnie, assassinat, ruse ou violence, pour isoler cet immense marché qu'elles exploitent, avec l'espoir de s'en réserver absolument le monopole.

Ensuite, au moins pour la région que j'ai parcourue, je distingue, des autres nègres, ceux qui s'appellent les Vouahouma, ou, suivant notre orthographe, les Houmas.

J'ai à leur égard fondé une théorie, qui m'est personnelle, sur les traditions, le physique et les usages des peuples que j'ai pu voir. Je crois les Houmas issus des Gallas ou Abyssiniens, que je regarde comme étant de la même race, bien que les premiers soient surtout des pasteurs et les seconds des agriculteurs; mais, chez les deux, le christianisme est fort ancien. A mon avis, un clan pasteur, venu de l'Asie, a fait prévaloir sa domination en Abyssinie, l'a conservée de-

puis lors, et, tandis que son teint et ses cheveux se modifiaient par un long mélange avec les nègres, conservait toujours l'élévation des parois du nez comme caractère spécial de son origine asiatique. Ce qui s'est passé dans l'Abyssinie s'est répété ailleurs. L'empire abyssinien a pu être considérable, envoyer des essaims coloniser ou conquérir tout autour de lui (1); puis il s'est démembré.

Les descendants des hommes de cette race qui ont formé l'ancien royaume de Kittéra., à l'ouest du lac Victoria, ont pris plusieurs usages des nègres et ont oublié la plupart des traditions de leurs ancêtres. Cependant ils conviennent qu'en dernier lieu ils sont venus de l'est, se séparant d'une puissante tribu établie au-delà du Kidi, c'est-à-dire dans le pays où sont ceux que nous nommons les Gallas. Leurs princes s'intitulent les hommes de Vouitou, et, quand nous leur demandions où était situé ce pays, ils indiquaient vaguement le nord, ajoutant, pour répondre à nos questions : « Comment voulez-vous que nous ayons gardé souvenir de choses aussi lointaines ?... Mais ce doit être du côté de chez vous. » Ils s'imaginent aussi être un débris d'une race blanche expulsée par les noirs. Enfin plusieurs de leurs rois se figurent que leurs ancêtres avaient le corps mi-partie blanc et noir; sur un côté de la tête, des cheveux droits, et, sur l'autre, des cheveux crépus. Ces imaginations bizarres me

(1) Ces essaims se seraient étendus bien loin au sud s'il était vrai, comme on le croit, que les Cafres appartiennent aussi aux Gallas. V. notre chapitre I. — J. B.

semblent être un confus souvenir de l'origine que j'attribue aux Houmas.

Tous les États démembrés de l'ancien Kittéra, depuis le Kidi jusqu'au Sinza, sont dominés et gouvernés par les Houmas, dont les émigrants font paître leurs troupeaux dans l'Ounyamouési, descendent au sud du lac Roucoua (1) et parviennent, le long de la Malagarazi, sur les rives du lac Tanganyika; là on les nomme des Tousis et des Pocas, mais leurs princes s'intitulent les Hindas comme dans le Caragoué, ce qui revient aux Vouitous du Nyoro. Les différences d'appellation ne peuvent donc pas suffire pour refuser d'admettre l'identité de populations qui se ressemblent par les caractères physiques. Il en est de même des différences d'usage. Les Houmas du Ganda et du Caragoué conservent les incisives inférieures, que s'arrachent ceux du Nyoro. Ici ils ne se servent que de la lance; au Caragoué, ils sont les plus habiles archers de l'Afrique. Mais ils ont les mêmes traits et leur tempérament phlegmatique, qu'ils doivent à leurs pères, enfants de Sem, domine le naturel excitable et nerveux de la lignée maternelle, celle des enfants de Cham (2).

Ces derniers, les vrais nègres, qui, outre les cheveux crépus et les lèvres saillantes, ont le nez camus, se répartissent assez également d'un tropique à l'autre, sur-

(1) Entre Cazé et Cazembé.

(2) Scientifiquement ces expressions sont inexactes; attendu que les Chaméens de Babylone, de Tyr, de Memphis, du Hedjaz, non plus que de l'Éthiopie, qui est l'Abyssinie actuelle, n'ont pas pu être des nègres. — J.-B.

tout dans le voisinage de l'équateur; mais, nulle part, on ne les trouve réunis en communauté compacte, ainsi que les Houmas, sous une royauté despotique. Pourtant un conseil des anciens se retrouve auprès de tous les rois comme de tous les chefs de village. Partout où le nègre domine, on ne voit guère que des chefs de bourgade. Quelques tribus sont exclusivement pastorales; mais pour la plupart elles cultivent le sol; encore serais-je tenté de n'attribuer cette division qu'au manque d'un régime stable, garantissant le produit de la moisson à celui qui l'a semée; en effet, tant que le nègre, en se nourrissant de grain, peut s'abstenir de consommer son bétail, qui constitue le plus clair de sa richesse, il le fait immanquablement. D'ordinaire les affaires d'État que discutent les conseils des anciens, réunis autour de la résidence du chef, se composent de menus détails d'administration intérieure, car l'esprit borné du roi ne lui permet guère de s'occuper que de ses intérêts privés. Les anciens font circuler les ordres du chef de district parmi les chefs de village, qui, s'ils y désobéissaient, seraient frappés d'amende. Ce qui désorganise le pays, ce sont les guerres que se font les nombreux frères issus des femmes d'un roi, dont chacun réclame l'héritage, et celles qui ont pour objet la chasse à l'esclave. Le revenu public, prélevé sur une très-petite échelle, l'est exclusivement au profit du chef et des anciens. Le chef a le droit de boire à discrétion le pombé qui se fabrique chez ses administrés; il réclame une partie de la chair et une défense de l'éléphant qu'on vient de tuer,

et toutes les peaux de léopard, de lion ou de zèbre. Il tire des trafiquants ou des voyageurs, comme droit de passage, tout ce qu'il peut obtenir d'eux. Il perçoit les amendes imposées aux adultères et aux voleurs; il confisque les biens des assassins, des voleurs incorrigibles et des sorciers qui sont punis de mort.

Chez le nègre, où le travail de la femme est plus énergique et plus productif que celui de l'homme, où les fils travaillent pour le père jusqu'à leur mariage et où les filles ne sont unies qu'à celui qui les paie le plus, la polygamie est d'un bon rapport. Plus un homme a de femmes et d'enfants, plus il est riche. Le mariage n'est pourtant pas simplement une vente: le prix payé au père est déguisé sous le nom de douaire. D'ailleurs le nœud conjugal n'est pas indissoluble : si la femme est mécontente de son mari, elle peut, en faisant restituer la dot, retourner chez son père; de son côté, le mari, si la femme lui déplaît, peut la répudier en se faisant rendre la moitié de ce qu'il a donné, le reste représentant la dépréciation subie par la femme.

Agriculteurs ou bergers, les nègres sont orgueilleux et têtus à un degré qu'on ne retrouve chez aucun autre peuple; mais ils ont ceci de commun avec bien d'autres que, chez eux, toute familiarité engendre le mépris. A les prendre en bloc, on ne remarque parmi eux aucune différence bien tranchée. Chaque tribu peut avoir ses traits caractéristiques, une manière différente de se tailler les dents, de se peindre la peau ou d'orner sa chevelure; mais, par le fait de l'esclavage et du mélange de sang étranger qu'il amène continuelle-

ment, comme par suite des migrations que les guerres déterminent, ces contrastes tendent à s'effacer de plus en plus. L'armement des diverses peuplades et leurs coutumes guerrières s'identifient aussi par les mêmes causes. Excepté dans le pays de Ganda, il n'existe dans les régions qu'habitent les nègres aucune route tracée, et le pire chemin que le voyageur puisse y suivre est celui que prennent ordinairement les caravanes des trafiquants. Quant à l'éducation, il est absurde de prétendre que les nègres en soient incapables. Non-seulement ils déploient une subtilité de ruses, une vivacité de réparties et une fertilité d'invention, qui trop souvent se révèlent, malheureusement, par les mensonges les mieux coordonnés et trouvés; mais même, dans nos écoles, les enfants noirs qu'on y élève en petit nombre, y font preuve, au moins passagèrement, d'une intelligence et d'une aptitude presque égales à celles des élèves européens. Il faut avouer que les Africains n'ont gardé aucune idée de la suprématie providentielle ni des conditions d'une autre existence; ils ne croient qu'aux talismans et ne s'occupent que de la vie présente. Le magicien exerce donc sur eux une influence incontestée. Pour fermer au voyageur l'accès d'un pays, les magiciens n'ont qu'à prédire qu'il y jettera un mauvais sort. Leurs menaces ne rencontreront d'incrédules, ni parmi les chefs ni dans la masse du peuple.

Au nombre des coutumes religieuses, la plus horrible est celle où le magicien dépouille un enfant de sa peau, et, après avoir étendu le cadavre tout de son long sur

un sentier tracé, enjoint, aux guerriers en marche pour le combat, de franchir cet obstacle sanglant afin de s'assurer la victoire. Du reste, c'est ordinairement une chèvre qu'on écorche à la place d'un enfant, pour la mettre ainsi sur le sentier de la guerre (1).

En somme, l'Africain n'est pas en état de se tirer de l'infériorité où il vit. L'anarchie qui ruine son pays ne lui permet de penser qu'à se procurer de quoi subsister. Sa paresse et son goût pour une existence à peu près semblable à celle du singe, lui font rejeter la plupart des fatigues sur ses femmes. Il y en a bien quelques-uns qui, outre la chasse et la pêche, préparent le sel, menuisent le bois, forgent le fer et font des étoffes d'écorce ou de coton; mais ce sont des exceptions : le nègre aime à ne travailler que le moins possible et il est trop prudent pour emmagasiner des provisions, dont ses chefs, ses voisins ou ses ennemis, ne manqueraient pas de le dépouiller. Jamais il ne s'élèvera, si un peuple européen ne lui donne pas la tutelle d'un gouvernement semblable à celui que l'Angleterre a établi dans les Indes.

Quant aux animaux d'un ordre inférieur, on trouve abondamment en Afrique des troupeaux de vaches, dont le lait sert surtout à faire du beurre; la consommation sous sa forme primitive en étant réservée principalement à l'engraissement des princesses. Les chèvres sont nombreuses, mais ordinairement chétives et maigres, à l'exception de leurs longues queues chargées

(1) Voir au commencement du chap. XI. — J. B.

de graisse. La volaille, ressemblant à celle des Indes, pullule en Afrique. Les chiens sont en grande quantité, mais assez petits, et les ânes sont rares. Outre ces ressources en animaux domestiques, le nègre peut manger avec plaisir les chats, les rats, les porcs-épics, les serpents, les lézards, les tortues, les sauterelles et les fourmis blanches.

La grosse bête se tient dans le fourré des buissons, dans les prairies encore désertes ou dans les forêts, partout où les plis du sol lui offrent un abri; près des rivières et des marais, où une puissante végétation la dérobe à la vue de son plus redoutable ennemi, qui est l'homme.

L'éléphant, inquiet et vagabond, par exemple, bien qu'on le voie rarement, laisse dans tout lieu désert la trace de ses excursions nocturnes en abattant comme à plaisir les jeunes arbres qu'il rencontre sur son passage. Le rhinocéros farouche, moins commun que l'éléphant, se rencontre cependant au sein de toute jungle épaisse. Autant en dirai-je du buffle indomptable, habitant les sites ténébreux où il peut à son aise se désaltérer et se vautrer dans les fanges. C'est également là que nous rencontrons le porc à l'état sauvage. L'hippopotame, qu'on trouve partout où l'eau est assez abondante pour le mettre à flot, n'est pas moins répandu qu'aucun des animaux précédents. La girafe timide et le zèbre agile hantent les forêts d'un libre accès et les plaines où l'herbe n'est pas trop haute. Mille variétés d'antilopes, diverses d'aspect et d'habitudes, multiplient partout où l'homme ne les harcèle pas et où

elles trouvent à s'abreuver. Rarement on entend le lion ; plus rarement encore, on le voit. Les hyènes sont nombreuses et manifestent audacieusement leurs penchants rapaces. Les léopards, plus dispersés, terrifient l'habitant des villages. Les renards, quoique peu nombreux, troublent par leurs aboiements de mauvais augure la sécurité du voyageur nègre. Il n'y a pas de lapins, mais seulement des lièvres de moitié moins grands que les nôtres, et qu'on trouve, en assez petit nombre d'ailleurs, sur une vaste étendue de pays. On en peut dire autant du porc-épic. Les chats sauvages et plusieurs animaux du genre furet vivent aux dépens du gibier. Des écureuils et des singes de diverses espèces habitent l'épaisseur des feuillages et ne se laissent guère apercevoir. Les tortues et les serpents se traînent de tous côtés, plus variés et plus nombreux après la saison des pluies. Les rats et les lézards (on voit très-peu de souris) pullulent d'une façon désastreuse pour les récoltes sur pied ou emmagasinées.

L'autruche rusée, l'outarde, le florican peuplent les grands espaces ouverts. La pintade est de beaucoup le gibier le plus abondant. Les perdrix viennent ensuite, mais leur chasse n'a rien d'agréable; les cailles sont rares ; les canards et les bécassines semblent se plaire en Afrique moins que dans tout autre pays ; les oies et les cigognes restreignent leur habitat aux localités où les eaux abondent. On voit peu de vautours, mais en revanche, comme partout ailleurs, force faucons et corbeaux. Dans le voisinage des rivières et des lieux habités, existent par myriades une foule de petits oi-

seaux de toute plume et de tout ramage. Bien qu'on rencontre, en grande quantité, des limaces de toute grosseur, aussi bien que des coquillages d'eau douce, le conchyliologiste ne trouverait pas la récompense de ses travaux dans la variété de ses découvertes. Les insectes enfin, quoique innombrables, se prêtent surtout aux recherches alors que les pluies ont commencé.

Pour suffire aux besoins d'une population animale si nombreuse, il faut une abondante végétation. A cinq degrés au sud ou au nord de l'équateur, des sécheresses de six mois, où le soleil brille avec une implacable continuité, ne la permettent point. Mais, de ce que nous avons pu voyager au centre du continent africain sur une étendue de dix degrés de latitude (du 5e sud au 5e nord), résulte la constatation d'un fait positif : c'est qu'il existe une gradation normale dans la fertilité du pays, fertilité d'une opulence singulière sous l'équateur, mais qui, à partir de là, subit une décroissance régulière. La cause qui limite aux régions équatoriales cette grande zone d'abondance est la même qui en fait le site de ces grands réservoirs d'eau, de ces lacs inépuisables d'où sortent les principaux fleuves de l'Afrique. C'est sous l'équateur que s'exerce l'influence pluvieuse des Montagnes de la Lune. En somme, la ligne équatoriale est le centre de la motion atmosphérique.

Voici en effet comment se comportent les agents qui la décident. Sur la côte orientale, près de Zanzibar, les pluies marchent pour ainsi dire sur la piste du soleil et ne durent pas plus de quarante jours, en quelque lieu que se fasse la traversée de l'astre. Les vents, ce-

pendant, soufflent du sud-ouest ou du nord-est vers les régions échauffées par son rayonnement vertical. Mais, au centre du continent, dans une zone qui comprend les dix degrés les plus rapprochés de l'équateur, la saison pluvieuse se prolonge beaucoup plus. Au cinquième degré de latitude sud, par exemple, pendant six mois entiers où le soleil se trouve de ce côté de l'équateur, les pluies continuent à tomber, et j'ai ouï dire que pareil phénomène avait lieu jusqu'au cinquième degré de latitude nord ; tandis que, sous l'équateur même, ou plutôt un peu au nord de l'équateur, il pleut avec plus ou moins d'abondance pendant toute l'année, mais plus particulièrement aux équinoxes. Moins fixe que la direction des pluies, celle des vents peut cependant se déterminer avec assez d'exactitude. Leur tendance générale est à l'est, mais ils inclinent alternativement au nord et au midi, suivant, eux aussi, la marche du soleil. Au temps des sécheresses, ils fraîchissent assez pour rendre moins incommode la chaleur solaire ; il suit de là, et de l'altitude moyenne du plateau (à peu près mille mètres), que la température générale de l'atmosphère est fort agréable, ainsi que j'ai pu en faire l'expérience personnelle : j'ai porté, en effet, tout le temps de mon voyage, un épais vêtement de laine, et j'ai dormi toutes les nuits entre deux couvertures.

Les caractères généraux de la conformation physique de l'Afrique concourent aussi à l'explication de ces phénomènes. Le continent africain en effet représente assez exactement une assiette renversée. Au

centre, s'élève un plateau que forment des plaines immenses et qu'entourent des bourrelets de montagnes. De leur base extérieure, et par une pente brusque, ce continent va rejoindre les grèves plates qui confinent à la mer. Une assiette cependant est d'une forme à peu près régulière ; l'Afrique sous ce rapport échappe à la comparaison. C'est ainsi qu'au milieu du plateau central nous rencontrons, entourant la partie supérieure du lac Tanganyika, un groupe de hautes montagnes principalement formées de graviers argileux, que je suppose être les *Lunæ Montes* de Ptolémée ou les *Soma Giri* des anciens géographes indous. De plus, au lieu d'offrir à son extrémité nord le relief dont nous parlions, ce vaste pays va s'abaissant toujours graduellement de l'équateur à la Méditerranée (1). Enfin, dispersés à la surface du plateau intérieur, se trouvent des bassins remplis d'eau (les lacs), que les pluies font déborder, et d'où sortent alors des fleuves assez puissants pour percer leur enveloppe de montagnes, rompre ainsi la digue qui leur était opposée, et prendre leur cours vers la mer.

Quant aux diverses branches du Nil et à ses affluents, voici l'idée que leur vue nous a laissée sur leur valeur respective.

Le premier de ces affluents, le Bahr-el-Ghazal, nous

(1) Cela est vrai, surtout pour l'immense vallée du Nil, y compris tous ses affluents. Le lecteur fera bien d'ailleurs de comparer l'opinion de Speke avec celles de sir S. Baker et de sir R. Impey Murchison, que nous avons relatées dans le *Tour du monde*, 1867, t. I, p. 43 et suiv. — J. B.

étonna singulièrement; en effet, le grand lac marqué sur nos cartes à l'extrémité d'un coude formé par le Nil, était remplacé par une simple pièce d'eau, une espèce d'étang, perdu pour ainsi dire dans un océan de roseaux. Le vieux Nil semblait passer avec dédain devant cette insignifiante annexe, et nous porta bientôt en face de cette branche de la rivière Sobat qui, sous le nom de Géraffe, constitue le second affluent du grand fleuve; elle décrit en y tombant une courbe gracieuse; son courant est rapide et paraît profond, mais sa largeur ne s'étend pas sur plus de cinquante pieds.

Vient ensuite la Sobat elle-même, plus large et moins rapide que la Géraffe. Le Nil est considérablement accru par cette double addition, mais il ne prend cependant pas le noble aspect qui nous avait tant frappés, immédiatement après la saison des pluies, pendant notre navigation sur les canots du Nyoro.

Mes dernières observations astronomiques placent l'embouchure de la Sobat à 9 degrés 20 minutes 48 secondes de latitude nord, et à 29 degrés 4 minutes 45 secondes de longitude est. La Sobat se déverse dans le Nil par une troisième branche, à l'embouchure de laquelle je passai malheureusement sans être prévenu. Celle-ci du reste est assez connue, et mes regrets s'en trouvent diminués d'autant.

Il faut parler maintenant de ce fameux Nil Bleu, qui, même comparé à la Géraffe, simple branche de la Sobat, n'est qu'une très-mesquine et très-insignifiante rivière. Alimenté, selon toute apparence, par quelques chaînes de montagnes, il doit être sujet à de

grandes fluctuations périodiques. J'ai rarement subi un désappointement pareil à celui que m'a procuré la vue de ce cours d'eau si célèbre, et je suis convaincu que, si on l'isolait du Nil Blanc, le Bahr-el-Azrek se perdrait, absorbé dans les sables, avant d'atteindre la Basse Égypte.

Ce que j'ai dit du fleuve Bleu s'applique à la rivière Atbara, le dernier des affluents que je passe en revue; c'est encore un torrent issu des montagnes, qui déborde pendant la saison des pluies et qu'ensuite les ardeurs du soleil dessèchent à peu près complétement.

J'en avais assez vu, désormais, pour être convaincu que le fleuve qui sort du lac Victoria par les chutes Ripon, est bien le vrai Nil, le père des fleuves, car il l'emportait d'une manière éclatante sur tous ceux qui venaient s'y embrancher, et cela dans la saison sèche, qui est la meilleure époque pour apprécier l'importance permanente et les forces relatives de ces rivières.

Quant au petit Louta Nzigé, je me rallierais volontiers à l'hypothèse du docteur Murie, qui était avec nous à Gondocoro. La manière dont nous avions devancé le débordement du Nil, entre les chutes Kérouma et Gondocoro, lui faisait regarder le Louta Nzigé comme un grand réservoir du Nil, que ce fleuve avait peu à peu rempli pendant notre séjour au Médi, et qui, se trouvant garni d'eau justement à l'époque où nous quittâmes ce pays, permit au Nil de reprendre son cours vers le nord, en même temps que nous y marchions nous-mêmes. Cette théorie me paraît



Les fidèles des capitaines Speke et Grant (page 319).

expliquer d'une manière satisfaisante la décroissance phénoménale du Nil, à mesure que nous le descendions. Elle explique aussi l'extrême lenteur avec laquelle les débordements du Nil gagnent l'Égypte (1).

J'ose espérer que le lecteur, assez bienveillant pour nous accompagner jusqu'ici, désire savoir ce que devinrent les engagés « fidèles, » que j'avais emmenés si loin de leur pays et dont je n'avais plus à réclamer les services. Au Caire, où nous logions dans l'hôtel Shepherd, je les fis photographier en masse et leur procurai la satisfaction de se montrer aux concerts publics, tableaux vivants, etc. Nous fûmes invités à visiter le vice-roi dans son palais de l'île Roudah (*Gesiret-el-Roudah*), et son accueil nous satisfit complétement; car, après nous avoir écoutés avec la plus flatteuse attention, il me promit de concourir pour sa part à toute nouvelle entreprise ayant pour objet d'ouvrir l'Afrique centrale aux progrès de la civilisation.

Je nommai Bombay chef des « fidèles, » et je lui remis en triple exemplaire les photographies de nos dix-huit hommes et de nos quatre femmes, destinées à faire reconnaître leur identité par les consuls de Suez,

(1) Cette description du bassin du Nil doit aussi être comparée à celle qu'en a donnée depuis sir S. Baker. Tout en admettant qu'elles s'accordent en général et sur les points principaux, il faut faire observer que la Rivière de la Géraffe n'est pas une branche de la Sobat, mais se détache probablement du Nil Blanc; et l'on doit rappeler que c'est à l'accroissement énorme et simultané des eaux des rivières abyssiniennes, durant la saison des pluies, comme du Nil Bleu et de l'Atbara par exemple, que sir S. Baker attribue les débordements périodiques du Nil dans la Nubie et dans l'Égypte. — J. B.

d'Aden et de Zanzibar. Au moyen de traites sur cette dernière ville, je leur assurai un supplément de salaire, égal à une année de service. Chacun d'eux doit être gratifié, en outre, de ce qu'on appelle à Zanzibar un jardin « d'homme libre, » et d'une dot équivalente à dix dollars quand il lui plaira de prendre femme.

J'ai su, depuis lors, que maître Bombay et sa suite, manquant les îles Seychelles, avaient été poussés jusqu'à Maurice, où le capitaine Anson, inspecteur général de la police, prit d'eux les plus grands soins et leur assura tous les bénéfices d'une véritable vogue. On les mena au théâtre et une souscription fut organisée à leur profit. Ils furent ensuite rapatriés à titre gratuit, et le colonel Playfair, tout récemment nommé consul à Zanzibar, leur a manifesté, je le sais, l'intérêt le plus cordial. Je sais aussi qu'ils ne demandent qu'à me suivre encore une fois, si, réalisant mes rêves les plus ambitieux, je traverse un jour l'Afrique de l'est à l'ouest, dans sa zone la plus fertile (1).

(1) Nos lecteurs savent que ces grands projets n'ont pas pu être réalisés. Une mort soudaine est venue interrompre l'auteur (V. notre premier chapitre.) Ce sort est commun. La plupart des hommes intelligents sont enlevés de ce monde avant d'avoir pu mettre en pratique leurs desseins les plus intéressants et les meilleurs. — J. B.

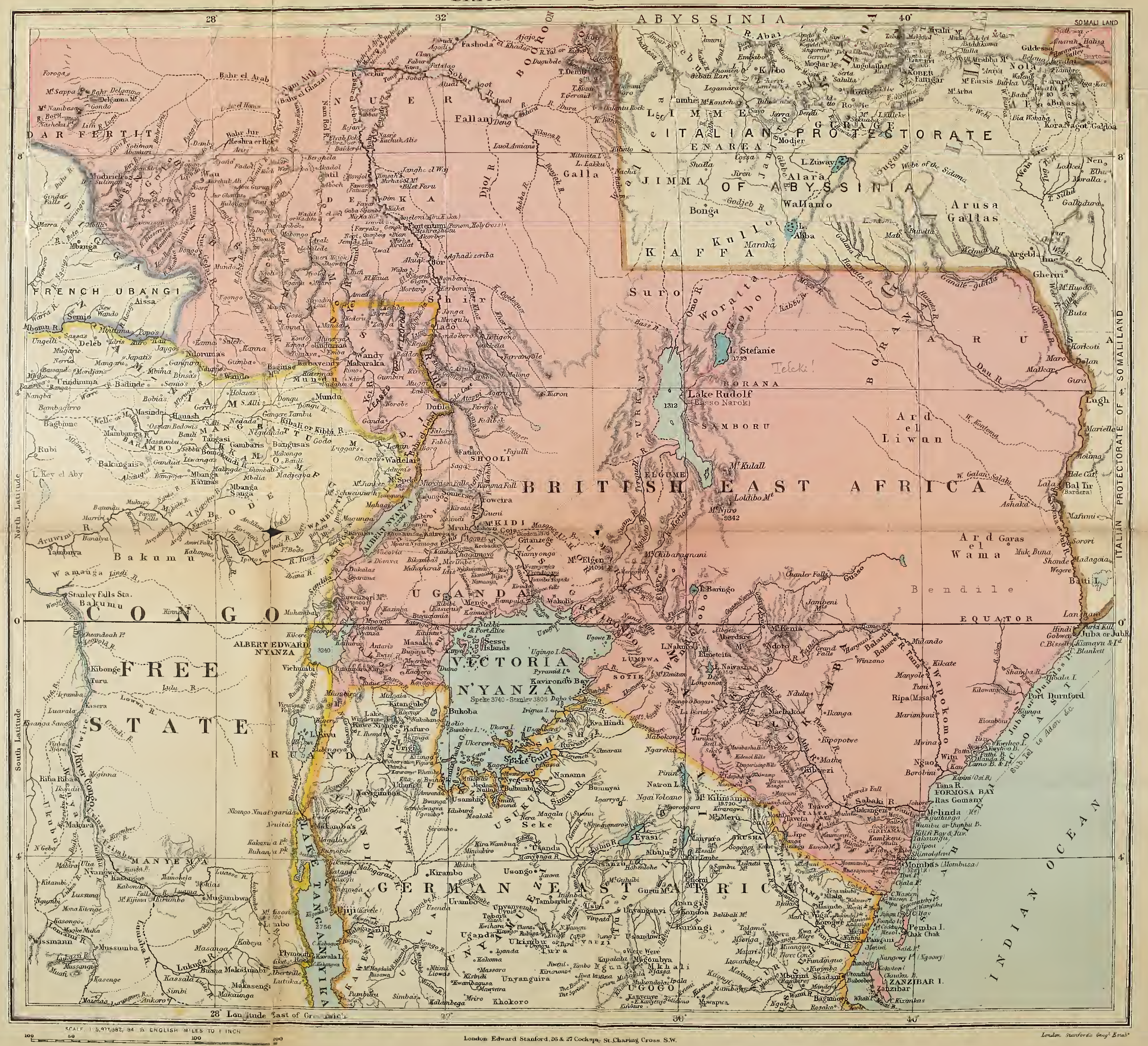
FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE.

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOUSSIN

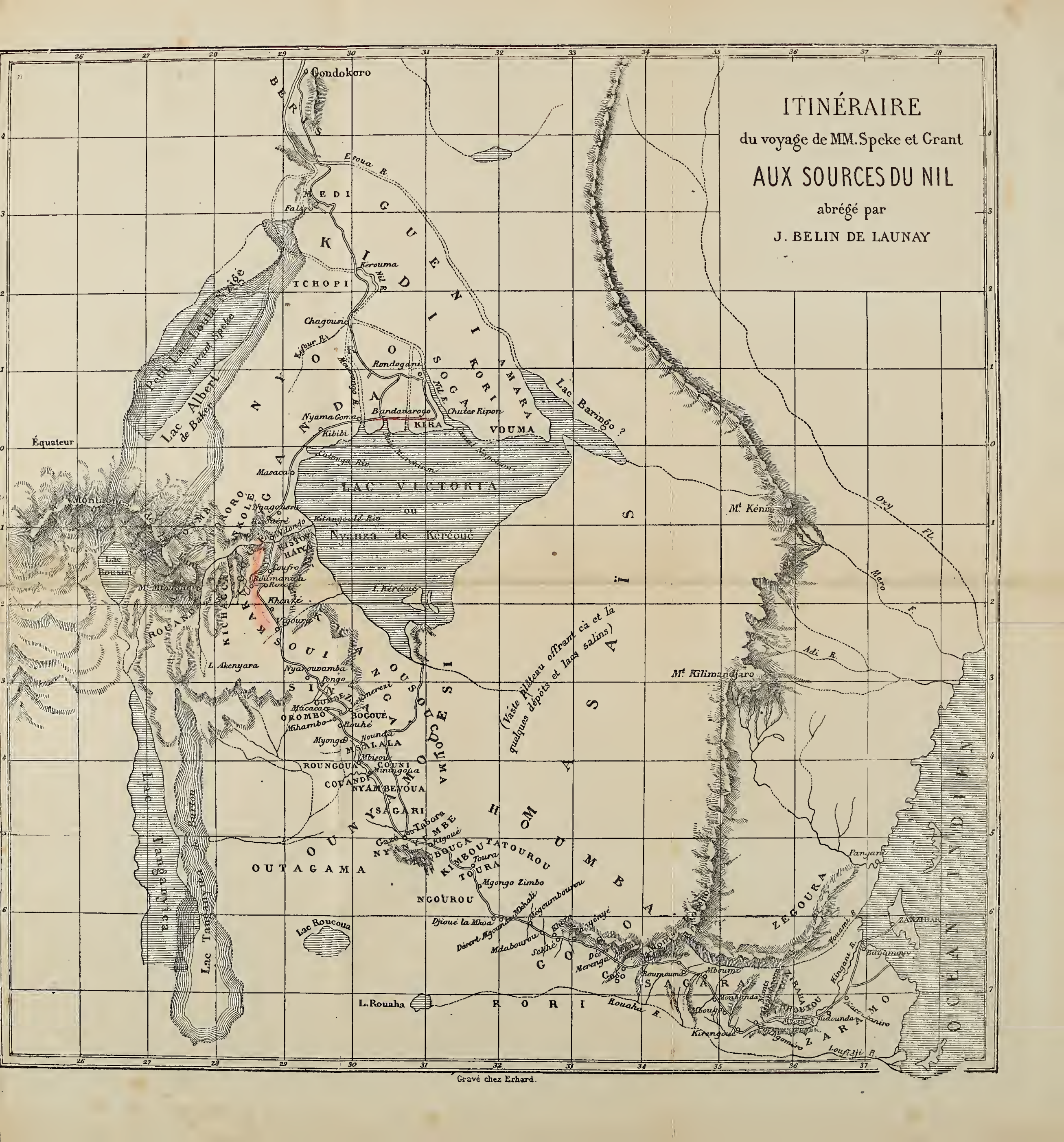
BRITISH EAST AFRICA.



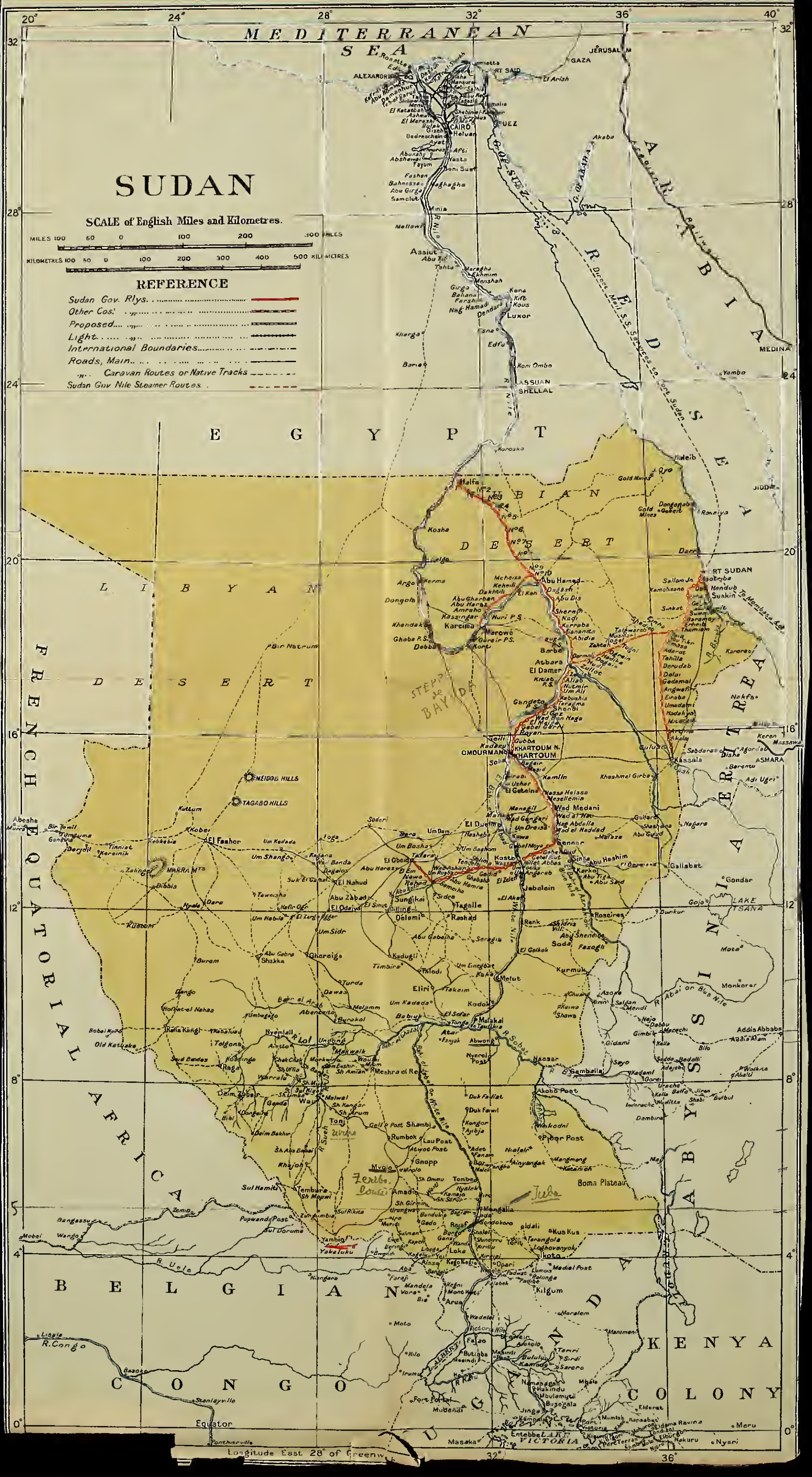

ITINÉRAIRE
des Capitaines SPEKE et GRANT
de
ZANZIBAR À KAZEH
Plaines ouvertes, selon les Arabes, et entrecoupées seulement de petits ruisseaux.
Vaste plateau offrant çà et là quelques dépôts et lacs salins
Mt Kilimandjaro
UKAMBANI
MASAI
UZEGURA
UZARAMO
UKHANGA
USHAKI
UGOGO
UHUMBA
UTATURU
USMAO
UNYAMUEZI
UGARA
UNGURU
NGURU
KHOKORO
KIWÉRÉ
URORI
UBENA
UHEHE
UZIRAHA
KHUTU
UDOE
Mgunda Mkhali Désert
Rubeho Mts
Ancienne Route des Caravanes vers Ujiji
Route des Caravanes vers Ubena
Marché pour l'Ivoire
Bagamoyo
Zanzibar
I. ZANZIBAR
Pangani
Pemba I.
Mombas
Eglise de Mission et Station
Mboamaji
Rufiji R. (Lufiji)
L. Ruaha
Ruaha R.
Camp dans les Jungles
Colline de Bakumbara
Colles Nguru
Quilife R.
Wasin I.
Tura
Kazeh
30
5

Echelle?


ITINÉRAIRE
des Capitaines SPEKE et GRANT
DE KAZEH À GONDOKORO
Gondokoro
BERRI
ILYRIA
BARI
PANUQUARA
Contrée inexplorée
Contrée inexplorée
Lac Luta Nzigé
CHOPI
UNYORO
GANI des Waganya
USOGA
UKORI
AMARA
UVUMA
Lac Barringo
Équateur
LAC VICTORIA NYANZA
UTUMBI
Montagnes de la Lune
KARAGUÉ
HISHAKKA
L. Rusizi
Mt. Mfumbiro
RUANDA
USUI
UZINZA
USHAKI
MASAI
UKHANGA
URUNDI
UVIRA
UBEMBÉ
UHHA
UJIJI
UGOMA
Lac de Tanganyika
USUMBUA
UNYAMBEWA
Kazeh ou Tabora
Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42.



ITINÉRAIRE
du voyage de MM. Speke et Grant
AUX SOURCES DU NIL
abrégé par
J. BELIN DE LAUNAY
Gondokoro
Équateur
Lac Albert de Baker
Petit Lac Louta N'zigé suivant Speke
LAC VICTORIA ou Nyanza de Kéréoué
Lac Baringo ?
Chutes Ripon
Mt Kénia
Mt Kilimandjaro
(Vaste plateau offrant çà et là quelques dépôts et lacs salins)
Lac Tanganyica
Lac Roucoua
L. Rouaha
OCÉAN INDIEN
ZANZIBAR
Bagamoyo
Tabora
OUTAGAMA
NGOUROU
ROUANDA
KARAGOUÉ
OUGANDA
Gravé chez Erhard.


SUDAN
SCALE of English Miles and Kilometres.
MILES 100 50 0 100 200 300 MILES
KILOMETRES 100 50 0 100 200 300 400 500 KILOMETRES
REFERENCE
Sudan Gov. Rlys.
Other Cos.
Proposed
Light
International Boundaries
Roads, Main
Caravan Routes or Native Tracks
Sudan Gov Nile Steamer Routes
MEDITERRANEAN SEA
EGYPT
LIBYAN DESERT
NUBIAN DESERT
RED SEA
ARABIA
ERITREA
ABYSSINIA
FRENCH EQUATORIAL AFRICA
BELGIAN CONGO
UGANDA
KENYA COLONY
ALEXANDRIA
CAIRO
PORT SAID
SUEZ
JERUSALEM
GAZA
MEDINA
Assiut
Luxor
ASSUAN
SHELLAL
Halfa
Abu Hamed
Dongola
Kareima
Merowe
Atbara
El Damer
Shendi
KHARTOUM N.
KHARTOUM
OMDURMAN
Wad Medani
Sennar
Kosti
El Obeid
El Fasher
El Nahud
Suakin
PORT SUDAN
Kassala
ASMARA
Massawa
Gondar
LAKE TSANA
Addis Abbaba
Roseires
Malakal
Nasser
Gambeila
Wau
Meshra el Rek
Rejaf
Mongalla
Gondokoro
Boma Plateau
LAKE ALBERT
LAKE VICTORIA
Entebbe
Kampala
Stanleyville
Equator
R. Congo
R. Uele
R. Sobat
Blue Nile
White Nile
Longitude East 28° of Greenwich


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 30 27 07 016 5